

ALMANACH DE
POLICE
MAGAZINE

1932



4^{fr.}

ALMANACH DE "POLICE-MAGAZINE"

SOMMAIRE

La vérité sur les gangsters de Chicago. Al. Capone, ses amis, ses ennemis	1
Gangsters, corruption and C°.....	15
Les prisons célèbres : Saint-Lazare	25
La Légion étrangère et ses curieuses figures.....	28
Sur la route, un mystérieux cadavre.....	33
Ce que fut jadis à Paris la cour des Miracles.....	37
L'homme qui ressuscita	42
Le cimetière des objets trouvés.....	45
La première peur de Jim	47
La machine à révéler la vérité.....	51
Les envoûteurs traqués par la police.....	54
Une jeune policière patiente	57
Au caveau rouge	58
Comment j'ai capturé le bandit fantôme.....	61
La Roquette et l'abbé Crozes	64
Vols d'autos en Amérique	68
Un nu coûteux	71
Mesdemoiselles... En joue... Feu !.....	72
Les prisons célèbres : La Tour du Temple.....	74
L'homme qui aimait empoisonner.....	78
Les deux voitures.....	81
Les aventures du bague. Le sac de sucre.....	82
X Guillotine et exécuteurs.....	84
La misère à Budapest.....	86
La farce d'un ministre.....	88
Les maris qui vendent leur femme.....	90
Le droit de mort.....	92
Le centenaire du revolver.....	93

On a
les gan
rouges
Mais
Dans
nous ex
Nous
ments o
Et no
possible
Nous
l'un ass
qui a jo
années.
nieux e
Chicago.
es princ
véritab
municip
flétris
faire p
eur com
transport
naît le
e de
l. Ca
pou
lou
mal
sser, si
juge av
nte.

LA VÉRITÉ

sur les gangsters de Chicago



Les complices de Al. Capone qui furent soupçonnés d'avoir pris part au massacre du Valentine's Day. Ils passèrent devant la justice, mais faute de preuves on ne put les condamner. On voit les accusés qui cherchent à dissimuler leurs traits. (W. W.)

PREMIÈRE PARTIE

"AL CAPONE.. ses amis, ses ennemis

On a beaucoup écrit, depuis quelque temps, sur les fameux bandits de Chicago, les gangsters, dont les coffres-forts regorgent de millions, dont les mains sont rouges de sang.

Mais tout a-t-il été dit ?

Dans l'enquête que nous publions, et dont nous avons banni toute vaine littérature, nous exposons des faits, des dates, des chiffres.

Nous nous sommes documentés à la source même. Nous avons compulsé des documents officiels, statistiques, rapports de police, etc.

Et nous nous sommes efforcés de donner une relation aussi fidèle, aussi claire que possible de l'état des choses, des choses incroyables qui se passent à Chicago.

Nous avons également, dans la deuxième partie de notre enquête, recherché les causes d'un assassinat qui a fait grand bruit à Chicago, celui de Jack Lingle, reporter influent qui a joué un rôle considérable dans l'histoire du banditisme à Chicago ces dernières années. Ce drame méritait en effet d'être conté dans les moindres détails. On comprendra mieux en lisant ce récit quelle importance effroyable les gangsters ont su acquérir à Chicago. Ces derniers temps, on assure que la police aurait réussi à mettre la main sur les principaux complices de la bande qui tua le journaliste américain. Mais, en réalité, le véritable auteur du crime est toujours en liberté et jouit de l'impunité. La nouvelle municipalité de Chicago a commencé de mener une guerre implacable à ceux qu'elle a flétris du terme « ennemis publics », mais tous ces sinistres bandits n'ont pas cessé de faire parler d'eux. En dépit des menaces dont ils sont l'objet, ils continuent à exercer leur commerce coupable. Ils terrorisent la population, et depuis plusieurs mois, ils ont transporté hors de Chicago leurs pratiques sanglantes. Voici qu'à présent, New-York connaît les meurtres mystérieux, les poursuites à main armée exécutées malgré la vigilance de la police.

Al. Capone, ses amis et ses ennemis n'ont jamais été si puissants qu'aujourd'hui. Pourquoi notre enquête vient à son heure, elle montre tous ses détails horribles que l'Amérique souffre mal abominable dont elle devra, tôt ou tard, se débarrasser, si elle ne veut pas que, dans le monde entier, on juge avec une sévérité dont elle serait la première à avoir honte.

Al. Scarface Capone, le fameux gangster de Chicago. Il possède une balafre sur la joue gauche, et c'est pour cela qu'il fut surnommé « Le Balafre ».





Le cadavre de William H. Mc Swiggin, fonctionnaire judiciaire, tel qu'il fut trouvé dans le ruisseau, quelques heures après l'assassinat. Le haut du corps a été recouvert d'une bache.

I

Le saloon de Harry Madigan était rempli d'une foule nombreuse et animée. Les rires, les conversations, les interpellations allaient leur train.

Ce saloon est situé à Cicero, un faubourg de Chicago. C'est le n° 5613 de la West Roosevelt Road, l'une des principales artères. Ce n'est pas un *speakeasy* — un bar clandestin — à proprement parler.

On y débite, ouvertement, des boissons inoffensives, et si, ma foi, les whiskies et brandies y sont également consommés, c'est au prix plus que fort, et dans une sorte d'arrière-boutique. Mais, enfin, on y pénètre librement. Pas de mot de passe, pas de mystère, pas de raids de police.

La nuit commençait à descendre. Une nuit douce de printemps. On était au 27 avril 1926. Il pouvait être environ sept heures et demie.

Cinq jeunes gens quittèrent l'endroit et se dirigèrent, en plaisantant gaiement, vers la voiture de l'un d'eux, qui stationnait au bord du trottoir.

Tout à coup, ce dernier jeta un cri d'alarme. Immédiatement, les cinq hommes s'aplatirent sur le sol et portèrent la main à leur poche revolver, tout en essayant de ramper sous la voiture.

Une scène extraordinaire allait se dérouler.

A peine étaient-ils apparus, qu'un puissant grondement de plusieurs moteurs s'était fait entendre.

Comme si elles n'avaient attendu que cela, cinq automobiles qui stationnaient au coin de la rue s'étaient mises en marche dans une curieuse formation.

L'une d'elles servait d'éclairéur. Elle roulait à quelques dizaines de mètres devant les autres. Venaient, ensuite, deux « ailes », se tenant chacune de chaque côté de la chaussée, tout à fait comme s'il s'était agi de débayer le chemin à un autre sinistre véhicule qui était au milieu, tous rideaux baissés.

La cinquième auto servait d'arrière-garde.

Deux des jeunes gens avaient réussi à se glisser sous leur abri improvisé. Les trois autres restaient là paralysés de terreur, les traits décomposés, regardant fixement le cortège qui arrivait à toute vitesse. La première voiture passa.

Quand la seconde — celle qui avait les rideaux baissés — fut à la hauteur des hommes, ces derniers purent voir le rideau qui était de leur côté s'écarter très légèrement et apparaître le canon d'une arme que personne n'avait encore vue dans une auto. Une mitrailleuse... C'était la première fois que des bandits se servaient d'une mitrailleuse.

Il y eut une série de crépitements secs, et quand les cinq autos disparurent, trois cadavres, troués de balles, gisaient sur le sol.

La fumée s'évanouit lentement. Cicero redevint silencieux. La mort avait passé par là.

Tout cela n'avait duré qu'une minute. Ces soixante secondes marquaient un tournant dans l'histoire des gangsters (hommes de bande) de Chicago.

Jusqu'alors, seul, le revolver était employé.

Raffinement et progrès. La mitrailleuse travaille beaucoup plus vite.

Qui étaient les assassins?... Quelles étaient les victimes?

Ce fut un coup de tonnerre formidable, dans un ciel qui en avait déjà pourtant beaucoup entendu.

Vers minuit, on avait identifié au moins l'un des morts. On avait reconnu William H. Mc Swiggin, un collaborateur des plus appréciés de l'attorney de l'Illinois, Robert E. Crowe.

Les deux autres furent reconnus un peu plus tard. Il s'agissait de James Doherty et Thomas Duffy, deux *bootleggers* (contrebandiers d'alcool), appartenant à la bande de Spike O'Donnell.

Tout Chicago frémit de colère et d'indignation.

Non pas que la ville fût touchée de la mort des deux gangsters. Cela faisait deux canailles de moins, voilà tout! Ces exécutions étaient chose courante à Cicero, comme à Chicago; comme ailleurs! On avait compris qu'il s'agissait d'une querelle entre bandes, et que les assassins devaient être des gens à la solde de Al. Capone, qui régnait actuellement sur Cicero. Un rival, O'Donnell, était venu s'installer sur son domaine. La loi des gangsters voulait qu'il disparût avec sa bande. D'où l'exécution de deux de ses hommes, pour commencer.

Mais le troisième!... Ce fonctionnaire, Mc Swiggin.

C'est son assassinat qui causa l'émotion. Et c'est uniquement pour cela que les autorités décidèrent de faire toute la lumière — si possible... — sur le triple crime.

Cela faisait six ans qu'on s'entre-tuait à Cicero et autour. Six ans au cours desquels des centaines d'hommes étaient tombés sous les coups des uns et des autres, tantôt des hommes de Al. Capone, tantôt des hommes de Spike O'Donnell. Des femmes avaient été blessées au cours de ces rencontres. Des maisons avaient été dynamitées.

On s'y était résigné. On avait accepté cela comme une calamité obligatoire.

Mais le meurtre de Mc Swiggin?... Ça, non!...

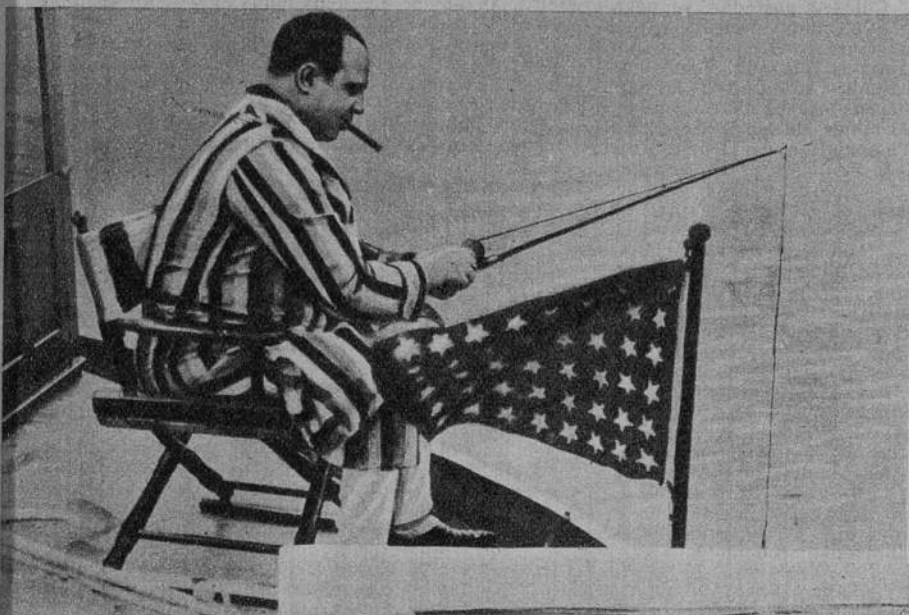
Et tout d'abord, que faisait-il en compagnie de bandits?... Avait-il été attiré dans un traquenard?

Non... Aussi extraordinaire que cela puisse paraître cet homme, comme la plupart des fonctionnaires et de politiciens, entretenait des relations amicales avec les gangsters, et, ce jour-là, les deux bandits étaient venus le chercher chez lui, pour boire ensemble au triomphe de leurs protégés, lors des dernières élections... Le parti Crowe-Barrett avait été élu le 13 avril. Ce parti était favori de O'Donnell. Et nous avons là, immédiatement, une des raisons pour lesquelles les bandits de Chicago jouissent de cette déconcertante sécurité dont les Européens ne peuvent se faire qu'une faible idée. Ce sont de puissants agents électoraux en même temps que de trousseurs de l'État et des particuliers! Un chaos invraisemblable où tout est renversé, où ceux qui prétendent défendre l'ordre n'ont pas de plus fidèle appui que les bandits qu'ils sont censés combattre, officiellement.

La mort de Mc Swiggin était purement un hasard. Un triste hasard, évidemment. L'homme avait été victime de ses fréquentations. Il n'avait pas été spécialement choisi comme cible. Les ennemis avaient tiré dans le tas. Il n'avait qu'à ne pas se trouver là.

Qui paisi
le fa
Al. C
yacht

Au-de
non



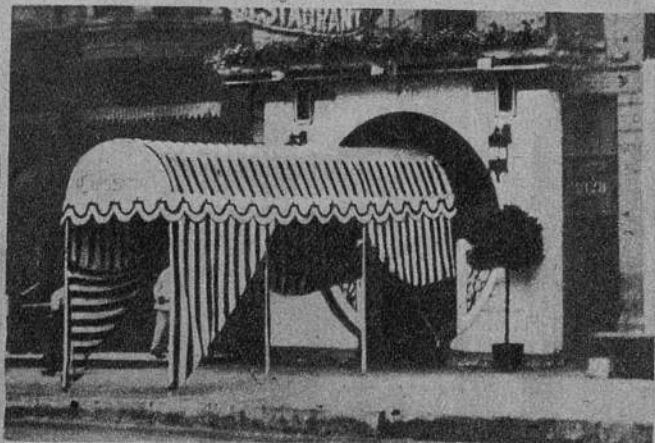
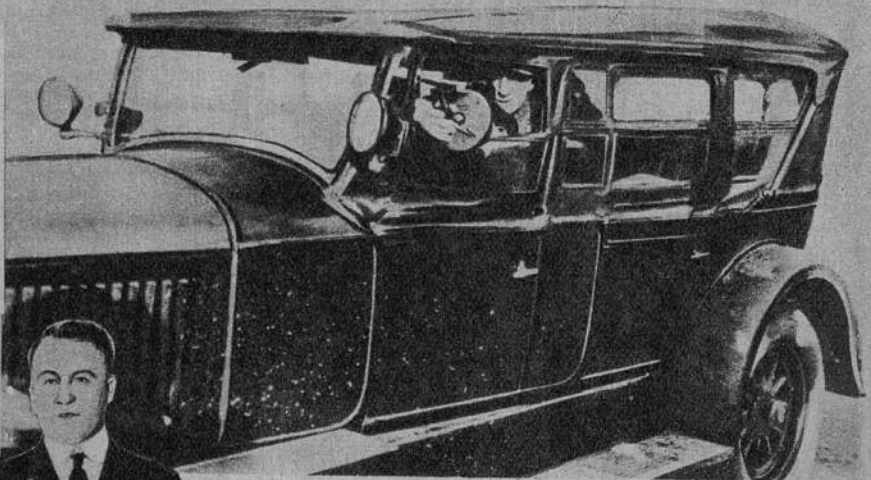
Mais, nous le répétons, ce fut la cause essentielle de la fiévreuse activité soudainement déployée par la police. Jamais elle ne se serait autant remuée pour les deux autres victimes.

Le résultat de l'enquête fut concluant : Le coup avait été fait par les hommes de Al. Capone, et c'était l'inauguration de la mitrailleuse dans la guerre des bandits.

Au-dessous : Une des nombreuses voitures qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Chicago dès que tombe la nuit. Gare aux passants !... Remarquez la mitrailleuse et, aussi, les traces de balles ennemies sur la carrosserie.

Qui reconnaîtrait en ce paisible pêcheur à la ligne le fameux chef de bandits Al. Capone à bord de son yacht battant pavillon américain ?

Au-dessous : Dion O' Bannon et sa femme, le jour de leur mariage.



Le fameux restaurant de Big Jim Colosimo qui servait à masquer son trafic de la traite des blanches. C'est là que lui succéda Al. Capone.

II

Qui était ce Al. Capone ?... D'où venait-il ?... Que faisait-il ?... Pour la clarté du récit, il nous faut remonter à l'origine du banditisme américain.

Bien avant la guerre, Chicago possédait sa pègre. C'est une plaie à laquelle n'échappe aucune grande ville de notre globe, dit civilisé. Il y a, il y aura toujours des mauvais garçons, partout : des paresseux, des dévoyés, des canailles, prêts à tous les expédients pour vivre aux dépens des honnêtes gens. On connaissait notamment la bande de Mark Street, celle de Back of the Yards, l'association de Henry Street, les troupes de O'Malley, de Feinberg, de Goose Island, de Molly Motts, etc.

Ces hommes se battaient, de rivaux à rivaux, mais ne s'attaquaient pas à la population en tant qu'assassins. Ils rançonnaient les tenanciers de jeux clandestins, ils se mettaient à la solde des fomenteurs de grèves — déjà la politique ! — et faisaient merveille quand il s'agissait de modifier les résultats d'élections conformément aux ordres occultes des politiciens véreux qui s'acquinaient avec eux, dans le plus grand secret.

Leurs exploits ne dépassaient pas la moyenne « raisonnable », si j'ose dire, des exploits généralement accordés à des bandits. Comparés aux gangsters d'aujourd'hui, c'étaient de véritables écoliers.

En 1908, John Weyman fut nommé attorney d'État de l'Illinois (quelque chose d'analogue au poste de secrétaire de la Justice), il créa une grosse effervescence dans les bas-fonds, en ordonnant la fermeture de toutes les maisons de prostitution, ce qui eut, entre parenthèses, pour résultat de la répandre dans tous les hôtels de la ville et des environs.

Le mieux avait été l'ennemi de ce qui avait été passable, ou à peu près... Le chef de la police le comprit immédiatement, et Edward Mc Cann — tel était son nom — insista pour le rétablissement des choses dans leur ordre de jadis. Ce qui fut fait dans les semaines qui suivirent.

Ce fut immédiatement après cette remise en état qu'un Sicilien nommé Jim Colosimo et surnommé *The Big* (le grand) eut l'idée de quitter New-York, où il vivait, pour s'établir à Chicago.

Big Jim Colosimo était un trafiquant de chair blanche, un pourvoyeur de maisons de tolérance.

Il ouvrit une maison discrète dans Armour Avenue, maison que dirigea sa femme. Quant à lui, il entreprit sur une grande échelle l'« importation » de pensionnaires, afin de renouveler constamment son « stock ».

Pour dissimuler ses agissements, il ouvrit un petit restaurant italien agrémenté, naturellement, d'un saloon, à deux pas de la maison de sa femme.

Big Jim Colosimo prospéra rapidement. Il devint une personnalité et fut quelque chose dans la politique locale. Sa fortune s'arrondit et prit des proportions notables.

Minute !... La Mafia, cette société secrète sicilienne analogue à la *Main noire*, possède des affiliés dans le monde entier. J'ai dit que Colosimo était Sicilien. Il était donc connu de ses compatriotes.

Un beau jour, il reçut un avis. Ou il paierait un tribut régulier, ou il serait mis à mort.

Colosimo tenait à la vie. Il paya. Il paya pendant

longtemps. Puis, comme tout a une fin, même les meilleures choses, il se fatigua de payer.

Il résolut de se débarrasser de cette tutelle.

Il avait nombre de bons amis à New-York. Il prit le train et alla leur rendre visite. Il leur expliqua son cas.

Lorsqu'il rentra à Chicago, un sourire éclairait son visage gras. Il ramenait avec lui deux lieutenants. Siciliens comme lui.

L'un s'appelait Johnny Torrio.

L'autre s'appe-

lait... Al. Capone. Ces deux hommes avaient, jusqu'alors, vécu d'expédients divers. Ils n'étaient pas des *gunners* (des tueurs) comme, par exemple, Gyp the Blood (Gyp le Sang) (*sic*), Lefty Louis (Louis le Gaucher), White Lewis, Frank Dago, et autres notables assassins new-yorkais.

Non, Johnny Torrio et Al. Capone étaient d'authentiques crapules, mais enfin leurs mains étaient nettes de sang versé.

Dans les archives de New-York, il y a un volumineux dossier sur leur compte. Ils ont commis de nombreux méfaits. Ils n'ont aucune mort sur la conscience.

Pas même à l'heure actuelle... Du moins en ce qui concerne Capone. Il a fait commettre un nombre effrayant de meurtres, mais jamais, au grand jamais — il est trop prudent ! — il n'a mis lui-même la main « à la pâte »...

Alors ?... Pourquoi Colosimo l'avait-il ramené à lui ?... Parce que Capone possédait, et possède toujours, une sorte d'étrange magnétisme, une véritable fascination sur ceux qu'il approche. On ne peut qu'être son obéissant, sans même savoir pourquoi. Quand il finit son interlocuteur de ses grands yeux noirs, ombragés de cils magnifiques qu'environnerait plus d'une femme, *a envie de lui faire plaisir !*... On prête à Capone de mauvaises habitudes. C'est possible. Mais il n'a pourtant pas l'âme féminine. C'est un extraordinaire mélange d'autorité et de séduction, et il connaît son pouvoir. Il s'en sert à merveille. Déjà, à cette époque, il était l'un des meilleurs pourvoyeurs de la maison close de Jim Colosimo, dans Armour Avenue.

Cela se passait en 1918.

Le soir de leur arrivée, Colosimo donna un grand dîner en l'honneur de ses deux hôtes.

Le lendemain, à l'aube, la police découvrait trois cadavres dans une petite allée. Trois corps transpercés de balles de revolver.

C'étaient trois affiliés de la Mafia. Ceux qui avaient fait chanter Colosimo pendant si longtemps !

Big Jim Colosimo fut tranquille, après cela. Il ne reçut plus de menaces, plus rien. La Mafia avait compris... Et définitivement...

Torrio et Capone restèrent à Chicago. Pour ne pas gêner le « patron » dans ses affaires, ils créèrent des ateliers clandestins à Burnham, près de la grande ville. Et ils restèrent en contact journalier avec leur compatriote. Ils s'occupaient toujours de la traite de blanches, cela va sans dire, mais sous les ordres de Colosimo, à qui ils restèrent loyaux et fidèles jusqu'à la mort.

Nous voici en 1924. Les affaires des trois gredins sont excellentes. Ils roulent sur l'or. L'avenir s'annonce de riantes couleurs. Chicago et ses environs leur appartiennent. La police ? Muselée. L'or est très puissant.

III

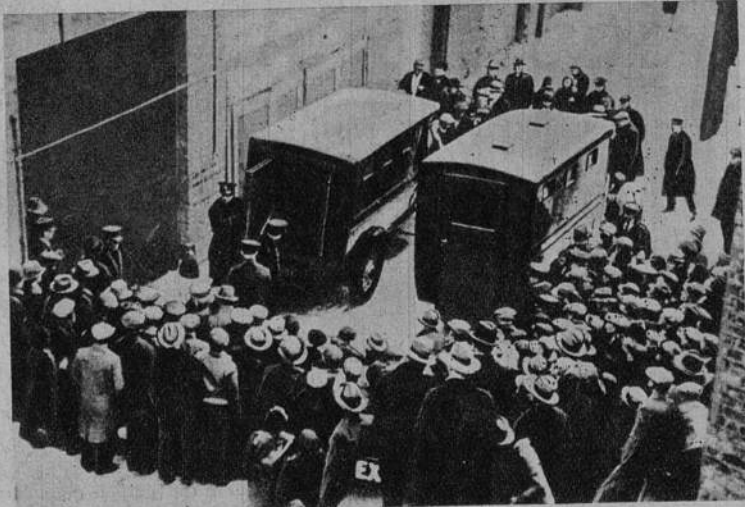
Mais si la police laissait Capone tranquille, ainsi que ses complices, il y avait d'autres appétits qui commençaient à s'aiguiser. Les nuages s'amoncelaient dans un ciel serein.

Une bande dirigée par un certain O'Donnell (celle-là même que nous avons nommée Spike la Pique, en son honneur) s'était dégingandée (sa maigreur) autour soudain, et le chef déclara que les ambages à Capone.

— Il y a eu un meurtre pour plusieurs personnes. Un homicide.

Donn

On vient d'arrêter des gangsters pour leur panier de... attendent la... l'opération de



On vient d'arrêter des gangsters pour leur panier de... attendent la... l'opération de



Une perquisition à la splendide villa de Al. Capone à Miami. (P. A.)

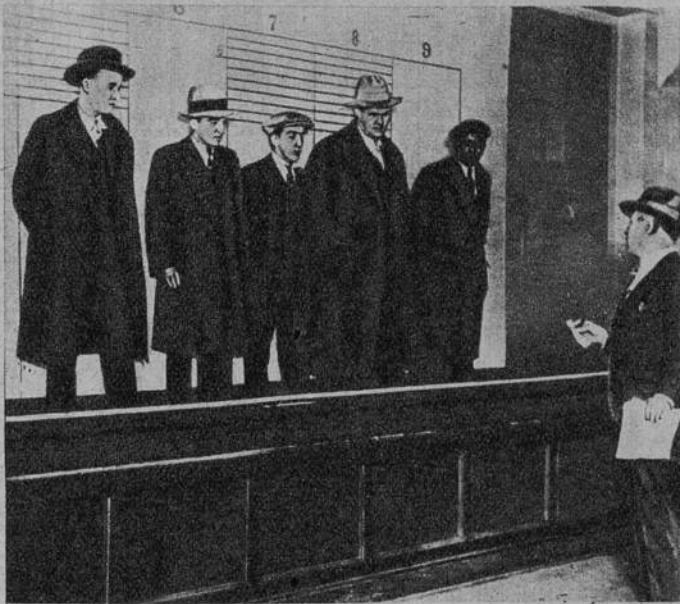
bouton secret qu'il pressa du pouce.

Un panneau glissa sur des rainures.

Dans une profonde cachette, il y avait des munitions en nombre imposant et une jolie petite mitrailleuse qui ne demandait qu'à servir.

Une heure plus tard, cinq puissantes voitures de tourisme circulaient, en groupe, dans Cicero.

A droite : Quand des bandits sont arrêtés, on les conduit sur une estrade, afin de les montrer aux détectives.



A sept heures du soir, l'un des chauffeurs poussa un grognement de satisfaction. Il venait de repérer une voiture bien connue à la porte du salon de Harry Madigan. Les autos se déployèrent en formation d'attaque et s'embusquèrent à quelque distance. Une demi-heure plus tard, cinq jeunes gens sortaient en riant et en se bousculant, et trois d'entre eux étaient

Au-dessous : Le fameux hangar où furent assassinés à coups de mitrailleuse sept ennemis de la bande Capone. Cette photo sensationnelle a été prise quelques minutes après l'attentat. (P. et A.)



en train
leurs de
nutes.

Dès
main n
les jou
primale
tres gr
sassin
Swiggin
dition
quelles
perpétr
nion pu
vengean

La p
ma ju
dents e
ça une
raids q
huit jo
cutifs.

Elle
des chos
bles.

Dans
clandest
sons de
lem Av
portes
il y av
cément
murs, ob
d'oublie
venue d
Ces cha
grand c
elles éta
était im
des parc

Dans
des tuy
auxquel
vestibul
vives a
sieurs j
Des fusi
des mill
dynamit

Et il
bande d
Ah ! c
à l'édifi
ruption
Toute
indiquée
science

Il y a
pour la
naturell
police n

Al. Ca
clandest
retrait
3 000 d
llions, o

Sur ce
étaient
bâillon

Capone
de banq
il y av
de franc
réalité,

Les fa
plus réc
bande A
Nous
pour y r
Lorsq
bition.
Chicago

en train de vivre leurs dernières minutes.

Dès le lendemain matin, tous les journaux imprimèrent en lettres grasses l'assassinat de Mc Swiggin et les conditions dans lesquelles il avait été perpétré. L'opinion publique cria vengeance.

La police s'arma jusqu'aux dents et commença une série de raids qui durèrent huit jours consécutifs.

Elle découvrit des choses incroyables.

Dans un débit clandestin de boissons de South Harlem Avenue, aux portes de Cicero, il y avait un agencement de chambres secrètes, de panneaux dans les murs, obéissant à des mécanismes dissimulés, de trappes, d'oubliettes, dont la description serait de la plus belle venue dans un roman policier à multiples péripéties. Ces chambres secrètes étaient aménagées avec le plus grand confort. Garnies de liège, ou renforcées d'acier, elles étaient des repaires inviolables en cas de raids. Il était impossible de les soupçonner dans les épaisseurs des parois.

Dans chaque pièce, il y avait des tubes acoustiques, des tuyaux d'aération, des sortes de périscopes grâce auxquels on pouvait voir quiconque entrer dans le vestibule et circuler dans la maison ! Il y avait là des vivres assez abondants pour soutenir un siège de plusieurs jours et des armes, des armes ! A n'en plus finir ! Des fusils, des revolvers, des mitrailleuses — encore ! — des milliers de cartouches, des bombes, des rouleaux de dynamite, etc.

Et il y avait aussi les livres de comptabilité de la bande de Al. Capone !

Ah ! ces livres !... De vrais monuments pour servir à l'édification de la masse, quant aux abîmes de corruption qui régnaient dans les milieux officiels.

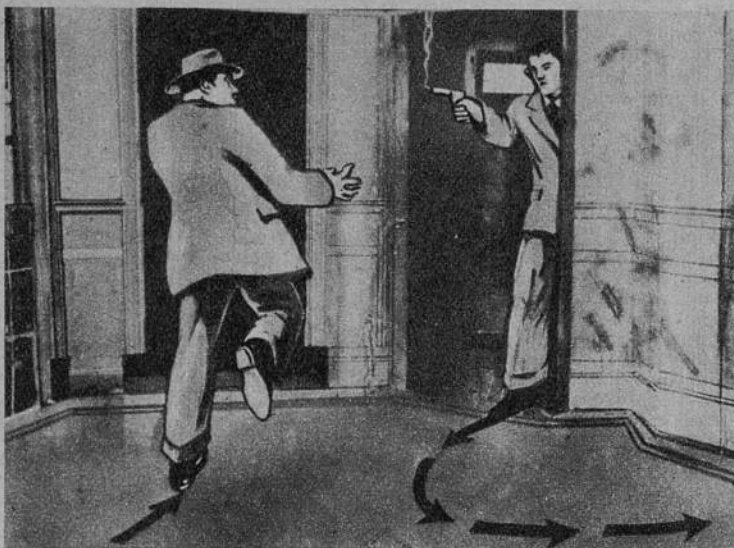
Toutes les recettes, toutes les dépenses étaient indiquées avec une fidélité qui fait honneur à la « conscience » du comptable.

Il y avait, entre autres, une mention « payé 10 p. 100, pour la protection ». La protection par les autorités, naturellement. Mais il n'y avait pas de noms... La police ne les connut que plus tard.

Al. Capone possédait plus de trente-deux speakeasies clandestins dans le comté de Cook. Les bénéfices qu'il retirait de ces trente-trois débits d'alcool était de 3 000 dollars par semaine, soit, par an, plus de 5 millions, ou 125 millions de francs.

Sur cette somme, 10 p. 100, ou 1 million et quart, étaient distribués à différents fonctionnaires pour les bâillonner. Un bâillon cousu d'or.

Capone possédait des comptes dans une douzaine de banques. Rien qu'à la Pinkert State Bank de Cicero, il y avait deux millions de dollars, cinquante millions de francs, au nom de son frère Ralph, mais qui, en réalité, lui appartenaient personnellement.



Ce document montre la façon dont fut assassiné Jim Colosimo dans sa propre maison au moment où il sortait. L'assassin est à droite, la flèche indique comment il a pu prendre la fuite.

Big Jim Colosimo, aidé de Torrio et de Capone, étaient maîtres du Sud.

D'Andrea, un autre Sicilien, gouvernait l'Ouest. Spike O'Donnell et ses deux frères Tom et Walter s'occupaient du Sud-Ouest et des *Bad Lands* (les mauvaises terres). Klondike, Miles et Barney O'Donnell possédaient l'Extrême-Ouest.

Le Nord-Ouest n'était pas encore acquis. On se battait pour la suprématie, et au nombre des postulants se trouvaient Leco et Pat Murray, la bande de Solt, Joe et Steve, ainsi que Frank et Vincent

Mc Erlane. (On remarquera la fréquence des associations fraternelles. On a le sentiment de la famille chez les bandits américains !...)

Quant au Nord proprement dit, il était l'apanage de Dion O'Bannon. Cet homme avait été à l'origine conducteur de camion pour un journal. Il transportait les énormes rouleaux destinés à l'imprimerie. Il fut accusé, un jour, d'avoir fait sauter, à la dynamite, un coffre-fort de la poste centrale.

Protégé par ses politiciens du parti républicain, il sortit de l'affaire blanc comme neige. Pour remercier ses bienfaiteurs, il employa son pouvoir, par la suite, à démolir leurs rivaux politiques, et il y réussit complètement.

Les acolytes de O'Bannon étaient Big George Moran; Vincent Drucci, Hymie Weiss, Max Eisen et Earl Weiss. Nous citons expressément, chaque fois que l'occasion nous en est offerte, des dates et des noms. On retrouve tous ces noms dans la chronique quotidienne du banditisme aux États-Unis. C'est une célébrité acquise pour eux.

Les choses auraient pu se passer fort paisiblement, si chacun de ces chefs avait eu la sagesse de rester dans son secteur et de se contenter de ce qu'il avait. Mais les appétits sont toujours les mêmes, partout, quelle que soit l'étiquette dont on affuble les hommes.

La guerre commença entre les bandes. Le peuple ? Il ne comptait pas. Il n'avait qu'à se garer des balles. Il n'avait qu'à rester chez lui quand les gangs tranchaient leurs sanglantes querelles.

Le 11 mai 1920, Big Jim Colosimo fut tué, en entrant dans son restaurant. La bande Colosimo devint alors la bande Torrio-Capone.

Un an plus tard, jour pour jour, — coïncidence fortuite ou voulue ? — Tony d'Andrea trouva la mort à son tour. Il rentrait lui aussi tranquillement chez lui.

Il venait de quitter l'ascenseur, qui ne fonctionnait pas, et s'était mis en devoir de monter *pedibus cum jambis*. Si l'ascenseur avait fonctionné !... Mais ne nous perdons pas en considérations philosophiques. Comme il passait devant un appartement vide du premier étage, une porte s'ouvrit, soudain, et une volée de balles le coucha à terre, pour toujours. Et de deux !

Un à un tombaient les hommes sous les moindres prétextes, pour les moindres faits. La course à l'or... La lutte pour la suprématie.

Un propriétaire de speakeasy changeait-il de fournisseur ?... Un beau soir, il voyait entrer chez lui un homme à l'expression farouche qui le visait calmement et lui vidait le contenu de son browning dans le corps. Quelques jours plus tard, c'étaient les nouveaux fournisseurs de l'exécuté, ceux qui avaient « volé le client », qui étaient assassinés à leur tour.

IV

Les faits que nous avons signalés, et qui sont les plus récents, ne sont qu'une partie de l'histoire de la bande Al. Capone et consorts.

Nous avons laissé en blanc la période de 1920 à 1925, pour y revenir en détail.

Lorsque fut votée la loi Volstead, ou loi de prohibition, voici comment se présentait la situation à Chicago.

Des exemples ? En voici.

Lisez l'histoire de Tancl, Eddie Tancl, propriétaire d'un bar clandestin à Cicero.

Il s'était toujours fourni chez deux complices de Al. Capone, les nommés Terry Drugan et Frankie Lake. Il en était content. Il ne voulait pas changer. Mais ici, la bande de O'Donnell voulut le forcer à changer. Un émissaire vint lui parler bas à l'oreille. Tancl fronça les sourcils :

— Non, dit-il. Je ne tiens pas à me faire fusiller par les émissaires de Capone !...

— Tu n'as pas peur de nous ?... insista l'autre.

Tancl ne répondit pas, mais lui montra la porte.

Deux jours plus tard, Tancl entendit un curieux petit sifflement sous son comptoir. Il se pencha.

Horreur !... Un paquet de pétards de dynamite était attaché à une mèche qui brûlait. Quelques secondes encore, et la maison allait sauter !...

Il noya le tout sous des flots d'eau. Il s'essuya le front inondé de sueur.

Puis il enfila son veston, mit son browning dans sa poche et confia le comptoir à sa femme.

Quand il rentra, après une petite promenade dans les environs de Cicero, il souriait sinistrement.

Il y avait un cadavre, quelque part, celui de Phil Corrigan, l'homme qui avait voulu le persuader de changer de fournisseur...

Alors, les choses se précipitèrent. Tancl avait demandé la protection de Capone, qui lui avait envoyé Leo Klimas. Le lendemain de l'exécution de Corrigan, Tancl et Klimas étaient « descendus » dans le speakeasy. En réponse, un homme de O'Donnell fut exécuté : Walter Lagille.

Et cela continua, continua sans arrêt... Les rides se succédaient. Les rides, ce sont des promenades en auto. On a tenté d'expliquer, à différentes reprises, en quoi elles consistent, mais on ne l'a jamais fait de manière exacte et en détail.

Lorsque des bandits ont à se venger de quelqu'un, ils s'arrangent pour l'emmener de force en automobile. A un moment donné, ils le criblent de balles, et lorsque l'homme n'est plus qu'un cadavre, ils le jettent par-dessus bord, pendant que la voiture file à toute vitesse. Pourquoi ? Pour plusieurs raisons fort compréhensibles.

Assassiner en pleine rue ? Fort dangereux. On s'expose à l'arrestation. Se mettre en embuscade ? Et si la victime choisie change d'itinéraire ? Non, le mieux est de s'assurer de sa personne et de l'embarquer à bord d'une voiture. Pas de traces compromettantes, puisque l'auto appartient aux bandits et qu'elle est soigneusement nettoyée. Pas de crainte d'être pris en flagrant délit — et c'est le plus important, car aux Etats-Unis il faut des preuves matérielles, non des preuves morales, — et c'est si commode de se débarrasser du cadavre, hop ! par-dessus bord !...

Dans la *Joliet Jighwy*, la route de Joliet qui traverse Cicero, il est un endroit du nom de *The Sag* qui a été rebaptisé la Vallée de la Mort. Le nombre est incroyable des cadavres qui y ont été trouvés, cadavres des victimes de rides sanglants...

Mais il y a encore plus fort. Certains patrons de bars sont tombés sous les balles de la police ! Oui, de la police !... Et pourquoi ?

Je vais vous le dire. Expliquons, tout d'abord, que les speakeasies payent

un tribut régulier aux agents de police. Non seulement ils leur offrent à boire gratuitement, mais ils leur allouent des sommes variables, et cela régulièrement. Par exemple un nombre X de dollars par semaine ou par mois.

Ceci est pour leur protection non pas contre les bandits, mais contre les raids des agents de la prohibition. Dès que le policeman qui touche les subsides de Jack ou de William apprend qu'un raid se prépare contre Jack ou William, vite il accourt le prévenir. C'est cela que l'on appelle la protection.

Or, il est arrivé — tenez, Edward Quinn, de la South Halstead street, pour ne pas aller plus loin, — il est arrivé qu'un agent se fâcha parce que le patron du bar ne voulait plus lui payer sa redevance. Et Edward Quinn lui paya de sa vie cette outrecuidance. On étouffa l'affaire, comme de juste.

Le 10 novembre 1924, Dion O'Bannion disparaissait de ce monde. Un rival de moins pour Al. Capone.

Ce que furent ses funérailles, les quotidiens le relatèrent à l'époque. Rien que son cercueil enrichi d'or et d'argent coûta dix mille dollars (250 mille francs) et les dépenses totales pour ses funérailles s'élevèrent à quatre fois plus, c'est-à-dire un million !... Combien de grands hommes chez nous ont-ils eu un pareil cortège ?

De grosses personnalités politiques suivaient le char qui disparaissait sous les fleurs. O'Bannion, comme tous les autres gangsters, était très influent, ne l'oublions pas, ne l'oublions jamais au cours de cette histoire. La bande de O'Bannion devint la bande de Bill George Moran. Capone en conçut une fureur sanguinaire :

— Je n'en aurai donc jamais fini avec ceux-là !

Les exécutions recommencèrent de plus belle.

Le 15 février 1925, les bootleggers de la nouvelle bande — celle de Moran, donc — « poivrèrent », comme on dit dans l'argot des bandits américains, *peppered* Lazzaro Clemente. Ils le poivrèrent de balles, bien sûr.

Le 14 mars, c'était le tour de Louis Cella, de la bande rivale, qui fut emmené pour une promenade en auto Représailles... Le 26 mai, John Chiapetta tomba. Et le même jour, trois hommes escaladaient le marche-pied de la voiture de Angelo Genna, devant une de ses propres distilleries de West Side, et lui envoyèrent onze balles à travers le corps.

Mais enfin, s'écriera le lecteur interloqué, la police, qui connaissait les auteurs des crimes, ne pouvait-elle pas les arrêter ?

Les arrêter ? Comment ? Puisqu'on ne pouvait le prendre en flagrant délit. Ah oui, certes, elle savait dès qu'elle apprenait le mort de tel ou tel gangster, quel était le rival qui avait fait le coup ! Mais être certain de la culpabilité de quelqu'un est une chose. Posséder des preuves de cette culpabilité est autre chose. *Tout à fait autre chose !* Al. Capone n'a été arrêté qu'une seule fois jusqu'à présent. Pour possession d'armes prohibées... N'est-ce pas fantastique ? Alors qu'il a tant de crimes sur la conscience !

Voilà pourquoi ! il est tranquille. Voilà pourquoi il va et vient dans son pays d'adoption, et voyage de Chicago à Miami en Floride, où il possède un palais d'un luxe inouï.

Peu à peu, avec la réduction progressive des effe



Le frère d'Al. Capone, Albe qui a été dernièrement inquisiteur par la police. (W. W.)



tirée d'un film. Deux automobiles roulaient côte à côte à une vitesse folle. Dans l'une, les gangmen de Genna. Dans l'autre, des acolytes de Moran. Et les deux troupes se canardaient à qui mieux mieux — pendant que filaient les autos !

Ce duel homérique ne prit fin que lorsqu'une voiture de la police se lança à leur poursuite.

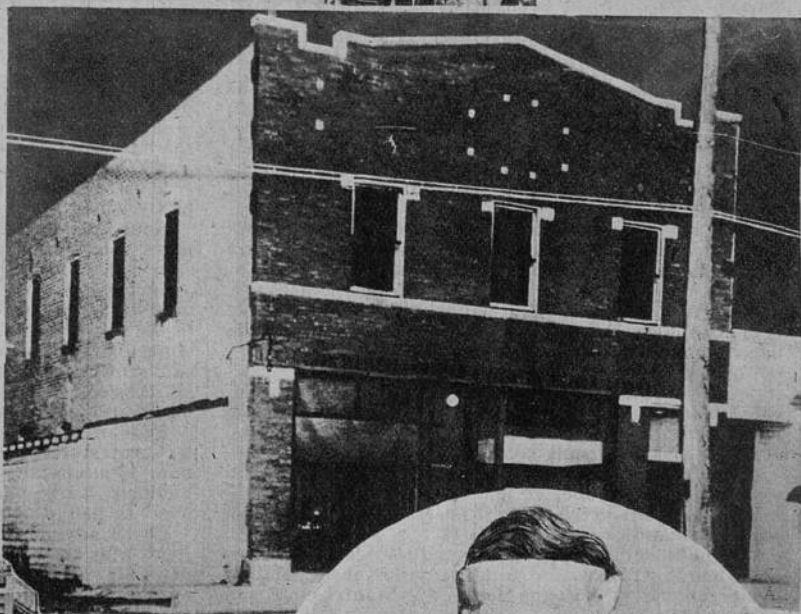
Au-dessous : La Stockade, fameux cabaret clandestin de Cicero appartenant à Al. Capone. Ce cabaret, comme tant d'autres, était truqué comme la scène d'un théâtre : cachettes secrètes et portes dérobées.

Une grande rue de Chicago. (W. W.)

vifs des diverses bandes, la guerre fut circonscrite entre la clique de O'Donnell et celle de Capone, et la bande des Gennas et celle de Moran.

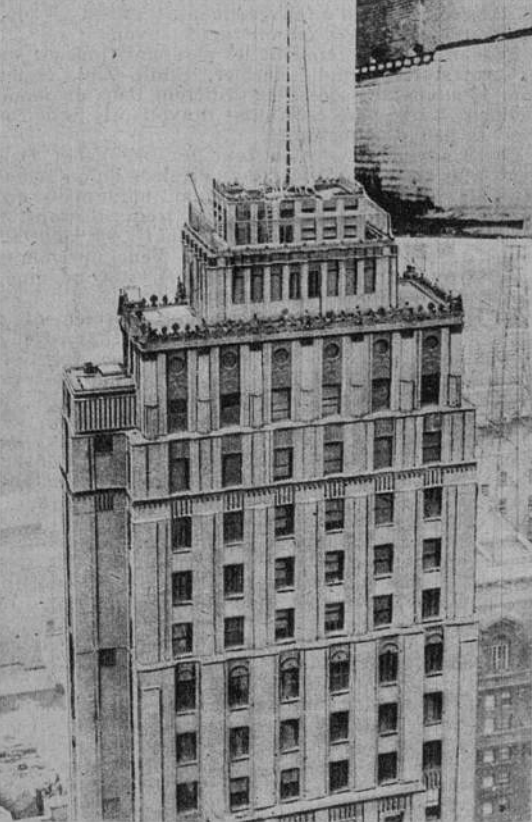
Le 13 juin 1925, les habitants du Sud de Chicago assistèrent à une scène que l'on aurait crue

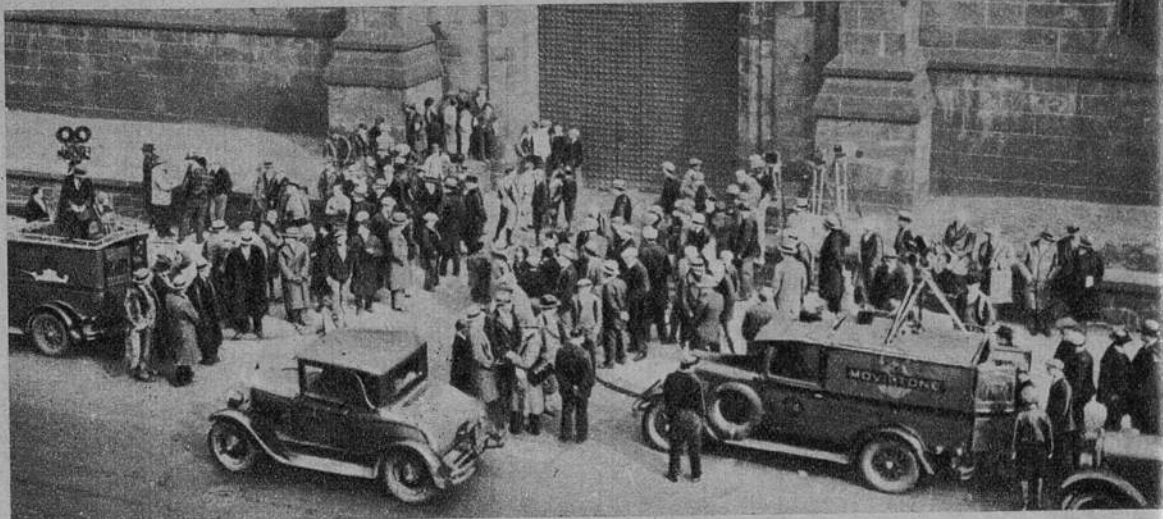
Un building de Chicago.



Voici le masque qui est appliqué par les gangsters aux hommes amenés en promenade. Ce masque est la plupart du temps imbibé de chloroforme, en sorte que les victimes sont dans l'impossibilité d'appeler au secours.

les agents tirant à leur tour, faisant la troisième partie dans ce concert et obligeant en fin de compte les tueurs à s'enfuir dans des directions différentes.





La foule attend devant la prison de Philadelphie la mise en liberté d'Al. Capone. (W. W.)

Les policiers se ruèrent sur l'auto des gangsters de Genna. Ils finirent par la rejoindre, non sans dommage. Mike Genna était mort et gisait sur les coussins, poissés de sang. Deux policemen étaient gravement blessés. Deux gangsters furent faits prisonniers. On les condamna à quatre ans de prison. Ils firent appel. On les acquitta...

Ils auraient mieux fait de rester à l'abri derrière les barreaux d'une prison... Ils furent tués par leurs rivaux au cours d'une nouvelle rencontre.

Et la danse macabre continua, infatigablement.

Le 7 juin, un protégé de Capone qui dirigeait un bar, la Taverne de Evergreen Park, recevait la visite de deux hommes appartenant au clan de O'Donnell.

Toujours pour la même raison.

— Je vous assure, lui dirent-ils, qu'il serait préférable à tous points de vue que vous vous fournissiez chez notre patron. Il donne de la bière bien meilleure et son whisky est sans rival.

— Non... Je me fournis chez Red Mallon, qui appartient au clan Capone, et je...

A ce moment précis, ledit Red Mallon entra dans le bar et demanda ce qui se passait.

Quand il l'eut compris, il manqua deux hommes à la bande O'Donnell. Oui... Le revolver de Mallon avait fait de la besogne fort intéressante pour son possesseur.

Par hasard, Red Mallon fut arrêté. Par hasard, également, il fut acquitté. Le tribunal avait accepté tout de suite sa thèse : le brave garçon était en cas de légitime défense, voyons !

La bande de Genna était vouée à la destruction.

Le 9 juillet marqua une date fatale. Ce soir-là, Tony, l'un des frères qui commandaient la bande, reçut un coup de téléphone qui l'attira au coin de la Grande Avenue et de la Curtiss Street. Ce qu'on lui voulait, il ne le sut jamais. Ou plutôt, il le comprit sans beaucoup d'explications, dès qu'il vit un revolver braqué sur lui. Il n'eut pas le temps de tourner les talons. Les gangsters ont trop l'habitude de ces sortes de choses pour manquer leur homme. Du coup, ce qui restait de la bande prit peur et disparut. Jim Genna s'embarqua en toute hâte pour l'Italie. Sam et Pata sont le diable sait où. On ne les a jamais retrouvés. Et les autres comparses firent également le grand plongeon dans l'anonymat.

V

La situation s'éclaircissait. Ne restaient plus en lice que Al. Capone et O'Donnell. J'ai dit Al. Capone et non Capone-Torrio. En effet, ce dernier, qui avait été blessé cinq fois, la dernière le 25 janvier 1925, en avait eu assez de servir de cible, et jugeant — ne fut-il pas le plus sage de tous ? — qu'un jour ou l'autre, il y resterait définitivement, il estima qu'il était assez riche comme

cela, et que sa vie valait plus que les quelques millions qu'il se serait entêté à vouloir conquérir en supplément. Il serra la main de Al. Capone, fit ses bagages, emporta son carnet de chèques et fila dans sa contrée natale.

Il est en Sicile et jouit, en paix, de sa fortune.

Il est peut-être un personnage très estimé, dans sa petite ville... Il a changé de nom, évidemment.

Nous voici en 1925, et les exécutions continuent toujours, sous les formes les plus variées, dans les circonstances les plus imprévues.

Successivement, Joe Bonomi, Rossi Giordano, Pasqual Polizzotto et « Samoots » Amatuna disparaissant de la route de Al. Capone. L'assassinat de Samoots Amatuna fut un monument d'audace. Les tueurs l'assallirent chez son barbier et tirèrent sur lui alors qu'assis dans son fauteuil à renversement, il offrait ses joues au blaureau enduit d'un onctueux savon.

Pendant qu'ils y étaient, les assassins, jugeant que les protestations dudit barbier, Eddie Zini, étaient pour le moins déplacées, l'expédièrent dans un monde meilleur, y rejoindre celui dont il avait pris la défense avec si peu d'opportunité.

Le 19 novembre, c'est le tour de Mike Venci. Deux jours plus tard, en plein tribunal, alors qu'un témoin déposait contre l'assassiné, expliquant notamment qu'il avait eu de peu recommandables fréquentations, ce témoin dis-je, un nommé John Minatti, est abattu à coups de revolver par le frère de Venci, prénommé Sam. Arrêté sur-le-champ, ce dernier est condamné à vingt-quatre ans de travaux forcés.

Les fossoyeurs de Chicago eurent énormément de besogne en cette année 1925. Citons, au hasard de la plume, quelques autres victimes, telles que Abe Goldstein, Mariano Mascarelli, Giuseppe Corona, Dynamite Joe Brooks (le rescapé de la salle de bal, qui, cette fois, ne fut pas raté), Ed. Harmining, Joe Larren, John Chiapetta, Bill Dickmann, Angelo Taddeo, Harry Bertram, Sonny Schlig, Morris Goldman, Joe Montana, Peter Hayden, Tom Gaughan, Louis Cella, et quarante-trois autres gangmen de moindre importance dont je vous épargne la nomenclature.

Comme s'il était protégé par un charme, comme s'il avait possédé le secret de l'invulnérabilité, Al. Capone le Balafre échappait à tous les attentats, déjouait tous les complots. La mer de sang montait, montait... Elle ne l'atteignait pas.

En 1926, il y eut trente-cinq exécutions en cinq mois. Et le meurtre de Mc Swiggin n'est pas compris dans le nombre, puisque c'était un accident !

Puis ce fut un calme relatif. Les mitrailluses de Capone avaient terrifié les ennemis. Ils se le tinrent pour dit et ne se risquèrent plus en des batailles rangées. Il y avait bien, de temps à autre, des mises à mort, par-ci, par-là, mais ce n'était que menu fretin comparé aux massacres précédents. Il faut arriver à la date du 14 février 1930 pour qu'un nouveau et monstrueux for-

fait att

décide

Ce m

sacre c

détail

Il ét

à deux

sept ho

besogn

électric

s'échap

une le

De tem

au gre

quième

flait le

une vo

Les

qui ser

Soud

la rue.

— U

Et t

La p

tale. D

police

deux h

armés.

— N

Et s

mais

que cel

ment e

la pren

— T

forme.

Croy

nottes,

sans m

Et c

dit le c

Les

étaient

Il y

de repe

tailleu

ciers e

devant

en civil

craind

— E

de gam

il appu

machin

presse,

nua un

A pe

daît un

siblem

l'autor

Les

grimpé

tamarr

sement

voiture

bremer

Cepe

avait

leuse e

cela tr

quelqu

versa

aboyait

la port

le spec

s'offrai

prit la

tout le

— la v

déjà c

sait pré

sters t

sur les

Six

morts.

fait attirer une fois de plus l'attention de la police et la décide à un nouvel essai de représailles.

Ce massacre, connu à Chicago sous le nom du « Massacre de la Saint-Valentin », mérite d'être conté en détail :

Il était dix heures du matin. Dans un garage situé à deux pas du quartier aristocratique de Lincoln Park, sept hommes étaient assemblés et se livraient à diverses besognes. Quatre d'entre eux, assis autour d'un poêle électrique, surveillaient une cafetière de laquelle s'échappait un appétissant arôme. Il faisait froid, et une bonne tasse de café bien chaud, cela compte !... De temps à autre, un homme se levait pour répondre au grelottement d'un timbre. Le téléphone... Un cinquième compare — John May, un mécanicien — vérifiait les moteurs de quelques camions, parmi lesquels une voiture chargée de bière.

Les deux derniers étaient dans une pièce attenante qui servait de bureau et compulsaient des dossiers.

Soudain, plusieurs coups de cloche retentirent dans la rue.

— Une auto de la police ! murmura quelqu'un.

Et tous sautèrent sur leurs pieds.

La porte du garage s'ouvrit sous une poussée brutale. Deux hommes en uniforme, portant l'insigne de la police fédérale, apparurent sur le seuil. Derrière eux, deux hommes en civil. Tous quatre armés. Et bien armés. Les bootleggers pâlirent un peu :

— Nous sommes « faits » !... On vient nous arrêter !

Et sur l'injonction des policiers, ils levèrent les mains en l'air. Au fond, ils n'étaient pas plus inquiets que cela, car ils savaient comment obtenir leur acquittement et leur remise immédiate en liberté. Ce n'était pas la première fois que pareille aventure leur arrivait.

— Tous le long du mur ! ordonna le chef en uniforme. Le nez contre le mur !

Croyant que c'était pour mieux leur passer les menottes, les sept hommes, qui avaient été réunis, obéirent sans murmurer.

Et ce fut le massacre en masse. Du dehors, on entendit le crépitement d'une mitrailleuse...

Les hommes « de la police » s'en allèrent comme ils étaient venus.

Il y avait, juste en face du garage, une boutique de repassage à la vapeur. Le tailleur vit sortir deux policiers en uniforme, poussant devant eux deux hommes en civil qui paraissaient les craindre.

— Encore une arrestation de gangsters ! pensa-t-il, et il appuya sur la pédale de sa machine pour ouvrir sa presse, dans laquelle il insinua un pantalon.

A peu de distance attendait une auto portant ostensiblement les insignes de l'autorité.

Les quatre hommes y grimperent, et dans un tintamarre de cloche fiévreusement agitée disparut la voiture à travers l'encombrement de la circulation.

Cependant, ce tailleur avait entendu la mitrailleuse et n'avait pas trouvé cela très naturel. Il hésita quelques minutes, puis traversa la rue. Un chien aboyait à la mort. Il poussa la porte, et à peine eut-il vu le spectacle effroyable qui s'offrait à ses yeux qu'il prit la fuite en ameutant tout le voisinage. La police — la vraie, car vous avez déjà compris qu'il s'agissait précédemment de gangsters travestis — arriva sur les lieux.

Six hommes étaient morts. Un septième râlait

à terre. Il avait plus de vingt balles dans le corps. Sur le sol, il y avait plus de 180 cartouches vides. Sur le mur, au pied duquel gisaient les cadavres, il y avait des éclaboussures de sang, de cervelle, de chair... et des traces sans nombre des balles qui avaient traversé les corps des malheureux.

Ces hommes avaient appartenu à la bande de Big Moran (qui avait été — vous vous en souvenez — celle de O'Bannion, à l'origine).

C'était fini. Il ne restait plus un seul ennemi vivant... Al. Capone avait éteint pour toujours la race de ses rivaux et devenait désormais le seul maître incontesté de la partie du territoire qu'il s'était adjudgé dans Chicago, et de tout Cicero.

Il l'est encore aujourd'hui.

Ce massacre permettait en outre à Capone d'intensifier un nouveau genre de brigandage qu'il avait préparé depuis 1926, depuis l'époque où l'imprudent assassinat de Mc Swingin avait été perpétré.

Al. Capone sentait bien que le règne de la contrebande ne durerait pas toujours. Il avait compris que le jour viendrait fatalement où toutes ses distilleries seraient démolies l'une après l'autre par la police, où tous ses *speakeasies* seraient fermés et ses complices mis dans l'impossibilité de nuire. Car on a beau être un roi du gangland, même quand on s'appelle Al. Capone, on n'en est pas moins un homme au collet de qui on peut mettre la main, un jour.

Ce nouveau genre de brigandage s'appelle le *racketing*.

VI

Qu'est-ce que le *racketing* ? En quoi consiste-t-il ? Le mot *racket*, en anglais, signifie bruit, tumulte, tapage. Il est pris, ici, au figuré. Car on imagine quel tapage cela allait faire dans les milieux visés.

Al. Capone se souvenait de la raison pour laquelle Big Jim Colosimo l'avait fait venir à Chicago. Il se rappelait le chantage de la Mafia contre son ex-patron. Il songea à opérer d'une façon analogue vis-à-vis des syndicats ouvriers et des associations commerciales et industrielles.

Il leur fit savoir que, désormais, il entendait percevoir un pourcentage sur toutes les affaires entreprises. Il protégerait contre les rivaux tous ceux qui seraient d'accord. Il les aiderait, même, à augmenter leurs bénéfices. Ce qui était dans son intérêt le plus direct, puisque, du même coup, augmentait le pourcentage.

Ce procédé s'appelle un *racket*. Celui qui l'emploie est un *racketer*. Il y a de nombreux *rackets*.

Il va sans dire que ceux qui ne voulaient pas plier se voyaient menacer de mort, et l'on commençait par faire sauter leurs établissements à la dynamite, en guise d'avertissement.

Dès 1928, la corporation des vitriers était mise à contribution. Plus de cinq cent mille dollars furent obtenus de cette manière (12 millions et demi). Il y eut environ quinze récalcitrants. Des grèves éclatèrent à tout bout de champ, parmi leurs ouvriers, leur causant les plus graves préjudices, si bien qu'ils durent céder comme les autres.

Au cours d'un raid de la police de Chicago effectué dans un appartement habité par un gangster, on trouva cet arsenal impressionnant : cinq revolvers et une grande quantité de munitions. (P. A.)



Puis Capone s'en prit aux teinturiers et nettoyeurs de vêtements. Il leur assigna à chacun d'avoir à payer 500 dollars pour commencer. « Frais d'inscription dans mes registres, pour le contrôle », affirma-t-il avec le plus grand sérieux. Puis, un impôt régulier de 2 p. 100 fut prélevé.

Des directeurs de théâtre, des artistes en renom, des auteurs dramatiques, même, furent « racketés » de la même manière. Que faire ? Vous voyez d'ici la catastrophe s'ils n'avaient pas cédé. Des bombes lancées sur la scène et dans la salle !

Le président de l'Association des employeurs de Chicago, l'honorable Earl H. Macy, a déclaré dans un rapport officiel que ces chantages coûtaient aux Unions

toutes ces unions ?... Voici, entre cent, un exemple significatif.

Un beau jour, le délégué de l'union des marbriers fut convoqué par George Big Moran, cet autre gangster, qui lui dit à brûle-pourpoint :

— J'ai l'intention de vous « racketer ». Quels sont vos revenus mensuels ?

Alarmé, le délégué, James Mc Laughlin, répondit de son mieux, en expliquant que cela variait selon les saisons. Moran écouta avec attention :

— Bon, fit-il. Vous me paierez 200 dollars par mois. J'entends que vous m'apportiez cette somme tous les premiers du mois !

Mc Laughlin s'en alla conter la chose à un ami de



L'endroit où la bande appartenant à O'Donnell fut attaquée par les cinq autos de Capone. La flèche indique où se trouvait Mc Swiggin. Le cercle montre l'endroit de la façade du speakeasy qui fut littéralement criblé de balles.

du travail plus de 136 millions de dollars par an !... Trois billions quatre cents millions de francs empochés par les bandits...

Et les politiciens ne disent rien. Car ils comprennent, à partir du moment où Capone met la main sur une nouvelle industrie, que c'est une nouvelle force électorale pour lui... et pour ceux qui marchent avec lui. Selon l'expression populaire, mais si exacte, ils préférèrent se trouver du « côté du manche, que du côté de la cognée ».

Actuellement, Capone est en train de manœuvrer pour mettre toute la plomberie sous sa dépendance.

Demain, ce sera le tour des réfrigérateurs. Et alors, ce sera la guerre entre l'union des travailleurs aux chaudières et l'union des plombiers, ces derniers soutenus par Capone, pour la suprématie sur les dits réfrigérateurs.

En vérité, on s'y perd !... C'est un engrenage dans lequel toute la ville finira par passer.

Quand se réveillera-t-elle de cet incroyable cauchemar ?

Comment Capone a-t-il réussi à mettre la main sur

Capone. Ce dernier lui promit la protection du « grand » Al. En effet, dès que ce dernier apprit les agissements de son rival, il décréta, oui, il décréta que quiconque ennuyait les marbriers aurait affaire à lui. En revanche, et c'était logique, n'est-ce pas ? il toucherait une mensualité de l'association. Et voilà !...

Pourquoi les marbriers préférèrent-ils Capone à Moran ?

Parce que leur candidat a été blackboulé par celui de Moran, et qu'ils comptent sur le Balafre pour le faire passer au prochain tour de scrutin, ce qui est très possible, et même probable.

La plupart des hommes politiques influents de Chicago sont les âmes damnées de Capone. C'est lui qui les a élevés au poste qu'ils occupent.

Danny Stanton était jadis un gunman. Il fit le coup de feu maintes fois pour son patron.

Il est, aujourd'hui, *persona grata* à l'Hôtel de Ville. Il est le chef de l'Union des employés municipaux. C'est une situation importante.

Daniel Serritella a toujours été aux ordres du « Big Fellow » (le grand copain), comme on appelle souvent

Capone
présid
sera b
dant c
absolu
de dol
dollars
et d'a

Ce s
opère
nombr
à-dire

Mais
puisque
de ces

Nou
carrière

ce pou
C'éta
sailles

voulait
où peu
murail

Il s'
ses des

— P
allons

Cela v
à votr

Capo
Il fu

en com
donnai

C'est l
devait

valait
force ?

passé.
Qua

phie p
pour q
littéral
des lim
amis l'
Chicag
blée se

Al. Cap

Capone. Il est garde des Sceaux de la ville de Chicago et président de l'Union des vendeurs de journaux. Il sera bientôt nommé — grâce à son ami — superintendant de la Voie publique. Cela représente un contrôle absolu de trois mille balayeurs et autres, de 7 millions de dollars, budget annuel sur lequel 5 millions de dollars sont dépensés pour les travaux de réfection et d'amélioration.

Ce Serritella est un puissant partisan politique. Il opère sous l'étiquette républicaine. Il groupe un nombre considérable d'électeurs sous ses ordres, c'est-à-dire sous les ordres de Capone.

Mais revenons à ce dernier et à ses machinations, puisque, aussi bien, c'est son histoire qui fait le pivot de ces révélations.

Nous avons dit, précédemment, que, dans toute sa carrière, il n'avait été emprisonné qu'une seule fois, et ce pour port d'armes prohibé.

C'était sur sa propre requête. Il craignait les représailles de ses rivaux après le massacre du garage et voulait se mettre à l'abri durant quelque temps. Or, où peut-on mieux être à l'abri que derrière de solides murailles, sous la garde de la police elle-même ?...

Il s'adressa donc à ces amis politiques et leur exposa ses desiderata.

— Rien de plus facile ! lui fut-il répondu. Nous allons vous infliger... voyons... dix mois de prison... Cela vous va-t-il ?... Est-ce trop peu ?... Nous sommes à votre disposition.

Capone jugea que c'était ce qu'il lui fallait.

Il fut mené à la prison de Philadelphie. Mais il resta en constantes relations avec ses lieutenants, à qui il donnait des ordres et dont il recevait des rapports. C'est là qu'il mit sur pied ce fameux plan d'alliance qu'il devait réaliser dès sa sortie de geôle. Il avait songé qu'il valait mieux s'entendre — l'union ne fait-elle pas la force ? — que continuer à s'entre-tuer comme par le passé.

Quand il quitta sa cellule, les autorités de Philadelphie prirent les précautions les plus extraordinaires pour qu'il ne fût pas attenté à sa vie précieuse. Il fut littéralement escamoté en automobile et conduit hors des limites de la ville. Là, une voiture conduite par des amis l'attendait patiemment et l'emportait aussitôt à Chicago, où ses lieutenants, étaient déjà réunis en assemblée secrète, en compagnie des chefs rivaux.

Cette association, ce pacte avait été annoncé à l'époque par les quotidiens, puis démenti un peu plus tard. Qu'en est-il resté en réalité ? L'avenir nous le dira. Toujours est-il que, le 16 avril 1930, il y avait dans un appartement confortable du Lexington Hotel, dans South Side de Chicago, Al. Capone le Balafre côte à côte avec son plus mortel ennemi, Big George Moran, et d'autres bandits de moindre importance. Tout ce monde semblait dans les meilleurs termes et trinquait dans un nuage de fumée odorante. Le pacte fut scellé.

Il ne devait plus y avoir d'exécutions. Il ne devait plus y avoir de rivalités. Contrairement à ce qui avait été dit à l'époque, Chicago n'était nullement partagée en secteurs alloués à chacun des chefs. Non. Ils devaient tous mettre en commun les bénéfices accumulés, lesquels bénéfices seraient ensuite partagés au prorata, sous la direction de Al. Capone, le roi suprême et désormais « officiellement » reconnu par tous les bandits de Chicago :

Et, ô dérision ! à la même heure — entre minuit et deux heures du matin — pendant que les chefs prenaient cette décision, une autre bande — une bande nouvellement formée — descendait en automobile, à toute vitesse, la Blue Island Avenue, à la recherche d'un contrebandier ennemi, qui fut assassiné selon les règles les plus classiques du Murderland (le pays de l'assassinat)... Ils ne savaient pas encore que ce procédé était désormais périmé.

A partir de cette date, la devise générale fut : *All for Al. and Al. for All* (tous pour Al. et Al. pour tous).

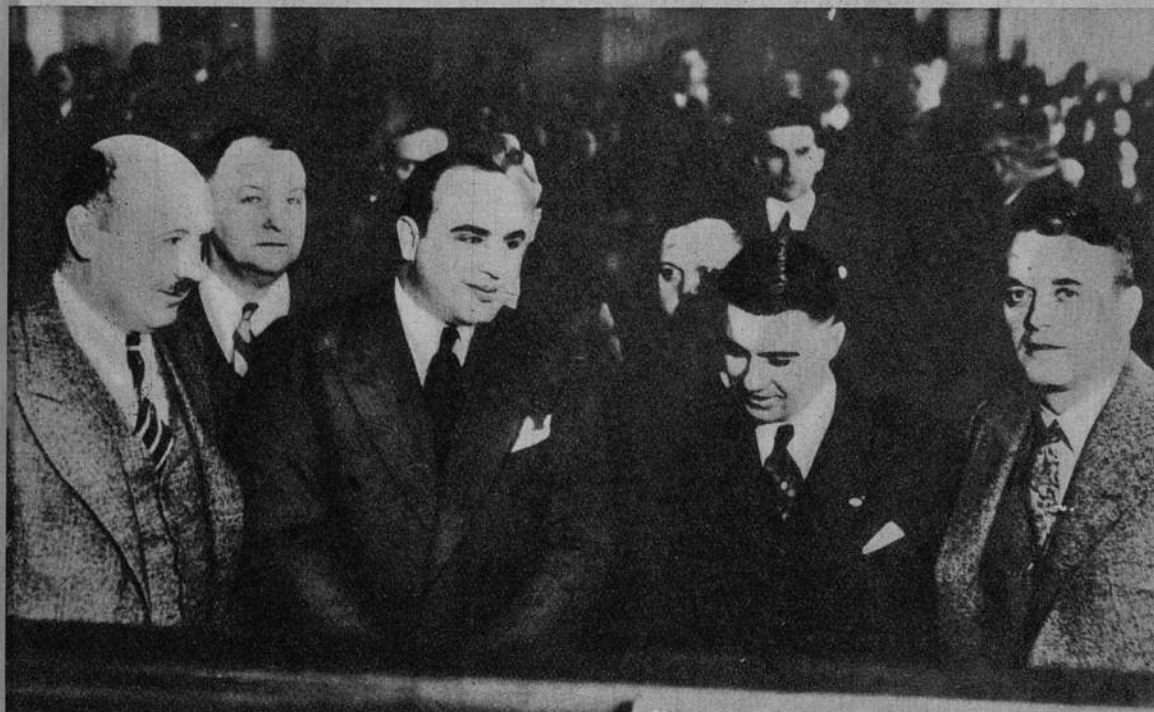
Tout allait donc pour le mieux chez les bandits ?

Non. En raison même de la loi d'équilibre qui veut que toute action ait sa réaction, le moment devait surgir où Al. Capone mécontenterait des subalternes.

Ce moment est arrivé. Trois de ses acolytes les plus fidèles furent assassinés par des inconnus. La police est persuadée que les auteurs de ce triple forfait sont d'ambitieux débutants qui rêvent de le supplanter un jour.

Ces trois nouvelles victimes, Walter Wakerfield, tenancier de speakeasy, avec son associé Frank Delre et leur garçon, Joe Special, étaient destinées à devenir à leur tour des personnalités à l'Hôtel de Ville, sans doute dans le racket de la plomberie.

Capone a promis une prime à qui ferait découvrir les assassins. On les recherche.



Al. Capone, le célèbre gangster, photographié au banc des accusés (le deuxième du premier rang, à partir de la gauche). Il avait été arrêté sur sa propre requête, pour port d'armes prohibé. (I. N.)

La réaction continue. C'est Chicago qui commence à se révolter. Quelques citoyens, écœurés de la carence de la police officielle, ont constitué une sorte de comité de Salut Public : la *Chicago Crime Commission*, qui se montre fort active.

Mais une autre association, secrète celle-là, se montre encore plus active. C'est celle des « Secret Six », qui — ingéniosité — luttent contre les gangsters en adoptant, en partie, leurs propres méthodes. Aucun des membres de l'association ne connaît ses collègues. Le seul dont le nom ait été révélé au public est celui du colonel Robert Isham Randolph, président de l'Association de commerce de Chicago.

Quant à la *Chicago Crime Commission*, elle a commencé par publier une liste des indésirables de la ville, de ceux dont il faut l'expurger.

En tête figure, naturellement, le nom de Al. Capone. On y relève également ceux de George « Bugs » Moran, Polack Joe Saltis, Frankie Lake et Joe Aiello, Terry Drugan, Spike et Klondike O'Donnell, Machinegun (mitrailleuse), Jack Mc Gurn, Frank Mc Erlane, James Fur Sammons, etc.

Résultat immédiat : quelques-uns des indésirables ont fait leur soumission, notamment Jack Dunn, qui opérait à New-Jersey et à Chicago, et se spécialisait dans l'importation clandestine de la bière alcoolisée.

Jack Dunn a donné, comme explication officielle, que ses affaires étaient devenues trop calmes pour que le jeu continuât « à en valoir la chandelle ».

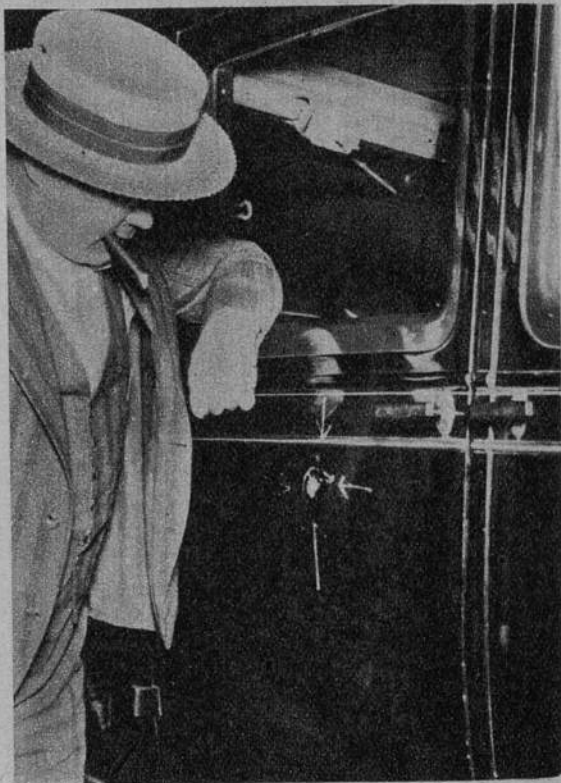
Il avait commencé comme vendeur de journaux.

Il est, aujourd'hui, dix fois millionnaire (en dollars, bien entendu, ce qui donne 250 millions de francs) et possède un yacht fort luxueusement agencé, ainsi qu'une écurie de courses.

On sait qu'il a gagné toute sa fortune dans des opérations interdites par la loi.

Mais il ne sera jamais inquiété. On n'a jamais eu de preuves.

Et les gens du meilleur monde n'hésiteront pas à lui serrer la main... Pourquoi pas ? Un millionnaire, voyons !...



Au cours d'une bataille entre gangsters dans les rues de Chicago, l'auto d'un particulier fut atteinte par les projectiles. Les flèches indiquent l'endroit où la portière fut traversée de part en part par une balle. (I. G. P.)



Al. Capone (en blanc) comparaisant devant la justice: Il est entouré de ses avocats et hommes d'affaires.

Leo B
après
qui est
princip

On
nie d'A
tenant
la nie
cago.
reporte
compl
premi
quête

Mid
trique
bas o
du C
Chacu
se pré
ver le
de ces
l'on v
cités d
Jack
réputé
qui av
Russel

DEUXIEME PARTIE

GANGSTERS CORRUPTION AND C^o



L'énigmatique Jack Lingle qui gagnait officiellement 65 dollars par semaine et qui en touchait vingt fois plus...



Leo Brothers qui a été arrêté, après des mois de recherche, et qui est considéré comme un des principaux assassins de Jack Lingle. (W. W.).

On vient de lire le récit de la vie d'Al. Capone. Voici maintenant un épisode tragique de la vie des gangsters de Chicago. Il relate l'assassinat du reporter Jack Lingle. C'est le complément saisissant de la première partie de cette enquête sensationnelle.

Midi... Une sonnerie électrique retentit du haut en bas de l'immense building du Chicago Daily Tribune. Chacun bondit à sa place et se précipita dehors, pour arriver le premier au comptoir de ces restaurants-express, où l'on vous sert debout, dans les cités des gratte-ciel.

Jack Lingle, le reporter réputé des choses policières, l'homme qui avait fait nommer son ami William Russell chef suprême de la police de

Chicago, bâilla, s'étira nonchalamment et grommela : — Assez travaillé, ce matin !... Miss, fit-il à sa dactylo qui allait sortir, et qui achevait d'écraser son bâton de rouge sur ses lèvres, vous direz au chef que je ne rentrerai probablement pas avant l'heure de l'édition... J'ai beaucoup à faire...

— Bien, monsieur Lingle...

La dactylo disparut.

Le journaliste prit son chapeau et descendit, en sifflotant un air de revue. Il avait l'intention d'aller, cet après-midi-là, aux courses de Washington Park. Il aimait beaucoup les courses...

Il arriva devant l'entrée qui mène au souterrain de la station du métro. Une auto était arrêtée à ras du trottoir. Deux hommes l'occupaient.

— Ohé, Jack ! fit l'un d'eux, reconnaissant le journaliste. Je parie que tu vas aux courses !...

— Pardi ! fit Lingle en souriant.

— J'ai un tuyau pour toi... Hy Schneider, dans la troisième... Tu verras qu'il est bon...

— Merci... Je l'ai joué ! répondit Lingle en riant d'un air épanoui, et il s'engagea



Jack Zuta, de la bande Moran, qui fut exécuté en manière de représailles pour la mort de Jack Lingle dont il fut rendu responsable.



Reconstitution de la scène du meurtre. (1) Jack Lingle est interpellé par deux hommes dans une voiture. (2) Deux piétons qui n'attendaient que ce signal se mettent en devoir de le suivre. (3) L'endroit du crime. (4) Le départ de la route suivie par l'assassin. (5) L'endroit où le policeman lui donne la chasse. (6) L'endroit où il disparaît aux yeux de la foule. A noter en outre que la flèche pointillée 3 indique le chemin suivi par le compagnon de l'assassin.

dans l'escalier. Il ne se doutait pas qu'il venait de prononcer lui-même sa condamnation à mort. Deux autres hommes — des piétons — qui avaient l'air de bavarder paisiblement à deux pas de l'auto, dont ils ne semblaient pas connaître les occupants, lui emboîtèrent le pas à partir du moment où il avait répondu aux gens qui l'avaient interpellé.

C'était un signal convenu pour le désigner aux assassins. Les trois hommes arrivèrent en bas. Lingle ne pouvait imaginer — comment l'aurait-il pu! — qu'il était encadré par la mort.

L'un des hommes s'arrêta et, avisant un kiosque à journaux dans le passage, acheta une feuille. Il la plaça sous son bras droit, fit un bond pour rattraper Lingle, et lui appliquant le canon d'un petit revolver qu'il venait de tirer de sa poche, de la main gauche, il tira dans la nuque du malheureux.

Lingle, qui avait descendu l'escalier un cigare entre les dents et déployant des deux mains un journal hippique, culbuta en avant, dans cette attitude. La mort avait été foudroyante.

L'assassin — un blond, mince, sans chapeau et, souvenons-nous-en, un gaucher — jeta son arme à côté du cadavre et remonta les marches, quatre à quatre, pendant que son compagnon fuyait dans une direction diamétralement opposée. Tout cela avait duré l'espace de dix secondes, pas une de plus !...

Il n'y avait guère eu de témoins. La détonation fut entendue par peu de monde ; on dut croire à un éclatement de pneu. Parmi les témoins qui étaient restés pétrifiés d'émotion, un seul homme eut la présence d'esprit de poursuivre l'assassin. Il s'élança à l'assaut de l'escalier et émergea hors d'haleine pour voir le tueur passer tranquillement, à l'allure ordinaire de marche d'un homme occupé, devant le policeman Ruffy, chargé de la circulation.

— Arrêtez-le !... Arrêtez-le !... haleta le témoin.

Le policeman regarda autour de lui, étonné. Il ne voyait courir personne ! Qui fallait-il donc arrêter ? Seulement, l'assassin jugea qu'il était tout de même temps de filer plus vite, et dès qu'il prit le pas de course, l'agent de police comprit.

Ah ! s'il avait su qu'il s'agissait d'un meurtre, le représentant de la loi n'aurait pas hésité à tirer sur le fuyard, quitte à le blesser, voire à le tuer ! Mais il ne savait pas !... Et le jeune tueur blond, qui détalait maintenant comme un lièvre, disparut dans un dédale de petites rues dont il semblait admirablement connaître la topographie.

On ne retrouva qu'un gant de soie grise, marqué « Martinelli », un gant de la main gauche.

L'assassinat causa une énorme sensation dans Chicago. On connaissait bien Jack Lingle, mais seulement comme journaliste, et rien d'autre. La foule cria vengeance. Le *Chicago Tribune* réunit 55 000 dollars de primes destinés à ceux qui aideraient à faire retrouver l'assassin. Ce fut un *tolle* général contre les gangsters et une avalanche de témoignages de sympathie pour la famille de la victime. Tout Chicago était sens dessus dessous d'indignation, à la pensée que les bandits avaient abattu un homme intègre et si courageux ! qui avait mené une campagne sans merci contre les gangsters dans les colonnes de son puissant journal.

Pendant trois jours, on cria des éditions spéciales portant d'énormes manchettes, donnant des éditoriaux farouches dans lesquels il était question de faire un procès monstre aux autorités elles-mêmes pour avoir laissé commettre un crime pareil...

Le cortège qui suivit les funérailles de Jack Lingle, « mort au champ d'honneur du journalisme », comme il fut écrit, dépassait deux milles de longueur ! (Trois kilomètres deux cents...)

Et puis, brusquement, le silence...

Et puis encore, quelques jours plus tard, une autre explosion publique, mais une explosion de rage, de fureur !... On « limogea » John Steeg, chef des Détectives. On révoqua William Russell, l'ami si cher de feu Jack Lingle...

Une odeur pestilentielle monta du marécage que l'on avait agité, en recherchant les assassins du reporter. Ce n'était pas une vengeance contre un honnête homme. C'était l'exécution d'un bandit par d'autres bandits, avec lesquels il avait eu sans doute de nombreux comptes à régler !...



Lingle, un cigare entre les dents et déployant une cuille hippique, avait culbuté en avant dans cette attitude.

Un ré
Al. Cap
cadeau
boucle

Nous
nant co
ordinal
gle, so
daine e
cette a
Un

La so
dans le
l'ho



dans le bureau du chef des informations de *Chicago Daily Tribune*, l'un des plus puissants, sinon le plus puissant quotidien de la grande cité américaine. Il déposa une liasse de notes devant le chef en annonçant :

— Voici les dernières nouvelles téléphonées par Jack Lingle...

Le chef parcourut les documents, et murmura :

— Epatant ce garçon!... Il faut le conserver précieusement... Il « bat » tous les confrères...

Jack Lingle était en effet merveilleusement informé. Son ami William Russell était policeman. C'était lui qui le prévenait dès qu'il y avait quelque chose à glaner. Lingle avait coutume de dire :

La police de Chicago effectuant son enquête sur la mort du journaliste Jack Lingle.



Dominique Aiello, de la bande Moran-Aiello, qui est accusé de meurtre de Lingle.



Un récent portrait de Al Capone, qui avait fait cadeau à Jack Lingle d'une boucle de ceinture cloutée de diamants.

Nous allons maintenant conter la vie extraordinaire de Jack Lingle, son ascension soudaine et le pourquoi de cette ascension.

Un rédacteur entra

La soirée battait son plein dans le dancing adjoint à l'hôtel Lakeview.



— Old William !...
Si jamais je puis faire
quelque chose pour
vous, vous verrez que
je ne suis pas un in-
grat...

Et Russell souriait
en hochant la tête :

— Qui sait, Jack ?
Qui sait ?...

Peu à peu, Russell
monta en grade. De
patrolman (homme de
patrouille) il devint
capitaine. Il continuait
à informer Lingle. Et
ce dernier continuait
à s'imposer comme un
« homme précieux » au
Chicago Daily Tribu-
ne...

Il y avait vingt ans
que les deux hommes
se connaissaient. Cela
faisait dix-huit ans que
Lingle était le spécialiste des choses de police à son
journal. Un jour, c'était en avril 1928, il y eut du gra-
buge dans les sphères politiques. Le maire de la ville
voulait imposer un certain Len Small dans les bureaux
de l'hôtel de ville, et faire élire comme sénateur le
dénommé Frank Smith.

Ces deux citoyens avaient, toutefois, des peccadilles
sur la conscience. En effet, Len Small avait eu des
ennuis, en tant que gouverneur, pour avoir placé « à
fonds perdus » la petite somme de un million de dollars,
appartenant à l'Etat. Quant à Small, il avait été pré-
cédemment expulsé de ce Sénat où il voulait se faire
réintégrer, à cause d'une série de manœuvres fraudu-
leuses, pour lesquelles, du reste, il avait été condamné.

La campagne électorale fut ardue. Des bombes éclatèrent, comme par hasard, dans les maisons habitées
par les rivaux de ces deux intéressants personnages.
Un avocat — Octavius Granady — ayant trop élevé
la voix, le pauvre garçon reçut dans la tête une forte
charge de plomb qui le fit taire... à jamais.

Mais voilà que les Chicagoans — ce sont, rappelo-
ns-le, les habitants de Chicago — se fâchèrent. Tout
arrive. Les brebis les plus bêlantes deviennent parfois
enragées. Afin de calmer l'opinion publique, on fit ce
que l'on fait toujours dans un cas analogue, on décida
de changer de chef de Police. Preuve de bonne volonté,
n'est-ce pas ?

Mais voilà ! Qui élire à la place du bouc émissaire que
l'on sacrifiait ?

Le *Chicago Daily Tribune* menait une campagne ar-
dente. Pour le museler, il n'y avait qu'à nommer un
chef bien vu du journal. Mais encore une fois, qui ?

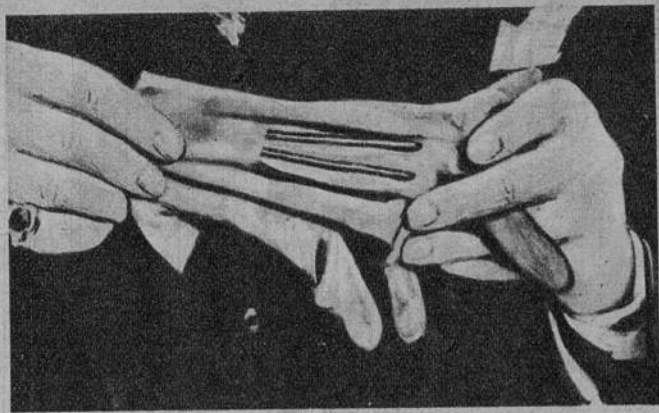
Ce ne fut pas difficile à trouver. Quel était l'homme
plus qualifié que Jack Lingle, si précieux à ses chefs, et
si bien au courant de toutes choses de la police ? On
alla trouver Jack Lingle. On lui demanda son avis. Et
c'est ainsi que le journaliste s'acquitta, en une seule fois,
de sa dette de reconnaissance vis-à-vis de son cher ami
William Russell. Il réussit à le faire nommer. Un coup
de maître, en vérité ! De ce jour, le journaliste fut connu
comme le « chef officieux de la police de Chicago ». Car
Russell ne voyait et n'agissait que par lui.

Le 1^{er} août 1928, le nouveau *Commissioner of Police*
entra en fonctions, officiellement.

D'un autre côté, Jack Lingle connaissait tous les
gangsters, tous les bandits, tous les bootleggers de la
ville. Quoi d'étonnant ? N'était-il pas un reporter
appelé à se trouver en contact avec ces gens ? Ce qui
fut plus singulier, c'est la fortune aussi soudaine que
phénoménale, dont Lingle fit étalage à partir de cette
époque.

Lui qui ne gagnait à son journal que 65 dollars par
semaine mit de côté, en un an, plus de 26 000 dollars,
soit 500 par semaine ! Sans que cela l'empêchât, en
outre, de perdre des 100 et des 500 dollars par jour aux
courses où il se rendait avec assiduité. D'où venait l'ar-
gent ?

Est-ce bien utile de le demander ? C'était sa part dans
les affaires des gangsters, parbleu ! Car s'il avait fait
nommer son ami Russell pour le remercier, il avait fait



On ne retrouva qu'un gant de soie grise marqué Martinelli et destiné à la main gauche.

deux coups d'une même pierre. Tout cela
faisait partie d'un plan
combiné avec les Al,
Capone et compagnie !

L'année où il fut as-
sassiné, Jack Lingle
avait dépensé plus de
60 000 dollars et en
avait mis à peu près
autant en banque. Ce
doit être un record
pour un journaliste,
dans les cinq parties
du monde... Remar-
quons, en passant, que
chaque bandit à Chi-
cago, comme à New-
York, ou dans toute
autre ville américaine,
possède un ami dans
la presse. Un ami qui
n'est peut-être pas tou-
jours à sa solde, mais
qui lui serre la main,

adoucissant les articles trop violents des collègues et ainsi
de suite.

Un de nos confrères — qui vit toujours, précisons-
le —, Edward Dean Sullivan, ne déclare-t-il pas ou-
vertement que le fameux Arnold Rothstein était un de
ses « copains », de même qu'un autre bandit de marque,
Dion O'Bannon.

«... Ils m'étaient très sympathiques, a écrit quelque
part ce journaliste qui jouit d'une solide réputation
aux U. S. A. Et leur mort n'a pas éteint cette sympa-
thie que j'éprouvais pour eux... »

Comment s'étonner, ensuite, de la situation paradoxale
des gangsters aux Etats-Unis, quand ce sont ceux-là
même qui devraient les stigmatiser qui placent une
auréole au-dessus de leur tête ?...

Non content de toucher sa part dans les différentes
« combines » organisées conjointement par le chef de
police et les bandits, Jack Lingle faisait des affaires à
la Bourse. Il possédait trois maisons de courtage, dont
l'une lui rapportait cent mille dollars annuellement.
De plus, grâce à ses influences occultes, il n'avait aucune
peine à emprunter de l'argent à droite et à gauche. Vingt
mille dollars par-ci, dix mille par-là, et le reste ailleurs.

Jack Lingle était un gros personnage ! Ne portait-il
pas fièrement une boucle de ceinture cloutée de dia-
mants que lui avait offert Al. Capone en personne !

Mais cela ne l'empêchait nullement de continuer à
berner les crédules et à mener ostensiblement campagne
contre tous les « rats qui infestaient la ville ». Evidem-
ment, la main droite qui tenait la plume ignorait ce que
recevait la main gauche.

Pendant tout a une fin. Jack Lingle ne sut se main-
tenir au faite où il s'était hissé. Protégeant Al. Capone
au détriment des rivaux de ce dernier, il fut marqué
d'une croix noire sur leur liste. Puis il se brouilla avec
Capone lui-même, pour une affaire de courses de lé-
vriers, dans laquelle il avait promis son concours, et qui
avait coûté pas mal d'argent au bandit balafré. L'au-
torisation que Lingle s'était fait fort d'obtenir ne vint
pas, les courses de chiens furent déclarées illégales dans
l'Etat d'Illinois, et Capone en fut pour sa colère et ses
centaines de mille de dollars gâchés.

— J'ai compris ! dit-il à Lingle... Fini entre nous
deux... Tu peux aller te faire pendre ailleurs... Sauter
mon garçon, saute !...

Le 9 juin 1930, Jack Lingle était assassiné en pleine
rue. Etait-ce Capone qui s'était débarrassé d'un homme
devenu inutile ? Etaient-ce les rivaux de Capone qui
avaient fait le coup ?... On ne le sait pas encore... On
cherche... On cherchera longtemps !...

Voici tout d'abord des chiffres. Ce sont des chiffres
officiels. Ils ont été obtenus de différentes manières.
Grâce aux déclarations pour l'impôt sur le revenu —
car, à Chicago, les gangsters déclarent leurs revenus
et les autorités, qui savent comment ces bénéfices sont
réalisés, se contentent de percevoir la taxe, un point
c'est tout ! — puis à la suite de saisies de livres lors de
différents raids de police, dans les antres des *bootleggers*.
Il y a, à Chicago, sept mille *speakeasies* ou bars clandestins,
vingt-cinq mille maisons de prostitution, toujours

Léo Br
tre de
répond
ge. D'a
lorsque
l'inculp

clande
tripote
cents
kers,
porte
ville,
joli to
dollars
Cela
sult :
autres
nées.
Maison
books.
Maison
passe,

Léo Br
son

Chantage, rackets, extorsions à coups de bombes, intimidations, violences, etc., etc..... 500 000

Total, si nous comptons bien, qui dépasse de un quart de million la somme précédemment annoncée.

Chaque speakeasy emmagasine cinq barriques de bière et trois caisses de whisky par semaine. Les gangsters ont fixé le prix comme suit : bière, 55 dollars la barrique. Whisky, 90 dollars la caisse.

En dehors des speakeasies proprement dits, il y a encore beaucoup d'endroits

Le chef de police William Russell (à droite) et le chef des détectives, John Stege (à gauche), qui furent révoqués à la suite des scandales qui suivirent la mort de Jack Lingle.



Léo Brothers, accusé du meurtre de Jack Lingle, refuse de répondre aux questions du juge. D'après la loi américaine, lorsque pareil cas se produit, l'inculpé est reconnu non coupable. (W. W.)

clandestines, et deux cents tripots, sans compter cinq cents carnets de bookmakers, aux courses. Cela rapporte en gros — pas à la ville, aux gangsters ! — le joli total de six millions de dollars par semaine !

Cela se décompose comme suit : Liqueurs, bières et autres boissons empoisonnées... 3 250 000 dollars. Maisons de jeu et carnets de books. 1 500 000 dollars. Maisons de prostitution, de passe, etc. 1 000 000 dol.

Léo Brothers (au milieu), après son arrestation. (I. N.)



où l'on boit. On a compté huit mille cachettes déguisées : boutiques de droguistes, appartements transformés en bistrot, et ainsi de suite. Maintenant, parlons des bénéfices.

Le whisky canadien — dont l'exportation a été très récemment interdite par la colonie britannique — coûte 45 dollars la caisse. Nous venons de dire qu'elle est vendue le double à Chicago.

Mais le whisky n'est pas vendu pur. Pas si bêtes, les bootleggers !... Un tiers d'alcool à 80°, un tiers de whisky canadien... et un tiers d'eau, voilà ce qu'on boit dans les bars clandestins !

En réalité, cette liqueur-là ne revient pas à plus de vingt dollars la caisse.

Mais les plus gros bénéfices sont ceux que l'on retire de l'alcool dit *moonshine*, c'est-à-dire fabriqué au clair de lune. Allusion humoristique au travail clandestin — soi-disant la nuit sous l'astre argenté — des contrebandiers.

Le *moonshine alcohol* distillé de l'orge, du seigle, du maïs, etc., revient à environ soixante-cinq centimes le gallon (un gallon vaut 4 litres 540). Il ne dépasse jamais un dollar le gallon, qui est un prix de revient absolument maximum. Le prix de vente aux *speakeasies* n'est jamais inférieur à quatre dollars, et atteint fréquemment neuf dollars.

Il va sans dire que les patrons de *speakeasies* sont obligés d'en passer par là, sous peine de mort. S'ils acceptent, ils sont protégés par la bande qui les fournit. Voilà pourquoi les bandes se livrent de continuelles batailles. C'est à qui fournira le plus grand nombre de *speakeasies*, tout simplement !

On voit que les bénéfices sont énormes. Il ne faut pas oublier, cependant, que, dans la comptabilité de chaque chef de bande, il y a un gros « poste », comme on dit en langage de comptable. Celui de la *protection*, autrement dit les sommes payées aux politiciens, aux policiers, etc., aux journalistes comme Jack Lingle... Il faut se baser sur dix pour cent. Par conséquent, sur les six millions de dollars ramassés hebdomadairement par toutes ces cliques réunies, 600 000 dollars sont, nous disons expressément *sont*, parce que la farce est loin d'être terminée — distribués en sous-main. Comment voulez-vous que des hommes — qui ne sont jamais que des hommes, après tout ! — ne soient pas tentés par ce formidable appât !... Continuons...

Les maisons de jeu se divisent en maisons de luxe et en petits tripots. Les maisons de luxe encaissent de cinq à six mille dollars par semaine. Certaines sont de véritables petits palais. Le *Sheridan*, par exemple, qui avait été fermé après le massacre, dit de la Sainte-Valentine, que nous avons relaté dans notre première partie consacrée à Al. Capone, et qui devait rouvrir ses portes le soir même de l'assassinat de Lingle, était un endroit extrêmement chic.

Buffet gratuits. On y buvait pour rien également. Les patrons se rattrapaient sur le plumage des pigeons... Habits de soirée, naturellement.

Et quand un joueur avait été dépouillé de son dernier cent, la direction poussait la délicatesse jusqu'à mettre à sa disposition pour rentrer chez lui, même s'il habitait une ville voisine — une voiture portant écusson de la maison, s'il vous plaît, avec — saveur ineffable —



La même marque, le même numéro de série que celui qui avait été trouvé à côté du cadavre de Lingle.

« prière de ne pas donner de pourboire au chauffeur qui est payé par ses patrons » !

Il y a, à Chicago, plus de deux mille coins où l'on peut donner des ordres pour parler. Chaque bookmaker se fait, l'un dans l'autre, cinq cents dollars par semaine. Au-dessus de ces bookmakers, on retrouve, on retrouvera toujours les mêmes chefs de bande : les Capone, les Aiello, les Moran, etc., ceci jusqu'à ce qu'à force de se dévorer entre eux, il n'en reste plus qu'un. Alors, ce sera le rêve ! A lui les six millions par semaine, sans partage !

La police ? Les autorités ? Vous voulez rire ! Puisqu'on vous dit qu'il y a 600 000 dollars pour eux, chaque lundi !... Un bâillon cousu d'or.

Chaque bande possède ses tueurs, comme chaque maison de commerce possède son caissier, son emballer, son garçon de magasin. Le tueur est payé régulièrement et touche ses appointements, même

s'il est resté inactif durant quelque temps. Il faut dire que cela n'arrive pas souvent !...

On tue pour un oui ou pour un non. On tue souvent pour faire un exemple. Il y avait, à Detroit, un *speaker* de T. S. F. qui, tous les soirs, s'installait devant son microphone et annonçait ce qu'on lui donnait à dire. Quel rapport avec les gangsters ? Attendez.

Un soir, ce brave garçon, du nom de Gerald Buckley, lut un discours qu'on lui avait remis. Il s'agissait de faire le procès de l'administration de Chicago. Le discours se terminait par une invite à voter pour le maire Bowles, qui avait été, jadis, « débarqué ». Puis, la soirée terminée, Buckley remit son pardessus après le traditionnel « Bonsoir, mesdames et messieurs ! » et s'en fut à un rendez-vous dans le grand hall de l'hôtel La Salle, au centre de la ville. Il n'y était pas depuis dix minutes, que, fendant la foule compacte — vous lisez bien, il y avait une foule compacte — trois hommes, élégamment vêtus, s'approchèrent de lui, braquèrent trois revolvers, et lui tirèrent onze coups dans la poitrine. Puis ils retournèrent à leur voiture qui stationnait dehors... L'un d'eux, reconnaissant un ami parmi les assistants paralysés de terreur, lui fit un petit signe amical de la main :

— Hello, boy !... Tu en fais une tête !...

Et personne n'osa toucher un cheveu des bandits, parce qu'il y avait encore des balles dans les chargeurs, et que, des tueurs, cela vise bigrement bien !

Jamais il n'y eut d'illustration plus tragique pour le règne de l'ignominieux Veau d'Or, que l'attitude de Chicago vis-à-vis des gangsters...

On s'écrase, on se tue à ses pieds, et les vivants piétinent les morts, pour s'en faire une marche de plus, dans leur ascension éperdue...

Dès que la nouvelle du meurtre de Jack Lingle fut parvenue, le chef de la police de Chicago, William Russell, le meilleur ami, on se le rappelle, du mort, se jeta dans une voiture en compagnie de son second, le chef des détectives, John Stege, et fila sur les lieux de l'attentat. Mille sentiments s'agitaient dans son cœur. Le chagrin, si compréhensible, de perdre un ami de vingt années, l'anxiété, l'inquiétude de sentir sa situation ébranlée, la crainte de voir ses machinations avec les gangsters révélées. Car il ne doutait pas qu'une tornade allait se déclencher, dont il serait victime.

— C'est la bande de Moran qui a dû faire le coup! déclara-t-il à John Stege.

— On y va ?... demanda l'autre, laconiquement.

— Minute !... Il faut laisser à ces canailles le temps de rejoindre leurs quartiers généraux...

Une heure plus tard, vingt policiers envahissaient les « quartiers généraux » de la bande Moran-Aiello. Personne autre qu'un seul bandit, Dominique Aiello, le moins important de tous les frères. En revanche, on cueillit deux mitrailleuses, un fusil scié dont les effets sont meurtriers, et huit pistolets automatiques, de bonne marque.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? gémit le bandit surpris.

— Allons ! La vérité ! gronda Russell. Qui a tiré sur Jack Lingle ?...

— Pas moi, m'ieu Russell... Pas moi !... Mais si vous voulez un tuyau, sachez donc que Jack Zuta et une douzaine de ses tueurs assistaient au crime, cachés à proximité.

Zuta faisait également partie de la bande Moran, mais c'était un roitelet qui manifestait trop d'indépendance, et l'occasion était belle pour s'en débarrasser. Les gangsters se mangent entre eux.

En réalité il était impossible de savoir qui avait tué le journaliste véreux.

Hypothèses... Le soir de son assassinat devait se rouvrir le *Sheridan*. Tout était prêt. Des invitations gravées avaient été envoyées de tous côtés. Cette maison de jeu, interdite depuis une série de massacres, avait réussi, on ne sait comment, à obtenir les autorisations. Or, deux jours auparavant, Jack Lingle avait fait savoir aux propriétaires — protégés de la bande Moran — qu'il fallait lui verser 15 000 dollars, ou qu'il n'y aurait rien de fait.

Querelle formidable. Menaces et intimidations de part et d'autre.

Finalement on tomba d'accord sur la participation de Lingle aux bénéfices.

Deux jours plus tard, Lingle était mort.

Était-ce donc la bande Moran qui était coupable en fin de compte ?...

Attendez. L'activité de Lingle était grande. Il s'occupait de tous côtés. Une autre maison de jeu, le Biltmore Athletic Club, avait subi une descente de police, aussi soudaine que singulière. Elle suivait de très près une demande de fonds de Lingle qui avait été repoussée. Peut-être fallait-il chercher là une raison de l'assassinat ?

Ce n'est pas fini. Quelques jours avant le drame, un certain Mc Laughlin, politicien, joueur et *racketer*, avait menacé Lingle de représailles parce qu'il s'était montré particulièrement rapace vis-à-vis de lui, exigeant une part de plus en plus forte sur ce que Mc Laughlin amassait.

Et, enfin, il y avait cette brouille avec Al. Capone qui avait perdu cent mille dollars dans l'affaire malheureuse des courses de lévriers dont l'organisation avait échoué, malgré l'appui promis de Lingle.

Mais, de ce côté, les doutes étaient permis. En effet Capone était absent de Chicago le jour du meurtre. Il s'en montra sincèrement affecté quand il l'apprit. Pour illustrer une situation dont on n'a pas idée en Europe, nous dirons que, non seulement l'amitié de Capone et de Lingle était un fait connu, acquis, établi, mais elle servait les intérêts du journal auquel appartenait Lingle en lui permettant d'obtenir les meilleurs articles sur le bandit !

Les feuilles concurrentes savaient, à l'avance, que



La fiancée de Leo Brothers, que l'on soupçonne d'être le meurtrier de Jack Lingle. (I. N.)

Capone réservait ses confidences à Lingle. Les reporters envieux disaient :

— Rien à faire !... Capone ne nous dira rien...

Ainsi donc, la suprématie des gangsters provient pour beaucoup de la veulerie, de l'inertie de la population. Vienne le jour où chacun de ceux qui ont affaire avec eux seront excommuniés, en quelque sorte, et les choses changeront. Mais ceci est une utopie. Une pure utopie. Tant qu'il y aura un homme pour donner de l'argent, il y en aura d'autres pour l'accepter sans se soucier de la morale ni de ses concitoyens...

Le banditisme a gangrené toute la société américaine. Il est accepté comme on accepte la pluie, par exemple. Ou un tremblement de terre. C'est une calamité qu'il faut subir. Les plus grands hôtels, les clubs les plus chics sont sous la domination des gangsters. Ceux qui y descendent ne l'ignorent pas. Il ne leur viendra jamais à l'idée de boycotter ces endroits. Ils haussent les épaules :

— Cela ne me regarde pas ! C'est au directeur de l'hôtel — ou du palace, ou du café — à se débrouiller pour échapper aux *racketers*. Tout ce que je demande, c'est d'être bien servi. Je le suis. Pourquoi irais-je me mêler d'affaires qui ne peuvent que m'attirer des ennuis... et quelques indigestes pruneaux tirés d'on ne sait où ?...

Partout, sur les champs de courses, autour des rings de boxe, c'est le refrain : *gangsters, gangsters, gangsters!*

Une nouvelle maison s'établit-elle ? Visite d'un gentleman fort bien habillé qui vient poser ses conditions pour vous laisser vivre. Tant pour cent, et la protection contre les bandes rivales, ou de la dynamite pour faire sauter l'immeuble avec les occupants. L'homme ajoute :

— Inutile de prévenir la police... Cela ne vous attirera que d'immédiates représailles, sans qu'elle ait même bougé un doigt...

Mais revenons au mystère de la mort de Jack Lingle. Il est possible, il est même fort possible que les coupables fassent partie de la bande Moran. Ceci s'étaie sur plusieurs raisons.

La bande Moran est l'ennemie à mort de la bande Capone. Malgré les différends qui s'étaient élevés entre Capone et Lingle, ce n'est pas le Balafre qui a supprimé le journaliste, lequel l'avait toujours défendu avec chaleur quand il était tout-puissant. Par contre, il n'était pas de vexations dont ne fussent victimes Moran et ses comparses. Raid sur raid. Brimades. Augmentation excessive des prétentions de la police en ce qui concernait le pourcentage à lui payer pour qu'elle fermât les yeux. Quant à cette « protection », elle-même elle était inopérante. Car Lingle et Russell ne se faisaient pas faute de dénoncer Moran à tout bout de champ aux agents de la prohibition, tant et si bien que les bénéfices de ce dernier étaient tombés aux alentours de zéro. Tout cela sur l'instigation de Capone qui, en même temps qu'il employait la force des mitrailleuses, faisait travailler ses amis de la police pour lui. Il est donc possible de présumer que Moran, excédé, enragé, poussé à bout, avait décidé de supprimer cet homme qui était un ennemi acharné.

Et qui désigna-t-il ? Zuta !

Deux coups de la même pierre : cela doit être une méthode favorite de travail chez les Yankees. Il se débarrassait de Lingle, cet astucieux Moran, et il condamnait Zuta à mort, car il ne doutait pas que la bande Capone ne tarderait pas à repérer l'assassin de l'ami du patron !...

Lorsque la police de Chicago eut acquis la quasi-certi-



Le cortège des funérailles de Jack Lingle dépassait deux milles (3 km, 200) de longueur !...

Au-dessous : La mère du reporter Jack Lingle.



La veuve de Jack Lingle et le frère de la victime, Ted Lingle, suivant l'enterrement.



tude que Zuta devait en savoir plus long qu'on aurait pu croire sur le meurtre de Jack Lingle, le reporter du *Chicago Daily Tribune*, elle dépêcha deux détectives pour aller le cueillir et l'amener au bureau central, afin de « bavarder un petit peu ». Zuta, qui était en train de filer le parfait amour avec une jolie blonde — *gentlemen prefer blondes* ! suivant le film connu, n'est-ce pas ! — ne fit pas de difficultés.

Seulement, à partir du moment où il se trouva en présence du chef, ses yeux exorbités et la sueur qui coulait en abondance de ses tempes révélèrent une terreur sans nom.

Terreur de la police ? Que non ! Zuta craignait si peu

Deux innocentes victimes du drame. Les enfants de Jack Lingle Alfred et Dolorès.

la police
sance et
(lui app
Capone)
de Jack

Ce qu
naît et c
rades d
était l'a
du tallo

Il y a
le burea
arrivant
anxieux

Il se

— Qu
Eh bien
fond de

de balle

C'est

cherché

Comme

quelque

— Pe

pas que

vous ét

de me p

me faire

tement

sonne p

Pour

avait d

partagé

défense

Et le

terres

— S

buildin

naît.

Il fu

— en son

Zuta

remise

fut, en

— Y

du bur

en lui f

quasi a

— S

répond

haussar

— R

tenant,

l'esprit

aller, c

me fair

sortie

Capone

— Al

vous, l

— L

choses

voiture

— E

va voi

voiture

— E

n'est p

police

Ce sera

aussi b

Non. C

— M

deman

chef. C

sirez-v

Faut-il

— He

une id

Prétez

Mieux

allez la

me di

une ba

rière...

la police, au contraire, qu'il n'avait pas la moindre confiance en elle pour le protéger contre la bande de Capone (lui appartenait à la bande Moran, ennemi mortel de Capone) qui l'avait condamné à mort, pour l'assassinat de Jack Lingle.

C'est qui revient à dire que, pendant que la police tâtonnait et cherchait encore le coupable, les gangsters camarades de Lingle avaient non seulement compris quel était l'assassin, mais s'approprièrent à lui appliquer la loi du talion.

Il y avait plus de vingt policiers autour de lui, dans le bureau du chef. Qu'avait-il à craindre ? Zuta, en arrivant, alla vivement à la fenêtre et jeta un coup d'œil anxieux sur le building d'en face.

Il se renseigne en toute hâte :

— Qui habite-là ? On peut avoir confiance ?... Oui ? Eh bien ! décidément, permettez-moi de me mettre au fond de la pièce !... Car, si jamais il y avait une décharge de balles, près de la fenêtre !...

C'est que Zuta trouvait parfaitement normal qu'on cherchât à le tuer dans les locaux mêmes de la police ! Commença l'interrogatoire. Zuta répondit durant quelques instants, puis n'y tenant plus, il éclata :

— Pour l'amour de Dieu, vous ne comprenez donc pas que je suis condamné ? Condamné à mort ?... Et vous êtes là à me *barber (sic)* avec vos questions, au lieu de me protéger contre l'ennemi !... Comment allez-vous me faire réintégrer mon territoire ?... Ma clique n'est justement pas à Chicago aujourd'hui, et je n'aurai personne pour me protéger en sortant d'ici !...

Pour bien faire comprendre ce que cette déclaration avait de phénoménal, il faut expliquer que Chicago est partagé en « territoires » par les gangsters, avec défense d'empiéter les uns chez les autres.

Et le bureau de police se trouve enclavé dans les « terres » de Capone ! Et même l'hôtel de ville... — Surtout, que ma cellule ne donne sur aucun building ! recommanda Zuta, pendant qu'on l'emmenait.

Il fut fait droit à cette requête. Simple formalité, en somme, que cet emprisonnement. On savait que Zuta possédait largement de quoi payer pour sa remise en liberté ! Cela dura quelques jours. Zuta fut, en effet, remis en liberté.

— Vous pouvez vous en aller ! lui dit le chef du bureau de police, en lui faisant un signe quasi amical.

— Sans blague ? répondit Zuta en haussant les épaules.

— Réellement, lieutenant, vous avez l'esprit ailleurs ! M'en aller, comme ça, et me faire fusiller à la sortie par la bande Capone ?...

— Alors, que désirez-vous, mon garçon ?

— La moindre des choses ! M'en aller en voiture !

— Entendu... On va vous donner une voiture...

— Pardon !... Ce n'est pas une auto de police qu'il me faut... Ce serait me désigner aussi bien qu'à pied... Non. Cela ne va pas...

— Mister Zuta — demanda encore le chef. Quelle auto désirez-vous donc ?... Faut-il en louer une ?

— Heu... non. Mais une idée, lieutenant. Prêtez-moi la vôtre. Mieux encore ! Vous allez la conduire, et je me dissimulerai sous une banquette à l'arrière...

C'est ainsi que le gangster Zuta, assassin présumé, quitta la prison — en liberté provisoire — dans une auto appartenant au lieutenant de police George Barker, avec, au volant, le lieutenant lui-même !

Héin ! C'est encore mieux que chez Guignol !...

La voiture fila. Bientôt Zuta se trouverait en sûreté sur le territoire de Moran. Et dans tout cela où était donc le territoire de la police ?

Soudain, un cri de la foule et un choc formidable. Une autre auto venait de la prendre en écharpe, et l'avait aux trois quarts retournée. C'est assez pratique, mais un peu coûteux pour « stopper » une voiture... Le lieutenant Barker, qui avait compris, ne s'attarda pas à échanger des invectives avec les accidentés. Il... tira son revolver et fit feu, coup sur coup...

Les autres aussi sortirent leurs revolvers. Dame ! Une politesse en vaut une autre... Dans la rue, les passants entrèrent vivement dans les boutiques, en expliquant aux commerçants :

— Cinq minutes, *dear Sir*... Le temps que ces automobilistes vident quelques chargeurs.

Les cinq minutes s'écoulèrent. La voiture attaquée avait filé. La voiture du lieutenant était toujours sens dessus dessous. Zuta avait disparu.

Il ne restait plus dans la rue, à part l'auto sus-mentionnée, qu'une montagne de verre — voyez lampadaires électriques et devantures de magasins — et un pauvre bougre — il y a des gens qui n'ont tout de même pas de chance, dans la vie — de chauffeur de camion de marchandises qui avait été jeté à bas de son siège par une balle, laquelle, certes, ne lui avait pas été destinée. Le dernier geste de cette victime inattendue avait été d'arrêter son moteur, puis l'homme s'était écroulé, foudroyé...

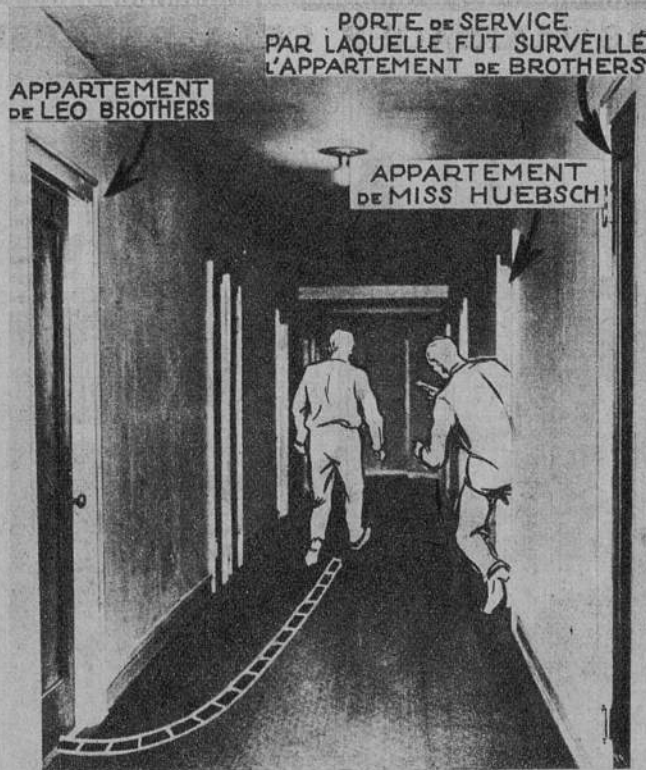
Le lendemain, qui était le jour du jugement de Zuta, ce dernier fit défaut. Mais, à sa place, il y a un avocat qui expliqua au tribunal :

— Vous comprenez, monsieur le Président, que mon client — il n'osa pas dire mon « honoré » client... — tient à sa vie, et qu'apparaître en quelque lieu public que ce soit, à l'heure actuelle, équivaut à un suicide pur et simple... Vous le comprendrez, j'en suis sûr !

Plus de Zuta... Pendant un grand mois... Et pourtant il était recherché à la fois par la police et la bande Capone. Une fois de plus, les gangsters arrivèrent les premiers.

La soirée battait son plein dans le dancing adjoint à l'hôtel *Lakeview*, dans le *Upper Nemabhin Lake*, État du Wisconsin. Il y avait plus de vingt couples qui tourbillonnaient gaiement. Le boute-train de la bande était, certainement, J. H. Goodman, de Aurora. Il venait de changer plusieurs bank notes en petites pièces de nickel dont il avait rempli un chapeau de feutre jusqu'à le faire crever. Il avait placé toute cette monnaie sur le haut du piano mécanique, et avait annoncé à tout le monde :

— Dansons ! Dan-



Notre document explique comment Léo Brothers fut arrêté, alors qu'il sortait de son appartement. (I. N.)

sons sans arrêt... A chaque fin de morceau, l'homme qui se trouvera le plus près du piano se chargera de mettre un nickel dans la fente... Vive la joie... Vive la vie !...

— Hourrah !... répondirent les autres ! Et vive aussi Mr. Goodman !...

Le piano commença un air endiablé et chacun de se remettre à tourner frénétiquement.

Pendant ce temps, il se passait des choses singulières au dehors. Le portier venait d'être empoigné par des gars solides et transporté, à demi ficelé, dans une auto qui stationnait à proximité. L'un des assaillants lui donnait, de temps à autre, des petits coups dans les côtes avec le canon d'un revolver ; langage muet mais si éloquent !... Puis douze hommes, élégamment vêtus, se dirigèrent vers le dancing. Cinq pénétrèrent dans la place. Les sept autres cernèrent le pavillon.

Juste au moment où entraient les cinq gentlemen, passait devant la porte le joyeux Goodman.

Son visage exprima, sur l'instant, l'horreur la plus complète. Il avait reconnu l'encombrant objet que transportaient les hommes : une mitrailleuse !

D'émotion, il s'écroula sur le sol, entraînant sa cavalière. Les nouveaux arrivants, avec un exquis sourire, les relevèrent, la jeune femme et le danseur. Mais, au lieu de lâcher Goodman, il le gardèrent.

Sans un mot, sans une explication, ils le menèrent au milieu du dancing. Il y avait belle lurette que le piano s'était tu et que les autres couples s'étaient réfugiés, comme des animaux craintifs, dans le coin le plus éloigné !...

Goodman — au fait pourquoi attendre plus longtemps pour vous le dire — Zuta (mais oui !) fut assis sur une chaise. Il tomba. Il fut assis à nouveau plus rudement, et le mouvement fut accompagné d'une gifle. On eût juré un sketch comique où un pître aurait joué un rôle de mannequin récalcitrant. Reculant de quelques pas, les gangsters placèrent leur mitrailleuse de façon à bien avoir le condamné dans l'axe de tir. Quand tout fut au point, il y eut un bruit de moulin à café, accompagné par quelques sonorités musicales et des éclats de verre... Le piano avait été tué en même temps que Zuta... Cet homme avait crié, quelques minutes auparavant : *Vive la vie !*... Et maintenant il avait vingt-huit balles dans le corps...

Se tournant vers les danseurs, le mitrailleur prévint :

— Défense de sortir d'ici avant que nous soyons loin... Avant qu'ait cessé le bruit de moteur de notre voiture... Bien compris, n'est-ce pas ?...

Des femmes évanouies... Des hommes grelottants de peur... Un cadavre effondré au pied d'une chaise... Un piano brisé... Et des poignées de pièces de nickel disséminées un peu partout...

— Tout va bien ! dit le chef, le mitrailleur, en rejoignant son auto. Aussitôt, l'homme qui surveillait le portier donna, dans le style le plus pur des films de Charlot, un grand coup de crosse sur la tête du pauvre homme et le bascula à travers la portière de la voiture.

Une autre auto contenant le reste de la bande passait déjà dans un grondement furieux...

Un dernier détail : on trouva, dans les vêtements de Zuta, un petit revolver de calibre particulier, un de ceux que préfèrent les gangsters, car il se cache dans la poche spéciale du gilet avec une remarquable facilité. Ce revolver faisait partie d'une série de six qui avaient été achetés par deux *killers* (tueurs), Foster et Newberry, appartenant à la bande Moran... La même marque, le même numéro de série que le revolver trouvé à côté du cadavre de Jack Lingle, dans le souterrain du métro.

La mort de Zuta fut encore pire pour la police que n'avait été celle de Lingle. On découvrit, dans ses carnets secrets et ses livres de comptabilité, tant de choses incroyables, qu'on hésite aux États-Unis à tout révéler au public... parce qu'il y aurait trop de grosses personnalités compromises...

Au contraire de ce qui se passe à la pêche, à Chicago, ce sont les gros qui échappent au filet et les petits qui restent pris dans les mailles.

L'affaire Jack Lingle n'est d'ailleurs pas encore sur le point d'être tirée au clair. On a arrêté il y a quelque temps un certain Léo Brothers qui a été accusé du meurtre, mais il n'y a aucune preuve sérieuse contre lui et il est infiniment probable que cet homme, qui n'a pourtant pas la conscience tranquille, sortira de prison absolument indemne et recommencera à mener la vie joyeuse... jusqu'au jour où quelque « tueur » inconnu l'étendra à son tour, raide mort, sur le pavé de Chicago.

HENRY MUSNIK.

QUE DE MARIAGES CELA REPRÉSENTE !



Toutes ces petites boîtes que nous voyons dans les corbeilles à

papier représentent autant d'unions conjugales accomplies sous l'égide du juge américain Howard H. Kemp, durant quatorze années d'exercice légal. Il y en a vingt mille. Chacune de ces boîtes renferme l'anneau conjugal destiné à l'annulaire de la fiancée...

Que de mariages !... Espérons que tous ont été heureux.

Et aussi que de paroles rituelles de la part du juge, que de réponses unanimes identiques de la part des conjoints...

Howard H. Kemp est très fier de sa collection de boîtes et il va même jusqu'à affirmer qu'elle possède une valeur considérable...

L'his
inspire
particu
Révolu
Il va
erimine
martyrs
défense
Il est
des plus
les auto
redoula
tons qu

Le co
maill
faubou
Magent
viron m
tour à t
son de
famille
dames
Au m
peuple
famine,
tes (co
saint V
s'empar
sions q
lées. L
puis in
Lazare
d'État
Sous
Jean-A
écroué,
mariage
Antoine
la Fran
de l'hy
succès e

Pillage
Lazare

les prisons célèbres



SAINT-LAZARE -

Saint-Lazare en 1793 : Appel des condamnés.

L'histoire des grandes prisons du monde pourrait inspirer de gros volumes. Les prisons françaises en particulier jouèrent un rôle considérable pendant la Révolution.

Il va sans dire que toutes n'abritèrent pas que des criminels, mais aussi des martyrs, et nous appelons martyrs ceux qui ont souffert les pires tourments pour la défense d'une opinion, d'une doctrine, d'un idéal.

Il est même de ces prisons qui furent le décor sinistre des plus sombres drames de familles. Car, de tout temps, les autocrates crurent voir en leurs proches des ennemis redoutables travaillant dans l'ombre à les détrôner. Ajoutons qu'ils ne se trompaient pas toujours.

Le couvent de Saint-Lazare, devenu de nos jours maison de détention pour les femmes, est situé faubourg Saint-Denis, à la hauteur du boulevard Magenta. C'est une bâtisse d'environ mille ans qui fut convertie tour à tour en léproserie, en maison de correction pour fils de famille et de retraite pour les dames pieuses.

Au mois de juillet 1789, le peuple de Paris, frappé par la famine, en chassa les Lazaristes (congrégation fondée par saint Vincent de Paul) pour s'emparer des énormes provisions qu'ils y avaient accumulées. L'établissement fut pillé, puis incendié en partie, Saint-Lazare devint alors une prison d'Etat pour les suspects.

Sous la Terreur, le poète Jean-Antoine Roucher y fut écroué. Il avait publié, lors du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, un poème intitulé *la France et l'Autriche au temple de l'hymen*, qui eut un grand succès et qui lui valut une place

coiffe de nuit, ce vieux chapeau dont la poussière, la crasse et les trous sont à l'ordre du jour, et, enveloppé de ma houppelande je sors de ma cellule, dont je ferme les verrous.

« Je sais ce que je quitte, me disais-je, j'ignore ce que je vais chercher.

« Mon excellent voisin était seul et tristement debout auprès du poêle ; sur sa porte, je l'embrasse, lui remets le petit billet par lequel j'annonçais à ma femme notre translation et, après avoir reçu l'assurance de ce brave homme que mon petit mot sera envoyé de très bonne heure à son adresse, je vais me réunir aux soixante-dix-neuf détenus qu'on allait transférer. Ils étaient tous en tumulte, mêlés, confus, empilés dans la partie de ce long et étroit corridor qu'éclairaient d'une lumière lugubre la lampe attachée au-dessus de la porte et deux flambeaux de résine allumés qu'on voyait brûler au delà des barreaux du premier guichet. »

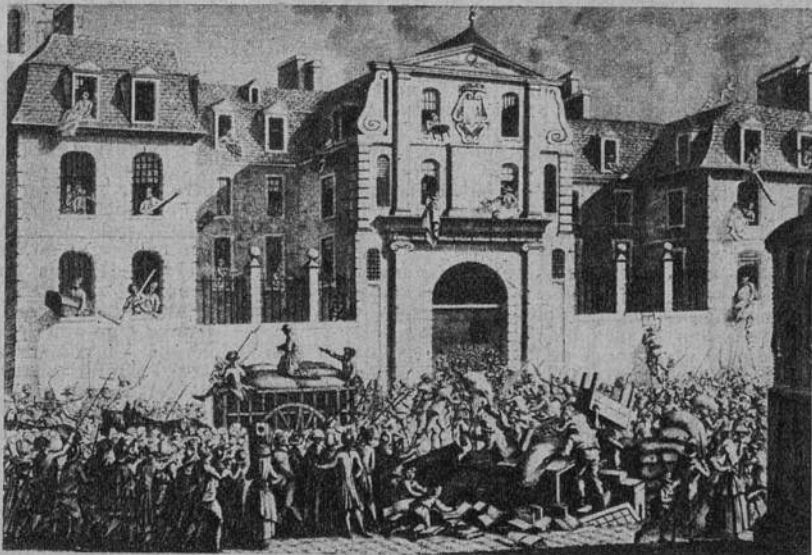
de receveur des gabelles dans un pays des environs de Paris. Par condescendance pour son talent, Turgot avait autorisé Roucher à faire exercer sa charge par son commis, afin qu'il pût s'adonner à la poésie.

Arrêté plus tard comme suspect, pour la publication dans le *Journal de Paris* d'articles favorables à la monarchie, Roucher fut d'abord écroué à Saint-Lazare, puis à Sainte-Pélagie.

Voici le récit pittoresque qu'il fit de ce transfèrement :

« — L'appel va commencer, s'écrie l'officier municipal.

« A ces mots, je prends mon portefeuille sous le bras, je jette sur ma tête, embéguinée de ma



Pillage de la maison de Saint-Lazare : le lundi 13 juillet 1793.

Roucher explique alors qu'on les fait monter dans d'affreuses charrettes où il n'y avait ni chaises ni planches pour s'asseoir. Puis les voitures s'ébranlent. Il poursuit :

« Nous tournons dans la rue Copeau, pour aller prendre la rue Saint-Victor. Arrivés devant la rue Neuve-Saint-Étienne, je me rappelle les jours de la belle saison où, tous les matins, ma chère Minette (sa fille) et moi nous nous rendions avec tant de plaisir à nos agréables leçons de botanique. J'étais libre alors, j'étais heureux avec ma chère femme et ma si gentille fille.

« En face de la rue des Noyers, je porte les yeux vers l'endroit où est située notre maison : « Elles dorment peut-être en ce moment. Si près d'elles et ne pouvant les embrasser ! »

« Nous avançons, la nuit s'éclaircit, les rues sont déjà fréquentées. Les yeux des passants s'attachent sur nous... »

« Dans la rue Saint-Martin, une vieille revendeuse de fruits, accroupie contre une borne, nous a salués d'un mot que le genre de nos voitures a dû lui inspirer, aussi bien que la vue de nos gendarmes à cheval tenant leurs flambeaux allumés : « Qu'on les f... tous à la guillotine, tous à la guillotine ! »

Roucher conte alors l'arrivée à Saint-Lazare. Il y trouve de braves gens, un concierge très humain et des porte-clefs compatissants.

« L'humanité avec laquelle nous fûmes traités, dit-il, nous fit croire que nous passions des Enfers aux Champs Élysées, et, s'il nous eût été permis de voir facilement nos parents et nos amis, notre détention eût été préférable à la liberté dont on jouissait alors dans Paris. »

« Il parle dans des termes attendrissants du brave et digne Cange, commissionnaire de Saint-Lazare. Cet homme a rendu maints services à tous les prisonniers. Il fut pour eux plein d'égards et savait toujours les consoler.

Certain prisonnier, désespéré de sa détention, prie Cange d'aller voir sa femme et ses enfants pour leur porter de ses nouvelles. Cange arrive au domicile inopiné, mais, avant d'entrer, il s'informe chez les voisins de l'état de la famille du captif. Il apprend que la femme et les enfants du malheureux sont dans le plus grand dénûment depuis que le chef de famille, qui les soutenait par son travail, est en prison. Cange entre, trouve l'infortunée famille en larmes, et lui-même, d'une voix mouillée, annonce l'arrestation du malheureux.

— Qu'allons-nous devenir ? répond la mère. Il nous a laissés sans argent.

— Il m'a prié de vous en remettre un peu, s'écrie Cange.

Et, sortant cinquante francs, il ajoute :

— C'est un compagnon de cellule qui les lui a prêtés. Tranquillisez-vous, j'ai tout lieu de croire qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux...

Prenant alors congé de l'épouse, il retourne à Saint-Lazare, puis, remettant cinquante francs au prisonnier :

— Votre femme a appris votre arrestation, dit-il : un voisin a bien voulu lui prêter cent francs, elle me charge de vous en apporter la moitié.

Cette arrestation avait eu lieu quelques jours avant le 9 thermidor. Bientôt, le prisonnier fut libéré. Il retrouva avec joie sa femme et ses enfants. Puis les époux parlèrent des cent francs de Cange sans se comprendre. Ils s'empressèrent donc d'aller trouver le commissionnaire qui, tranquillement assis sur son banc, refusa



La prison de Saint-Lazare : Un arrivage dans la cour de l'Administration. (D'après une gravure de l'époque 1900.)

court que l'on conspirait dans la prison contre la vie de Robespierre. On prétendit que des complices du dehors devaient aider les prisonniers à s'évader. Immédiatement, des ordres furent donnés pour que les gardiens redoublassent de vigilance.

Hélas ! le pauvre et tendre Roucher fut impliqué dans cette affaire sans fondement. On l'accusa d'être le chef de la conspiration. Pourtant, ses lettres à sa fille étaient celles de l'homme le plus paisible et le plus résigné qui fût. « Il faut, écrivait-il, s'accoutumer à son sort, l'endurer sans se plaindre, et, s'il laisse quelque avantage, tâcher de se l'approprier par l'espérance ainsi parlait Sénèque. »

Sa fille lui ayant envoyé un rosier, il lui annonça que la jolie plante lui était parvenue : « Je l'ai placée sur ma fenêtre. Grand merci, ma chère enfant, de ce échantillon du printemps. »

Apprenant qu'il allait être jugé, il brûla toutes ses lettres inutiles, confia son rosier à un ami dévoué, puis profita de l'offre d'un prisonnier nommé Leroy de faire son portrait. Quand le portrait fut terminé, le poète écrivit au bas le quatrain suivant :

*A ma femme, à mes enfants, à mes amis.
Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant garçon dessinait mon visage,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.*

Deux jours après, à onze heures, il comparut devant le tribunal révolutionnaire. A cinq heures, on lui trancha la tête.

Saint-Lazare abrita également un autre poète, André Chénier, déjà célèbre au moment de la Terreur, et qui peut passer à juste titre pour le premier des romantiques. Acquis aux idées nouvelles, il protesta tout d'abord avec une énergique éloquence contre le régime terroriste. Son exécution eut lieu deux jours avant le 9 thermidor et l'on prétend que ce furent les efforts tentés par son père pour le sauver qui le perdirent.

Pourtant, André avait un frère, Marie-Joseph, qui était quelque chose comme le poète national de l'époque. Son célèbre *Chant du départ* faisait pendant à la *Marseillaise*. De plus, Marie-Joseph était représentant du peuple et siégeait à la Convention.

André se trouvait en visite chez M^{me} Pastoret, femme d'un ami de la famille qui venait d'être arrêté et écroué. Un commissaire arrive pour arrêter à son tour M^{me} Pastoret. André prend si énergiquement la défense de cette dame que le commissaire le met également en état d'arrestation. On conduit le poète à Saint-Lazare où il est reçu, mais non pas écroué.

Apprenant l'arrestation de son fils, Chénier père courut à Saint-Lazare et demanda à le voir. Le concierge lui répond :

— Je n'ai point ce nom-là sur la liste d'écroués. Plein d'espoir, M. Chénier s'en va au Comité du salut public et trouve Barère qui lui promet de lui ren-

d'abord de les reconnaître. Puis, pressé de s'expliquer sur son bienfait, il s'écria :

— Eh bien, oui, j'avais cent francs d'économies, je vous les ai prêtés, vous me les rendrez quand vous voudrez...

Vraiment il y a de ces bonnes actions qui méritent de ne pas être oubliées.

Sedaine mit plus tard en vers ce trait de générosité si beau chez un homme pauvre.

Après le transfert de Roucher et de ses compagnons à Saint-Lazare, le bruit

se répandit dans la ville que des complices du dehors devaient aider les prisonniers à s'évader. Immédiatement, des ordres furent donnés pour que les gardiens redoublassent de vigilance.

Hélas ! le pauvre et tendre Roucher fut impliqué dans cette affaire sans fondement. On l'accusa d'être le chef de la conspiration. Pourtant, ses lettres à sa fille étaient celles de l'homme le plus paisible et le plus résigné qui fût. « Il faut, écrivait-il, s'accoutumer à son sort, l'endurer sans se plaindre, et, s'il laisse quelque avantage, tâcher de se l'approprier par l'espérance ainsi parlait Sénèque. »

Sa fille lui ayant envoyé un rosier, il lui annonça que la jolie plante lui était parvenue : « Je l'ai placée sur ma fenêtre. Grand merci, ma chère enfant, de ce échantillon du printemps. »

Apprenant qu'il allait être jugé, il brûla toutes ses lettres inutiles, confia son rosier à un ami dévoué, puis profita de l'offre d'un prisonnier nommé Leroy de faire son portrait. Quand le portrait fut terminé, le poète écrivit au bas le quatrain suivant :

*A ma femme, à mes enfants, à mes amis.
Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant garçon dessinait mon visage,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.*

Deux jours après, à onze heures, il comparut devant le tribunal révolutionnaire. A cinq heures, on lui trancha la tête.

Saint-Lazare abrita également un autre poète, André Chénier, déjà célèbre au moment de la Terreur, et qui peut passer à juste titre pour le premier des romantiques. Acquis aux idées nouvelles, il protesta tout d'abord avec une énergique éloquence contre le régime terroriste. Son exécution eut lieu deux jours avant le 9 thermidor et l'on prétend que ce furent les efforts tentés par son père pour le sauver qui le perdirent.

Pourtant, André avait un frère, Marie-Joseph, qui était quelque chose comme le poète national de l'époque. Son célèbre *Chant du départ* faisait pendant à la *Marseillaise*. De plus, Marie-Joseph était représentant du peuple et siégeait à la Convention.

André se trouvait en visite chez M^{me} Pastoret, femme d'un ami de la famille qui venait d'être arrêté et écroué. Un commissaire arrive pour arrêter à son tour M^{me} Pastoret. André prend si énergiquement la défense de cette dame que le commissaire le met également en état d'arrestation. On conduit le poète à Saint-Lazare où il est reçu, mais non pas écroué.

Apprenant l'arrestation de son fils, Chénier père courut à Saint-Lazare et demanda à le voir. Le concierge lui répond :

— Je n'ai point ce nom-là sur la liste d'écroués. Plein d'espoir, M. Chénier s'en va au Comité du salut public et trouve Barère qui lui promet de lui ren-

bientôt à Saint-
— V
oublie s
scrire s
On ju
seul un
écrou.

Marie-
entrepr
meux
était l
car c'e
son frè
Cepen
Tinville
ment le
retarder

Chénier
dans ce
jouer d
— M
nerveux
Ne gât
au nom
Mais
Marie-J
en parle
brutale

— T
dans sa
mais si
même a
Quant
négatif
vieillards

— V
mes ent
seul !
Un jo
dait la
retourn

— D
Hélas
tés de s
cusateu
procès
jeta le
avait g
s'emp
compar
dammé

On ce
tence. I
— E
C'éta
gloire
au mom

Inutil
Chénier,
marches
chagrin.
Ajout
assez inf
Il se dé
sours en
calomnie

Termi
tous det
pendant
commiss
gagner d
Le vic
dammé

Jours ap
Cette
prisonni
dans une
vers qui

Il s'
Il p

blentôt son fils. Deux jours après, M. Chénier retourne à Saint-Lazare. Il est reçu par le concierge qui lui dit : — Vous avez fait un beau coup. Votre fils avait été oublié sur la liste. Je viens de recevoir l'ordre d'inscrire son érou.

On juge de la douleur du vieillard. Hélas ! à présent, seul un jugement du tribunal pouvait faire lever cet érou.

Marie-Joseph, mis au courant de la situation, devait entreprendre des démarches près des membres du fameux Comité ; malheureusement, Collet d'Herbois était hostile à Marie-Joseph, qui renonça à son projet, car c'était compliquer la situation. En voulant sauver son frère, il s'exposait à être arrêté à son tour.

Cependant, on s'aboucha avec des scribes de Fouquier-Tinville qui voulurent bien consentir à placer constamment le dossier d'André sous les autres liasses, de façon à retarder indéfiniment le jugement.

Chénier père ne trouvait pas une garantie suffisante dans cette promesse, il voulait agir de son côté et faire jouer de nouvelles influences.

— Mon père, lui disait Marie-Joseph, vous êtes trop nerveux. Vous manquez de sang-froid. Prenez garde. Ne gênez rien, laissez-moi faire. Je vous en supplie, au nom du ciel, ne tentez aucune nouvelle démarche.

Mais comme Chénier père se montrait sceptique, Marie-Joseph, cédant à ses prières désolées, consentit à en parler à son collègue Dupin qui lui fit cette réponse brutale :

— Tu demandes la liberté de ton frère qui ne cesse dans sa prison d'invectiver contre le Gouvernement, mais si tu étais un patriote sincère, tu te livreras toi-même au tribunal révolutionnaire.

Quand Marie-Joseph apprit à son père le résultat négatif et presque compromettant de la démarche, le vieillard tomba dans une crise de désespoir affreux :

— Vous verrez que ces coquins réussiront à dévorer mes enfants, gémit-il, qu'ils ne m'en laisseront pas un seul !

Un jour, sans prévenir sa famille, qui lui recommandait la plus grande circonspection, Chénier père, affolé, retourna supplier Barère, lequel répondit perfidement :

— Dans trois jours, votre fils sortira.

Hélas ! à la suite de cet entretien, un ordre des Comités de salut public et de sûreté générale parvint à l'accusateur, lui commandant de soumettre d'urgence le procès au tribunal révolutionnaire. Cet ordre précipité jeta le trouble parmi les employés que Marie-Joseph avait gagnés à sa cause. Ils se crurent dénoncés et s'empressèrent de déferer aux ordres des comités. André comparut devant les juges le 7 thermidor et fut condamné à mort.

On connaît la phrase qu'il prononça après la sentence. Il dit, en se frappant le front :

— Et pourtant, j'avais quelque chose là ! C'était le cri de détresse du poète fauché en pleine gloire et navré d'abandonner ses projets littéraires au moment où l'inspiration se montrait si féconde.

Inutile de dépeindre l'affreux douleur du père de Chénier, qui, certain d'avoir perdu son fils par ses démarches trop pressantes, ne tarda pas à mourir de chagrin.

Ajoutons que Marie-Joseph trouva des calomnieux assez infâmes pour prétendre qu'il avait trahi son frère. Il se défendit d'une pareille accusation dans un discours en vers très remarquable intitulé *Épître sur la calomnie*.

Terminons ce chapitre par l'histoire des Loizerolle, tous deux éroués à Saint-Lazare, Loizerolle père, entendant appeler son fils, se serait présenté devant le commissaire, ce qui permettrait au jeune homme de gagner du temps.

Le vieillard, transféré à la Conciergerie, fut condamné à mort, mais son enfant était sauvé quelques jours après, c'est-à-dire le 9 thermidor.

Cette date calma les affreuses appréhensions des prisonniers, et l'on vit longtemps, gravés profondément dans une pierre d'une chambre de Saint-Lazare, ces deux vers qui s'appliquaient à Robespierre :

*Il s'abreuva du sang d'un million de victimes.
Il parla de vertus et commit tous les crimes.*

ALPHONSE CROZIÈRE.

Des chiens gardent votre argent.

C'est à Berlin que cela se passe, mais l'idée est excellente; on pourrait sans difficulté suivre chez nous cet exemple.

Des chiens loups, spécialement dressés, sont lâchés, chaque nuit, dans les couloirs blindés qui mènent à la chambre centrale des valeurs de la Banque principale. Ils n'obéissent qu'à leur maître, ne connaissent que lui, se jetteraient impitoyablement sur quiconque aurait pu se dissimuler dans l'ombre des caveaux où dorment tant de fortunes ! Leur flair est tel, que si l'employé chargé d'aller chercher les fonds au cours de la journée précédente ne fut pas par hasard celui dont ils connaissent l'odeur, ils manifestent aussitôt une inquiétude qui se traduit par des grondements sourds et un redoublement d'activité investigatrice.



Les directeurs de la Banque de Berlin estiment que jamais ils n'eurent « d'employés » aussi consciencieux et vigilants. Nul vol n'est désormais à craindre, au demeurant ces farouches défenseurs refusent impitoyablement toute nourriture qui ne leur serait pas offerte par leur dresseur en personne, si appétissante soit-elle ! Il est donc impossible de leur administrer la boule de strychnine classique. Et quant à affronter, même revolver au poing, des bêtes de cette force et de ce tempérament dans la nuit des caves, on doute qu'Arsène Lupin lui-même s'y hasarde...

Certains veilleurs de nuit ou gardiens de chantiers, chez nous, dans les ports ou sur les quais notamment, se font eux aussi escorter par des compagnons à quatre pattes. Le « meilleur ami de l'homme », en matière policière, n'a pas fini de nous étonner... (W. W.)

POLICE-MAGAZINE

GRACE A SES RAMIFICATIONS DANS LE MONDE ENTIER PÉNÈTRE PARTOUT ET EST A MÊME DE FAIRE LES PLUS SENSATIONNELLES RÉVÉLATIONS SUR LES :: AFFAIRES LES PLUS MYSTÉRIEUSES. ::

LA LÉGION ÉTRANGÈRE



et ses curieuses figures

Le drapeau du régiment de la Légion étrangère, sur la soie duquel le mot Valeur a remplacé le mot Patrie. C'est le plus beau drapeau des armées françaises. (W. W.)

Une école du devoir où, sous un autre nom, un dévoyé peut se faire une nouvelle vie.

La Légion étrangère vient de fêter son centenaire. Ce fut en effet en 1831 que le colonel Stoffel, son premier chef, organisa ce corps à Alger. Il fit alors appel, pour le composer, aux étrangers. Six mille engagés répondirent, sur lesquels environ deux mille Allemands, dont on forma deux bataillons spéciaux.

Par la suite même, les Allemands s'engagèrent plus nombreux encore à la Légion, et sous le Second Empire ils représentaient la moitié de l'effectif, puisqu'ils étaient environ quatre mille hommes.

Pourtant, après la guerre de 1870, cette proportion diminua sensiblement, mais bon nombre d'Alsaciens-Lorrains, qui ne voulaient pas obéir à un nouveau maître, leur plus grand ennemi, s'engagèrent à leur tour à la Légion étrangère.

Ainsi ces derniers pouvaient-ils encore servir leur ancienne patrie.

Dès cette époque, la proportion des Allemands dans la Légion tomba

Un vieux légionnaire corse (22 ans de service) s'entretient avec la mascotte du régiment, un jeune Chieu marocain, trouvé abandonné dans les montagnes d'Atlas.



La coru
chage
de terre
gion

à 6 p.
que cel
ciens-L
teignal

Les c
d'eng

D'au
ginent
facile d
ce corp
qu'un
peut, p
per à l
son pa
gager
deman
un fau
Il n
ainsi.
ment
nares
ment

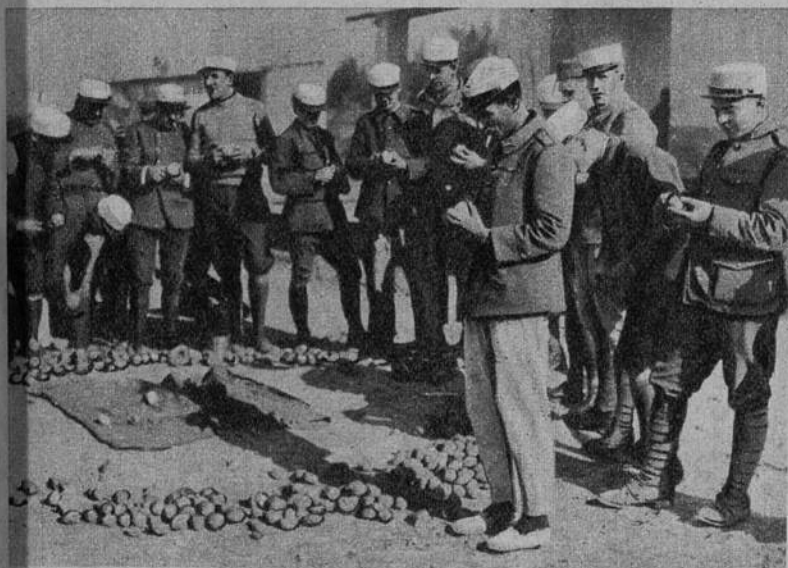
Voic
conditi
Deu
d'abor
ou étr

S'il
parten
active
reconn
se trou
clusion

Outr
physiq
livret
service
milita
délivr
domici
judicia

Le e
diquer
l'intér
veuf) e
l'âge d

La dis
la cour



La corvée de l'épluchage des pommes de terre à la Légion étrangère.

à 6 p. 100, alors que celle des Alsaciens-Lorrains atteignait 19 p. 100.

Les conditions d'engagement.

D'aucuns s'imaginent qu'il est facile d'entrer dans ce corps spécial et qu'un criminel peut, pour échapper à la justice de son pays, s'y engager sur simple demande et sous un faux nom.

Il n'en est pas ainsi. Le recrutement des légionnaires est autrement surveillé.

Voici d'ailleurs dans quelles conditions il s'effectue.

Deux cas se présentent tout d'abord : le candidat est Français ou étranger.

S'il est Français, il doit appartenir à la réserve de l'armée active ou à la territoriale, être reconnu apte au service et ne pas se trouver dans un des cas d'exclusion de l'armée.

Outre le certificat d'aptitude physique, il doit produire : son livret militaire ou un relevé de services constatant sa position militaire; un certificat d'identité délivré par le maire de son dernier domicile et un extrait de son casier judiciaire.

Le certificat d'identité doit indiquer la situation de famille de l'intéressé (célibataire, marié ou veuf) et, le cas échéant, le sexe et l'âge de chacun de ses enfants.

La distribution du courrier dans la cour de la caserne. (W. W.)

S'il est marié ou veuf avec enfants, l'engagement ne peut être reçu que sur le vu d'une autorisation ministérielle. Quant aux Français n'ayant pas encore satisfait à leurs obligations militaires, il peuvent être admis à contracter un engagement au titre français, mais avec l'autorisation du ministre de la Guerre, autorisation qui n'est que très rarement accordée d'ailleurs.

Enfin les engagements à la Légion étrangère ne peuvent être contractés pour une durée moindre de cinq années.

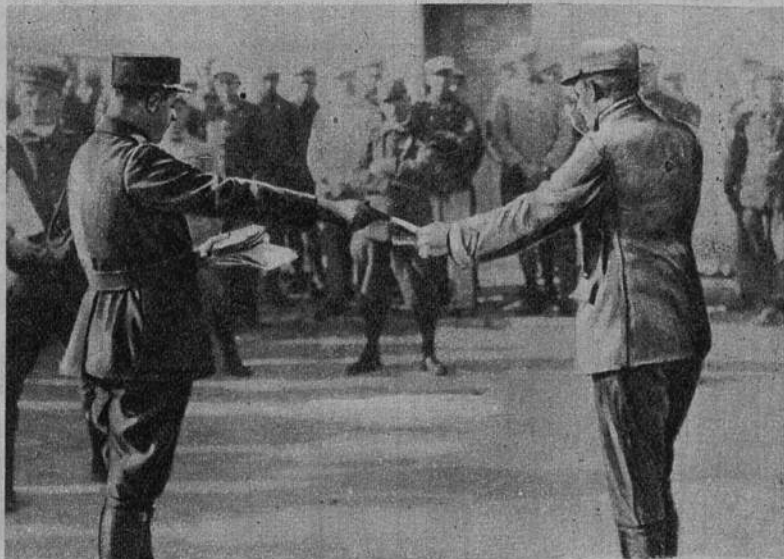
Pour être admis à s'engager, les étrangers doivent de leur côté réunir les conditions suivantes :

Etre vigoureusement constitués et en état de faire campagne tant en Algérie qu'aux colonies, avoir la taille de 1^m,55 pour le moins, contracter au minimum un engagement de cinq années et être porteurs de leur acte de naissance ou d'une pièce équivalente et d'un certificat de 'bonne vie et mœurs.

Une discipline mieux observée.

La vie à la Légion étrangère est celle des autres corps de notre armée. La discipline y est non point, comme on l'a dit par erreur, plus sévère, mais généralement mieux observée que dans les régiments de la métropole.

Jeunes légionnaires chinois lisant le courrier que l'on vient de leur remettre. (W. W.)





Vue intérieure d'une chambrée à la caserne de Saïda. (W. W.)

A plusieurs reprises, en 1911 plus particulièrement, des attaques furent portées en Allemagne contre la Légion. Ces attaques provoquèrent même finalement cette année-là une intervention du ministre des Affaires étrangères de Kiderlien-Waechter à la tribune du Reichtag.

Attaques allemandes.

Avant ce ministre, qui apporta quelques paroles de pseudo-apaisement, son collègue de la Guerre, le général von Heeringen, avait fait cette déclaration justifiant une campagne



Pendant les manœuvres, les jeunes recrues apprennent à transporter les blessés. (W. W.)



Dans la chambrée, le coin des radio-légionnaires. (W. W.)

de presse fatalement partielle :

— Nous voudrions renseigner le peuple au sujet de ce qui se passe à la Légion étrangère, mais il faut avant tout que nous soyons soutenus par notre presse. C'est il y a des journaux allemands qui ont pris à tâche de glorifier cette légion. C'est cette conduite qu'il faut stigmatiser publiquement car c'est un crime odieux contre la grande Allemagne.

Le ministre allemand des Affaires étrangères répondit à cela, il est vrai qu'on ne pouvait obliger le gouvernement français à

noncer
principale
la ques

Dès
l'incident
mande

On d
ramassi
d'assas
Puis
naïres,
montre
Les a
ordonne
prouva
pas de
désertio
Lorrain
Il fut
lisant u
rement
Certe
têtes.

sévères,
signe, d
comme
tion.

Pend
peut at
peut re
de vian
pas ses
Mais en
pour de
quand

On a
pour la
joyeuse
légionna
jeux, ve
tion qu
adhéren

Le gr
jours q
le terril
d'agent

L'enc
les min
ment, e
étaient
D'aill
engager

noncer au recrutement étranger et qu'il était bon, en principe, de ne pas s'occuper aussi ouvertement de la question du service militaire chez les voisins.

Une violente campagne de presse.

Dès lors, et malgré cette déclaration par laquelle l'incident paraissait clos, ce fut dans la presse allemande une campagne d'une violence inouïe.

On déclarait outre-Rhin que la Légion était « un ramassis de gens sans aveu, d'escrocs, de bandits et d'assassins ».

Puis, après avoir aussi durement traité les légionnaires, la presse allemande prenait pitié d'eux pour montrer quelles tortures leurs chefs leur faisaient subir.

Les attaques furent même si fortes qu'une enquête ordonnée par notre ministre s'ouvrit finalement et prouva naturellement que de tels racontars ne tenaient pas debout et n'avaient pour but que d'empêcher les désertions de plus en plus nombreuses en Alsace et en Lorraine, voire en Prusse.

Il fut démontré que tout gradé de la Légion brutalisant un homme était immédiatement cassé et sévèrement puni.

Certes, il y a dans ce corps ce qu'on appelle de fortes têtes. Il faut appliquer à ces révoltés des punitions

médical particulièrement sévère, et bien rares sont ceux qu'on admet au dur métier.

Enfin les mineurs engagés sont conservés à Saïda, où se trouve la portion centrale, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur majorité.

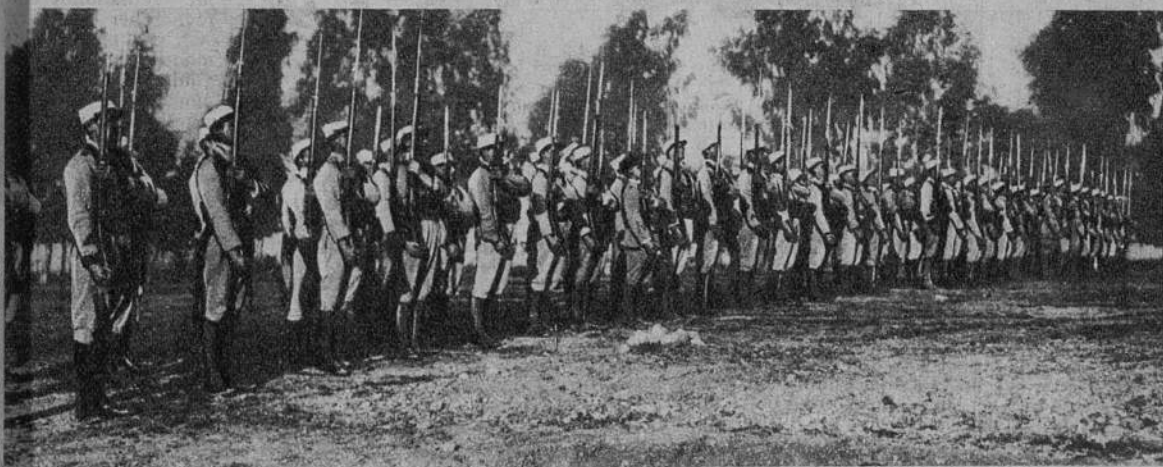
Curieuses figures de légionnaires.

Et maintenant, quelle est exactement la composition du corps souvent héroïque de la Légion étrangère ?

Il faut compter d'abord, comme nous le disons plus haut, les déserteurs allemands d'avant guerre : Alsaciens et Lorrains qui ne voulaient pas servir nos anciens ennemis, ou Prussiens, Bavaïrois et Saxons qui fuyaient les brutalités de leurs sous-officiers. Depuis la dernière guerre, les Allemands qui s'engagent à la Légion sont surtout des chômeurs qui redoutent la misère.

Bon nombre de dévoyés, d'étrangers (et de Français aussi) ayant commis une faute plus ou moins lourde, de fils de famille ayant dilapidé une fortune au jeu, d'amoureux déçus et de commerçants ruinés viennent également chercher l'oubli, le pain quotidien, voire le rachat, à la Légion.

Où, ce corps est, dans une importante proportion, un refuge pour les vaincus de la vie qui veulent l'oubli et la sécurité.



Légionnaires à l'exercice. (W. W.)

sevères, mais il n'existe là-bas, en plus de la consigne, de la salle de police, de la prison et de la cellule, comme sanction particulière, que la cellule de correction.

Pendant la durée de cette punition (durée qui ne peut atteindre plus de vingt-huit jours), l'homme ne peut recevoir que deux soupes et seulement 100 gr. de viande au lieu de 300 par jour. En outre, il ne touche pas ses centimes de poche, qui sont versés à l'ordinaire. Mais encore une fois cette punition n'est infligée que pour des fautes d'une excessive gravité et seulement quand il y a récidive.

Un camp modèle.

On a d'autre part cité le poste de Colomb-Béchar pour la propreté de ses chambrées, des cuisines et la joyeuse vie menée là entre deux attaques par les légionnaires. Ils y possèdent une bibliothèque, des jeux, voire un cercle dont le succès fut tel dès sa création qu'il fallut huit jours après refuser de nouveaux adhérents.

Le grand argument de la presse allemande fut toujours que des mineurs chétifs étaient incorporés dans le terrible corps africain, grâce aux lâches manœuvres d'agents racoleurs.

L'enquête démontra peu après que sur 5 900 hommes, les mineurs n'étaient que 173, dont 42 Allemands seulement, et ces 42 là, dont on donna les photographies, étaient de gros et solides gaillards.

D'ailleurs, quand des mineurs demandent leur engagement à la Légion, on leur fait subir un examen

Il y a enfin les légionnaires qui ne sont là que par esprit d'aventure et de conquête.

On n'imagine pas les surprises que l'on pourrait avoir si l'on interrogeait chaque légionnaire sur ce qui l'amena dans cette troupe.

L'ancien lieutenant de la Garde Impériale.

Un ancien officier de la Légion nous racontait récemment le fait suivant dont il avait été le témoin :

— Un matin, j'étais de service à Saïda pour y recevoir une troupe de légionnaires libérés venant de l'extrême Sud.

« Soudain, sortant de leurs rangs, je vis venir à moi un homme, en civil comme ses camarades, mais habillé avec la dernière élégance. Je reconnus un de mes gaillards qui quelques mois auparavant avait déserté.

Je m'étonnai et l'ancien légionnaire voulut bien me faire le récit suivant :

« Oui, mon capitaine, c'est bien moi. J'ai déserté il y a quelques mois alors que je me trouvais à la frontière marocaine. Un coup de cafard. Mais j'ai été repris et envoyé aux Travaux publics. Ma peine finie, je suis revenu à la Légion où je me suis racheté au cours de durs combats. Je rentre avec dix-huit blessures, pas une de moins !

« Je suis le baron von R..., ancien lieutenant des cuirassiers de la garde de S. M. l'Empereur d'Allemagne. A la suite de dissentiments avec ma famille, j'ai quitté l'armée et me suis engagé à la Légion.

« Comme j'insistai pour obtenir plus de détails le baron von R... ajouta que, s'étant vu refuser par son

père la main d'une jeune femme du peuple qu'il aimait, il s'était mis dans une colère bleue et, pour ne pas frapper son ascendant, avait sauté dans le jardin de la propriété paternelle en passant par une fenêtre du premier étage.

L'adjudant qui veut se battre.

L'ancien officier français nous conta également le cas d'un adjudant d'infanterie autrichienne qui, soldat de carrière et aussi parce qu'il ne comprenait pas qu'on pût faire un autre métier, quitta la vie de garnison pour le combat.

Cet homme passa vingt années en Afrique, se battit comme un lion, fut blessé plusieurs fois pour défendre nos couleurs et... déserta quelques semaines avant le grand conflit mondial qu'il prévoyait pour aller reprendre sa place de soldat dans l'armée autrichienne.

Par chagrin d'amour.

Autre aventure curieuse : un Belge qui était à la Légion depuis dix ans accomplit un jour un bel exploit et notre officier le félicita. Cela fait, il lui demanda ce qui l'avait amené à la Légion.

— Un chagrin d'amour, répondit le Belge avec l'amusant accent des Beulemans qu'il n'avait pas encore perdu. Un jour, j'ai trouvé ma femme en conversation amoureuse avec mon meilleur ami. J'ai voulu les tuer tous les deux. Je me suis armé... mais j'ai réfléchi. Ma femme avait deux enfants d'un premier lit. Je n'avais pas le droit de la tuer. Quant à mon ami, il était marié et père aussi. Je ne pouvais l'abattre davantage. Alors, je suis allé passer ma colère sur les Marocains. Et je vous assure que j'en ai suffisamment abattu pour me calmer les nerfs.

Le soldat allait être libéré et il projetait, en rentrant en Belgique, de reprendre sa femme « si elle n'était pas avec un autre ».

— Vous comprenez, ajouta-t-il, maintenant je me suis assez vengé pour pouvoir lui pardonner !

Mais voici encore un fait qui sort de l'ordinaire. Je vous dirai tout à l'heure qui écrit les lignes qu'on va lire :

Chassé de l'armée.

— J'ai eu à m'occuper d'un légionnaire, soldat courageux, instruit, arrivé en peu d'années au grade d'adjudant.

« Malgré son nom d'emprunt, il ne fut pas difficile de savoir à qui l'on avait affaire.

« Cet homme appartenait à une famille noble d'Autriche. Ancien élève d'une école militaire, il avait été nommé officier à sa sortie, avait joué, triché et s'était vu chasser de l'armée.

« Son père, qui occupait une haute situation à Vienne, son frère, officier supérieur de la garde impériale, ne voulurent plus le connaître.

« Il fit de vaines tentatives pour se reprendre, pour vivre, descendant jour à jour la pente...

« La Légion le recueillit à la veille du suicide et, dans la discipline forte, le devoir étroit et strict, elle sut le relever. « Il était un bon soldat, mais il ne pouvait rien être d'autre. Laisse, à son libre arbitre, il se montrait incapable de se conduire. Je ne m'occupai pas



A Sidi-Bel-Abbès, l'inauguration du monument érigé à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de la Légion étrangère.

longtemps de son emploi. Rendu à la vie civile, il s'était laissé de nouveau entraîner et j'appris qu'il se trouvait aux prises avec la justice française comme complice d'une femme galante.

Et l'on donna à cet homme le meilleur conseil, celui de retourner à la Légion, où il redevenait un honnête homme et un brave soldat.

Un prince entêté

Le même narrateur nous conte cette autre aventure de légionnaire :

— Je reçus un jour du ministre des Colonies un câblogramme me demandant de rechercher le prince X... (un prince allemand) engagé à Blida, dans la Légion, sous un nom supposé et qui devait se trouver au Tonkin.

Nos recherches furent vaines. Je câblai une réponse négative.

Un mois plus tard, le courrier de France m'apporta une lettre contenant le portrait photographique du jeune prince. Les recherches reprises aboutirent cette fois.

« Un légionnaire en garnison à Tuyen-Quang était évidemment l'original du portrait. Son capitaine l'appela et lui dit sans autre préambule :

« — Vous êtes le prince X...

« — Moi ? Pas du tout.

« — Voici bien pourtant votre photographie.

« — Après un instant d'hésitation :

« — Eh bien ! oui, c'est vrai ; mais qu'est-ce que me veut ?

« — Votre famille vous réclame.

« — Ma famille ? Je m'en f... ! qu'elle me laisse tranquille.

« Malgré le refus du prince de rentrer en France, le renvoi à la disposition du ministre de la Guerre par le premier convoi de légionnaires quittant le Tonkin. A Singapour, il trompa la surveillance de ses chefs et déserta.

Et, naturellement, quelques mois plus tard, on apprit qu'il avait signé un nouvel engagement à la Légion.

L'évêque « in partibus ».

Que d'aventures de légionnaires toutes plus curieuses, plus extraordinaires, plus inattendues les unes que les autres, pourraient être contées ici, jusqu'à celle de légionnaire qui se présenta pour réciter les prières de la tombe d'un camarade tué à la frontière de Chine.

Comme ses officiers s'étonnaient de la façon habile dont il s'y était pris, l'homme avoua :

— J'ai été évêque *in partibus* d'une ville orientale. Un beau jour, je perdis la foi et connus le péché, un scandale, la misère, la déchéance. Je suis venu racheter à la Légion.

Et maintenant voulez-vous savoir qui vient de nous conter ces trois dernières et si pittoresques anecdotes ?

Les souvenirs de M. Doumer.

M. Paul Doumer, notre nouveau président de République, qui les rapporta parmi ses souvenirs gouverneur de l'Indo-Chine.

Nous ne pouvions citer auteur plus d'actualité mieux placé pour défendre l'honneur de la Légion que ce grand Français qui est aujourd'hui notre chef d'Etat.

JEAN KOLB

sur la route un mystérieux — cadavre —



John C. Templeman, le député-chef de police qui dirigea magistralement toute l'affaire.

En médaillon : La victime, Celia Trudeau, le jour de son mariage.

UNE auto filait rapidement sur la route de Thompson Webster (Massachusetts). C'était par un froid dimanche de février. Il était six heures et demie du matin. Tout à coup le chauffeur — un laitier qui effectuait sa tournée de livraison — arrêta sa voiture et sauta à terre, imité par son compagnon. Un cadavre féminin gisait au bord d'un talus. Les deux hommes se hâtèrent d'aller prévenir la police.

Les premières constatations révélèrent que la victime était morte depuis quelques heures déjà. Que s'était-il passé ? La femme, en toilette de ville, avait plus de chapeau. Une jambe était complètement nue, et le bas de soie de l'autre tombait jusqu'à sa cheville. La robe, fort courte et en désordre, laissait voir des sous-vêtements déchirés. Un soulier était quasi arraché. Tout indiquait une lutte violente.

Le visage avait été fort maltraité. Des ecchymoses partout sur le nez, sur le menton. Du sang sur la face. Une lèvre coupée, semblait-il, par un violent coup de poing. La langue gonflée pendant hideusement hors de la bouche, meurtrie, déchirée par endroits. Les policiers notèrent encore des traces évidentes de strangulation.

La nouvelle de la découverte du cadavre s'était répandue. Une foule qui grossissait de minute en minute s'assembla à l'endroit tragique. Chose étrange, personne ne pouvait mettre un nom sur ce visage qui, quoique fort abîmé, était encore identifiable.

Le député-chef de police Templeman était resté sur les lieux devant le cadavre, intrigué par cette silhouette :

— Je me rappelle distinctement l'avoir remarquée un jour, appuyée contre un mur en moellons... Par exemple, du diable si je sais où !

Il remonta finalement dans sa voiture et rentra à petite allure. Le hasard voulut qu'il passât dans une certaine rue, Lake street. Au 81, un mur en moellons ! Immédiatement, Templeman, illuminé par le souvenir enfin précisé, freina devant la maison.

— Voilà le mur !... C'était la maison d'une M^{me} Manski. Sa fille Celia



Le député-chef de police Templeman prenant des notes à l'endroit où le cadavre fut découvert. Notre gravure reproduit exactement la position du corps et l'état des vêtements de la malheureuse.

n'était pas rentrée de la nuit... La pauvre femme ne se doutait guère que plus jamais elle ne la reverrait. Une voisine accompagna le chef de police et reconnut immédiatement le corps de Celia Manski, ou plutôt de Celia Trudeau, car la victime, quoique séparée de son mari et vivant chez sa mère depuis six ans, n'était pas divorcée.

Il y avait eu assassinat. Aucun doute à ce sujet. Il ne pouvait être question d'un accident. Le médecin légiste conclut ainsi son examen :

— Elle a été rouée de coups par un homme d'une force herculéenne... Et puis elle a été tuée...

On commença par faire le tour des amis de Celia. Elle en avait très peu. Sa conduite était exemplaire. A peine un ou deux camarades.

Elle sortait de temps en temps avec Tom Kelly.

L'assassin.



Léna Wiczek, une petite blonde, boulotte et jolie, de dix-huit ans...

chauffeur de taxi.
Templeman
connaissait Tom.
Un brave garçon.

Ce fut ladite
amie qui ouvrit
de nouveaux hor-
izons au policier.



Helen Krumpiski, la jeune fille qui servait de paravent aux rendez-vous secrets de la victime.



Louis Chotniere, le livreur de lait qui découvrit le cadavre par un froid matin de février.

Il venait souvent chercher la victime pour des promenades en auto. Il avait été vu en compagnie de Celia deux jours avant l'assassinat. Et, détail plus intéressant, il avait eu rendez-vous pour le même soir où elle devait mourir. Templeman décida de l'interroger. Evidemment, il ne le soupçonnait pas — du moins pas encore... — mais encore fallait-il suivre toutes les pistes.

— En effet, admit Tom Kelly, j'avais rendez-vous avec elle, mais je l'ai annulé. Un client inattendu.

Hum !... Pendant deux heures, Kelly fut fortement soupçonné. Mais il y a une Providence pour les honnêtes gens, et le chauffeur, nous l'avons dit, était un brave garçon.

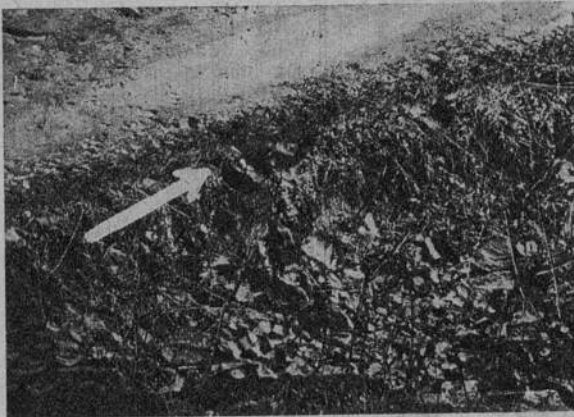
On parvint à retrouver le client, et l'alibi innocent le camarade de la morte.

Mais imaginez ce qui se serait passé si ce voyageur avait quitté le pays !... Le danger avait frôlé Kelly d'autant plus près qu'on avait repéré des traces fort nettes de pneus d'auto tout près de l'endroit de la découverte.

Une voiture avait quitté là le milieu de la route et s'était arrêtée brusquement.

Templeman se souvint que Celia était en puissance de mari. Il décida de retrouver ce dernier.

D'autre part, il apprenait que Celia, qui avait prétendu, en quittant sa mère, aller à un rendez-vous avec une amie, avait délibérément menti. Elle avait donc un secret soigneusement dissimulé ?



C'est là — endroit indiqué par la flèche — que fut trouvé le corps de la victime.



Une photo des traces des pneus de l'auto dans laquelle le crime fut commis. On voit nettement le zigzag que fit la voiture.

Elle révéla que Celia avait rendez-vous avec... son propre mari, le samedi à 6 h. 30 !

— Il avait peut-être l'intention de renouer avec elle. Il la voyait souvent depuis quelque temps... Elle était sortie avec moi.

Enquête discrète, mais très poussée sur Trudeau. La curiosité de Templeman s'était aiguillée sur sa voiture.

Il réussit à obtenir l'adresse du garage, comparant les pneus avec la photographie des traces sur la route, et qu'il portait dans son portefeuille. Il put constater qu'elles étaient identiques. Mais il fallut d'autres indices pour étayer une théorie.

Un coup de téléphone parvint au bureau de police. — Allo !... Comment va M^{me} Trudeau ?

Templeman demanda sèchement : — Qui est à l'appareil ?

Mais la communication fut brusquement coupée. Le même jour, le téléphone résonna à nouveau.

— Allo ?... Puis-je avoir des nouvelles de M^{me} Trudeau ?... Je suis une de ses amies.

— Mais vous savez bien que M^{me} Trudeau est morte ! répondit Templeman.

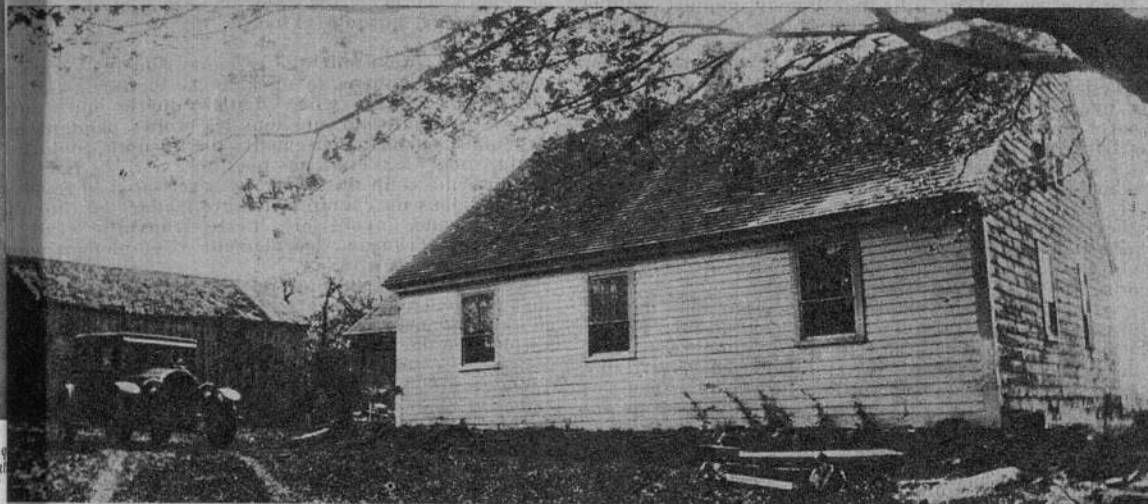
On raccrocha précipitamment cette fois encore l'autre bout du fil.

Templeman réfléchit :

— *Primo* : dans les deux cas, une voix de femme.

— *Secundo* : c'est quelqu'un qui est anxieux de savoir...

La mis...
Heth...
Hether...
appel p...
public à...
ne perdi...
entendit à...
— Pol...
son insi...
ane com...
eau de...
neure ?...
— Ou...
étrange...
dans la...
qui lui s...
— Pot...
personna...
— La...
tre dix...
« Mais...
Petite, b...
elle port...
cajou et...
La tél...
le la jeu...
Temple...
S'il allai...
irerait s...
ui en pri...
— Ma...
Wiczek...
— Qui...
— Oh...
affolé L...
ois d'en...
prendre...
— Et...
à ?...
— J'en...
Celia...
Temple...
Il réca...
evoir sa...
D'autre...
pousser I...
Le cad...
e diman...
ations u...



La maison de Léna Wiczek, qui fut l'instigatrice morale du meurtrier. Sur la route, la voiture dans laquelle fut commis l'assassinat.



Le revolver qui faillit innocenter l'assassin, aussi paradoxal que cela paraisse...

avait...
n prop...
! l'intenti...
la voy...
it cens...
'agisse d'une amie.

Trudeau...
sur venu...
ce dernier appel téléphoni...
que...

Hethersman fit son rapport...
une heure plus tard. Le second...
appel provenait d'un bureau...
public à Worcester. Templeman...
ne perdit pas une minute. Il se...
tendit à Worcester :

— Police... fit-il en montrant...
son insigne. Vous avez donné...
une communication pour le bu...
reau de Webster, il y a une...
heure ?

— Oui, chef. J'ai retenu la chose, car elle m'a paru...
étrange. C'est une jeune femme qui a parlé. Mais...
dans la cabine, elle était en compagnie d'un homme...
qui lui soufflait ce qu'elle avait à dire...

— Pouvez-vous me faire une description des deux...
personnages ?... demanda Templeman.

— La jeune femme était jolie. Très jeune ; peut-...
être dix-huit à dix-neuf ans.
— Mais un air de coquette, très sûre de son pouvoir...
Petite, boulotte et pétulante. Vêtue d'une robe bleue...
elle portait des bas de soie gris-argent, des souliers...
cajou et un collier vert...

La téléphoniste décrivit avec précision le compagnon...
de la jeune femme.

Templeman rentra en ruminant des hypothèses...
S'il allait trouver cette voisine des Manski ? Il en...
irerait sûrement des renseignements nouveaux. Bien...
ni en prit.

— Mais... mais... balbutia la femme, c'est Léna...
Wiczek et Léon Trudeau !

— Qui est cette Léna Wiczek ?

— Oh ! une jeune fille qui fera son chemin ! Elle...
affolé Léon Trudeau, qui a essayé maintes et maintes...
ois d'en faire sa maîtresse. Mais elle lui a laissé com...
prendre que c'était le mariage ou rien du tout...

— Et vous croyez que Trudeau aurait été jusque...
à ?

— J'en suis sûre... Le seul écueil était sa femme...
Léna...

Templeman commençait à voir clair maintenant...
Il récapitula mentalement : « Trudeau cherche à...
avoir sa femme, et cette dernière refuse le divorce.

D'autre part, il est décidé à tout pour se libérer et...
pousser Léna... »

Le cadavre avait été trouvé à six heures et demie...
dimanche matin. A ce moment, d'après les constata...
tions ultérieures, la rigidité du cadavre indiquait

que la mort remontait à six ou sept heures déjà, donc aux environs de minuit, dans la nuit du samedi. Templeman apprit que Trudeau était rentré chez lui à une heure du matin, le dimanche. Il décida de le faire rechercher.

Tout cela se passait dans la même journée ; l'enquête marchait avec une extraordinaire rapidité. Entre la découverte d'un cadavre inconnu sur la route et la conviction grandissante que Trudeau n'avait pas été étranger à l'assassinat de sa femme, quelques heures seulement s'étaient écoulées.

A quatre heures de l'après-midi, une auto pilotée par Trudeau, à côté de qui était pelotonnée Léna Wiczek, s'arrêta devant la demeure de cette dernière. Aussitôt, deux détectives en civil qui avaient été postés par Templeman s'avancèrent et priaient le couple de les suivre. Un coup d'œil significatif entre les deux jeunes gens... En route.

Au bureau de police, on sépara immédiatement le couple, et l'interrogatoire de Trudeau commença, serré, impitoyable à la moindre défaillance de mémoire. Puis ce fut le tour de Léna.

Avaient-ils convenu à l'avance de ce qu'ils devraient dire en cas d'arrestation ? Ou, plus simplement, étaient-ils innocents ? Leurs déclarations concordaient parfaitement. Seulement... il restait à expliquer l'emploi de trois heures mystérieuses. Or, Templeman, à dessein, n'avait pas soufflé mot de ces trois heures. Ni l'un ni l'autre des inculpés n'y avaient pris garde.

Quand il fit revenir Trudeau devant lui et qu'il lui demanda ce qu'il avait fait de neuf heures du soir à minuit, le visage de l'homme exprima une courte angoisse. Il se reprit aussitôt pour murmurer avec hésitation :

— Je... je me suis promené... je ne me souviens pas où. Non, en vérité, je ne me souviens pas.

— Bien... je me vois obligé de vous garder. Tâchez de vous souvenir demain !

Pâle, défait, Trudeau fut conduit dans une cellule.

A six heures du matin, le lundi, Templeman pénétra dans la geôle de l'inculpé et, sans dire un mot, se planta debout, immobile, devant Trudeau, le fixant de deux yeux qui flamboyaient. L'autre essaya de fuir ce regard. Puis, n'y tenant plus, il s'abattit sur la poitrine du policier et sanglota :

— Je vais vous dire la vérité !... J'avais vu ma femme vendredi dernier. Nous avions pris rendez-vous pour le lendemain, six heures et demie du soir.

J'arrivai en retard. Elle m'attendait depuis quelque temps déjà et paraissait furieuse. Elle s'assit à côté de moi dans la voiture, tenant obstinément une main sous son manteau de fourrure. Je pensai aussitôt qu'elle cachait un revolver. J'arrêtai l'auto et cherchai à m'en emparer. Une détonation éclata au cours de notre lutte. Fort heureusement, nous n'avions été atteints ni l'un ni l'autre.

« Je réussis finalement à lui arracher le revolver des mains et le jetai par la portière.

« Celia me sauta à la gorge. Nous nous battîmes avec acharnement, au point que nous roulâmes pêle-mêle hors de la voiture. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, épuisés, nous lâchâmes mutuellement prise. Celia sauta aussitôt dans l'auto.

« Je remontai au volant, et nous y partîmes dans la direction de Webster. Tout en conduisant, j'avais à soutenir ses attaques. L'auto zigzaguait d'un côté de la route à l'autre. Celia, devenue une véritable furie, s'était armée d'un outil dont elle m'asséna des coups sur la nuque. Je le lui enlevai, comme je lui avais enlevé le revolver.

« Je remis la voiture d'aplomb, car nous avions failli verser. Finalement, avant que je pusse l'en empêcher, Celia sauta de la voiture en marche. Et je rentrai harassé, rompu, le cœur brisé de tristesse et de douleur...

— C'est vous qui avez fait téléphoner, dimanche après-midi ?

— Oui. Je voulais savoir si elle s'était blessée dans sa chute...

— Vous niez l'avoir tuée, par conséquent ?

— Je ne suis pas un assassin !... hoqueta Trudeau. Non, je ne l'ai pas tuée !... Non ! Non !

Templeman fronça les sourcils. S'être cru si près du dénouement et constater qu'au contraire le mystère ne faisait que commencer !...

— Quelle heure était-il ? demanda-t-il.

— Il n'était pas beaucoup plus de *neuf heures* ! fut la surprenante réponse.

Cela ne cadrait plus avec l'assertion du médecin légiste fixant la mort aux environs de minuit. Ou alors, autre hypothèse, ce n'était pas réellement Trudeau l'assassin ? Mais qui alors ?

Templeman paya d'audace.

— Vous mentez !... Vous étiez en auto sur la route entre neuf et minuit !...

Il avait prêché le faux pour savoir le vrai.

Coup de théâtre ! Trudeau rectifia :

— Eh bien ! oui. Après que Celia eut sauté hors

de l'auto, je m'en fus chercher Léna et nous promenâmes jusqu'à l'heure de ma rentrée logis...

Ainsi, en admettant que sa confession fût véritable d'un bout à l'autre, le mari de la victime avait l'incroyable inconscience d'aller quérir une autre femme et avait roucoulé sous les étoiles pendant que sa femme agonisait lentement dans la nuit froide ?

Mais non. Ce n'était pas possible !

Deuxième coup de théâtre. On retrouva le revolver de Celia dans un champ, à l'endroit exact où l'inculpé avait affirmé l'avoir jeté. Cette trouvaille était l'œuvre de Trudeau. Décidément, Templeman commençait à s'y perdre !

Troisième coup de théâtre. Le revolver était celui du père de Léna Wlczek, cette intrigante, instigatrice morale du meurtre. L'homme le reconnut sans hésitation. On le lui avait récemment volé. Le policier renforça sa théorie : Le crime aurait été prémédité. Léna aurait volé l'arme de son père et l'aurait cachée dans un champ. Puis Trudeau aurait tué sa femme se réservant de conter l'histoire du revolver, au cas où il serait traqué.

L'enquête révéla que Celia était une jeune femme douce et résignée, totalement incapable de se livrer aux voies de faits dont l'avait accusée son mari.

Le mari, au contraire, était sujet à de terribles accès de fureur. Il possédait une force peu commune déchirant d'un seul coup un paquet de cartes à jouer.

Quoiqu'il n'ait obstinément avoir donné le coup grâce, Trudeau fut arrêté pour avoir causé la mort de sa femme.

Détail curieux. Le réquisitoire du ministère public et la plaidoirie de la défense choisirent le même thème : l'abandon de la malheureuse sur le bord de la route. Mais, cependant que la défense s'appuyait sur ce point pour proclamer que Trudeau était innocent, puis que la femme vivait encore, l'avocat de la Société dépeignait la cruauté de l'assassin qui avait laissé agoniser sa victime sans plus se soucier d'elle.

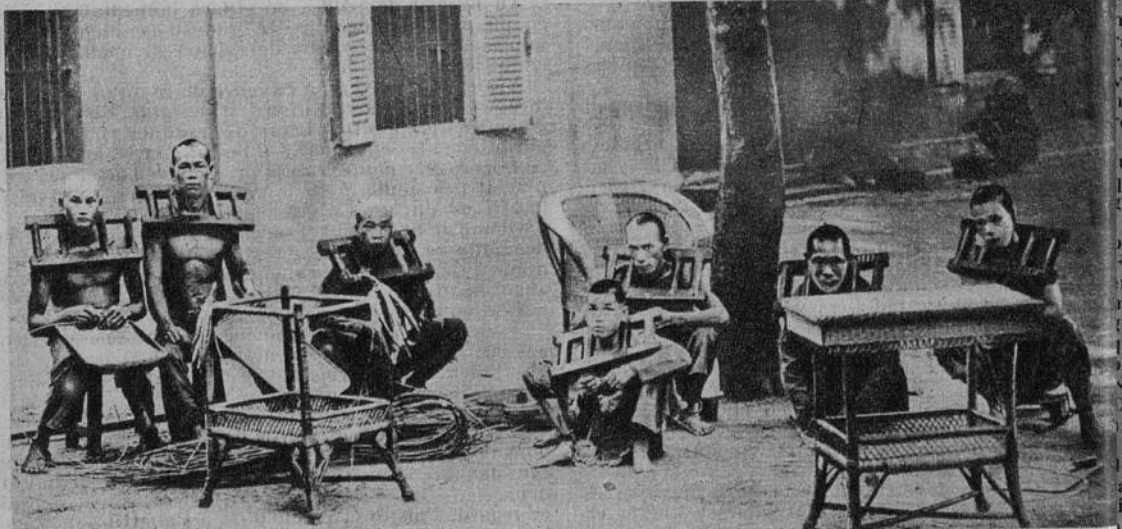
Le jury se retira. Ses délibérations durèrent de quatre grandes heures.

Trudeau fumait cigares sur cigares. Notons un étrange détail. On ne voit pas un inculpé fumant de cigares à l'audience, chez nous !

Les douze hommes rentrèrent solennellement dans la salle. Le chef déclara au milieu du silence général : — L'accusé est reconnu coupable d'assassinat en second degré !

C'était la prison perpétuelle.

LES PRISONNIERS ENCADRÉS



Il ne s'agit pas d'une mode nouvelle de faux-cols qu'on vient de lancer aux colonies. Ces vanniers paisibles sont des détenus des prisons de Kouang Tchéou Wan, près du fort Bayard, au Tonkin. Le carcan au cou, les fers aux pieds, ces six hommes purgent leur peine tout en se rendant utiles. Fers et carcan ne les humilient d'ailleurs guère. Regardez en effet comme ils se redressent vers l'objectif. (Photo S. G. P.)

ES gueu
leur heur
leur cou
gueuserie
sable de
èrent de
Dans c
infects,
considér
par équi
les diver
étaient à
ou de la
tableau
a ville,
charité
s'exhiban
ou infir
courses
assembl
aux pire
our dan
tail, in fi
naillons,
raissaien
chantem
vrais m
nominati
acles, do
Les c
urent de
que les
gueuserie
Il en
part des
France.
en comp
mais les
tière pré
qui était
asse de
Neuve - S
Damiette
rondiss
Vers 1
le Louis
ante co
isienne
place d'
considéra

Ce que fut, jadis à Paris



Vue générale de la cour des Miracles de Paris. (D'après une gravure de l'époque.)

La Cour des Miracles

Les gueux sentirent de bonne heure que pour exercer leur coupable industrie : la *gueuserie*, il était indispensable de se grouper ; ils créèrent des *cours des miracles*. Dans ces cours, repaires infects, grouillait un effectif considérable de bandits qui, par équipes spécialisées dans les divers emplois, se répandaient à toute heure du jour ou de la nuit, — selon le tableau de service, — dans la ville, et, surprenant la charité des passants en l'exhibant comme malades ou infirmes, ou coupant bourses et provoquant des rassemblements, se livraient aux pires excès. A leur retour dans leur ignoble berceau, infirmités d'emprunts, maillons, béquilles... disparaissaient comme par enchantement ; il s'opérait de vrais miracles ; d'où la dénomination : *cour des miracles*, donnée à ces antres. Les cours des miracles furent donc aussi anciennes que les gueux et que la *gueuserie*.

Il en exista dans la plupart des grandes villes de France. Paris, à lui seul, en compta une douzaine, mais les historiens ne se sont guère préoccupés que de celle qui était située entre l'impassée de l'Étoile et les rues Neuve-Saint-Sauveur, de Damiette et des Forges (2^e arrondissement actuel).

Vers 1650, sous le règne de Louis XIV, cette importante cour des miracles parisienne consistait en une place d'une grandeur très considérable, et en un non

moins grand cul-de-sac puant, boueux, irrégulier et non pavé. Pour s'y rendre, il fallait s'engager dans de petites rues vilaines, sales, détournées ; pour pénétrer, on ne disposait que d'un assez long boyau en pente rapide, tortueux, raboteux et émaillé d'ornières profondes et boueuses. A l'intérieur, des logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue. Un visiteur de l'époque y vit une certaine maison de boue, à demi enfoncée, toute chancelante de vieillesse et de pourriture, où logeaient, malgré ses très petites dimensions, plus de cinquante ménages chargés d'une infinité d'enfants — dont la plupart avaient été dérobés. Dans cette cour des miracles tristement célèbre, il habitait, au XVII^e siècle, assurément, plus de cinq cents familles, entassées les unes sur les autres, vivant de brigandages, s'engraissant dans l'oisiveté et se livrant aux débauches les plus honteuses.

Ce peuple, si nombreux, était divisé en classes et en catégories alimentées selon les aptitudes particulières des postulants.

La classe la plus nombreuse était celle des *argotiers*, ou *gueux* ; puis venait celle des *coupeurs de bourse* et, enfin, celle des *voleurs de nuit*.

Chez les *argotiers*, l'importance de l'effectif avait nécessité une autorité royale,



Catin Bon-bec, reine des polites, et sa mère Alix. (D'après une gravure ancienne.)



Quelques curieux personnages de la cour des Miracles. (D'après des gravures anciennes.)
L'aveugle Roger et Janin Cul-de-bois.



Thibault le Veilleur.

une hiérarchie et des lois. Il y avait tant de spécialistes! Gueux de cabarets, de lieux publics et de rassemblement, qui devaient savoir engager les passants au jeu et feindre de perdre leur argent. Malades qui possédaient à un tel degré l'art de se trouver mal dans la rue qu'ils trompaient même les médecins qui se présentaient pour les secourir. Ex-enragés, munis d'un certificat attestant qu'ils avaient été guéris de la rage grâce à l'intervention d'un grand saint. Marchands ruinés qui allaient d'ordinaire deux par deux à travers les rues, bien vêtus, mais très mal chaussés. Malingres présentant des bras et des jambes couverts d'ulcères factices : ceux-là opéraient de préférence dans l'ombre des églises et sollicitaient de quoi entreprendre le pèlerinage qui devait leur procurer la guérison. Pourvoyeurs affublés d'une grande besace où ils entassaient les provisions qu'arrachaient leurs importunités. Gueux d'une catégorie spéciale, anciens militaires qui, l'épée au côté, demandaient une aumône qu'il eût été dangereux de leur refuser. Estropiés usant des béquilles avec une facilité surprenante. Incendiés prouvant, par certificats, la misère affreuse dans laquelle les avait plongés le sinistre. Teigneux, aveugles, épileptiques jetant de l'écume grâce à un morceau de savon qu'ils tenaient dans la bouche, enfin, pour clore cette liste,

bien incomplète, les petits orphelins qui, presque toujours, paraissaient toujours gelés et faisaient grelotter les passants, même en plein été!

Pour la bonne tenue des contrôles, tous les divers groupements industriels et professionnels avaient reçu des dénominations spéciales : capons, fraiches, mitoux, hubains, mercandis, malingres, millards, narquait de (ou drilles); piêtres, rifodaire (ou roquillards, callots, saboulolante d' — tous ces noms empruntés à l'ancien argot français, mais de ce langage mystérieux était le dialecte obligatoire à la cour des miracles, où il atteignait son apogée dit-on, une grande perfection.

Tous ces divers métiers s'apprenaient pas en un de lait et d'œuf; ne pouvaient être lancés au dehors, pour y exercer, c'était les sujets ayant fortement de l'art! veloppé les qualités naturelles qu'on leur avait d'abord les démoconnues; la bonne renommée de la corporation était en jeu. A la cour se faisaient de probes! nutieuses théories et d'innombrables répétitions; il y avait une si grande quantité d'employés tudes, de tours, de procédés des à inculquer!

Un exemple : l'art d'émouvoir en composition une certaine priété d'chiens. Un estropié de la cour des Miracles. Au Ballet de la cour de Louis XIV en priété d'un grand seigneur se déguise polisson de la cour des Miracles alors célèbre. Le seigneur, le repas assis dans sa chaise roulante est affublé de deux jaurons. (D'après une aquarelle ancienne.)



bolissons.
me gra
cie



Quelques curieux personnages de la cour des Miracles. (D'après des gravures anciennes.)
Jean-le-Sybilot. Tabebol-le-Bossu.

esque m
elotter
es div
ustrioras et jambes d'ulcères et de plaies hideuses exigeait
dénomun long, minutieux et même scientifique apprentissage.
ons, franLe membre ayant été très fortement lié, on le soumet-
ercandicait à des efforts jusqu'à ce qu'il enfle ; puis on y appli-
narquiquait de l'esclaire, qu'on y laissait toute la nuit. L'es-
s, risdoaire (ou plutôt petite éclairé ou fcaire) est une petite
saboulolante dont les parties vertes, desséchées, broyées et
emprunappliquées sur la peau, y produisent des ampoules.
ançais, puis des ulcères superficiels.
ux était Le lendemain matin, la peau était couverte de cloques
à la coque l'on perceait ; il s'en échappait une eau rousse que
atteigne on arrêtaait avec de la poirée, ce qui formait une sorte
perfectide boue. Pour rendre ces plaies plus vilaines, on les
métiersntourait d'une mixture composée de sang de bœuf,
en un de lait et de farine. Une jambe ainsi préparée était appe-
être lanée jambe de Dieu ;
xercer, c'était le summum
tement de l'art ! Et on n'a
nature) as connaissance
l'abord les démêlés que
renommés gens purent
ait en avoir avec les mi-
ent de robes !
t d'inné Parmi les autres
; il y avait mixtures bizarres
ntité d'employés dans les
procédours des miracles.
itions — sans pou-
t d'émaoir en donner la
omposition —
me certaine grais-
e qui avait la prop-
riété d'empêcher
es chiens d'aboyer.
a cour
de la
IV en
e déguis
des Miro
igneur, le repas des noces
se roule Rolin-Trapu et
x faux-le Catin Bon-bec,
ne nquani et reine des
(ne.) polissons. (D'après
me gravure an-
cienne.)

Pour accéder au grade d'officier, chez les *argotiers-gueux*, il fallait, non seulement avoir fait ses preuves, mais posséder magasin de masques, de haillons, d'emplâtres, de béquilles et de tous épouvantails qui font peur au pauvre peuple. Les aptitudes au difficile métier d'instructeur devaient être indiscutables.

Tout ce monde obéissait, avons-nous dit, à un roi. Le monarque de la cour des miracles était l'*archi-suppôt de l'argot* ; il recevait hommage de tout son peuple, qui lui versait de bonnes et trébuchantes *redevances*. Son costume n'avait rien de séduisant : il était fait de mille haillons rapetacés et de toutes couleurs. Tous les ans, il tenait des États généraux, où l'on discutait du gouvernement de l'année écoulée ; si ce gouvernement avait donné lieu à critiques, le roi était, sans pitié, détroné ; mais quelle honte !

Au rapport journalier étaient exposés et examinés tous les faits de la veille ; malheur à l'administré qui, par sa maladresse, aurait laissé surprendre le *secret de fabrication* d'une blessure ou d'une infirmité ; c'était la suppression temporaire d'emploi, les quolibets et même les coups des camarades et, chose grave, l'insuffisante pitance.

L'un d'eux en fit, un jour, la triste expérience. Sorti avec un ventre extraordinaire.



ment enflé, il s'était posté rue Saint-Honoré, où ses hurlements affreux apitoyaient les passants et faisaient tomber les pièces de monnaie dans son chapeau. Passe un chirurgien qui, pris de pitié, emmène le malheureux dans sa boutique pour le soulager. Celui-ci fait de telles difficultés pour se laisser examiner que l'homme de l'art conçoit des doutes et flaire qu'il a devant lui un imposteur.

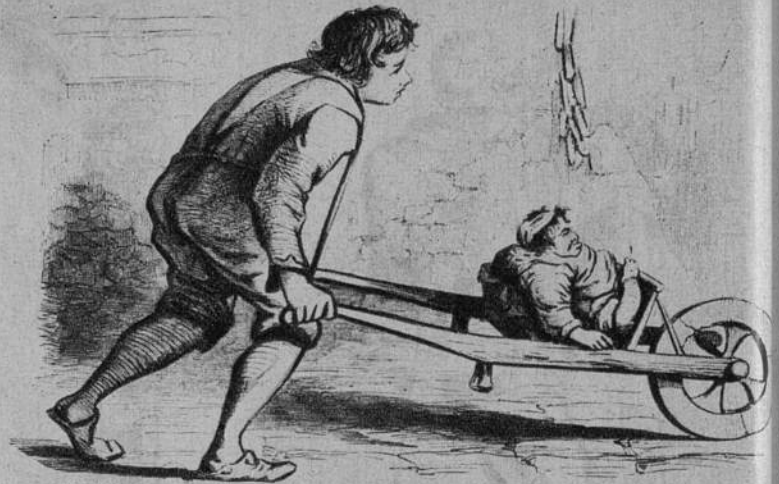
La foule, qui a envahi l'officine, n'est pas de cet avis ; elle est si sensible aux gémisséments ! Le malade se précipite alors vers la porte de l'officine, il a hâte de se tirer de cette mauvaise situation ; le chirurgien l'accroche par le derrière de la culotte et sa main se heurte à un gros tampon qui cède ; alors le ventre de l'infirmes, constitué en réalité par une outre énorme, se dégonfle à vue d'œil, mais il se dégage un vent tellement infect que toute le monde recule à demi asphyxié. A la faveur de ce désordre, notre individu peut s'échapper et gagner au plus vite la cour des miracles. Mais le truc était éventé ; l'intéressé dut se soumettre à un autre apprentissage et subir les conséquences de son échec.

Jusqu'ici, il n'a été question que des *argotiers* ou *queux*, hommes peu recommandables assurément, qui ne se faisaient aucun scrupule de reculer les limites de leur besogne habituelle pour mettre la main sur les objets de valeur ou bourses se présentant imprudemment à eux, mais ils n'abusaient pas, car la cour des miracles comportait la catégorie des *coupeurs de bourses*, dont le recrutement était soumis à des règles très spéciales.

Il n'était pas permis à tout le monde d'être *coupeur de bourses*. L'emploi était décerné au choix, et son obtention surbordonnée à l'exécution de deux *chefs-d'œuvre*.

Pour le premier, on tendait fortement une corde entre plancher et solives ; à cette corde étaient fixés une bourse et des grelots. Le postulant à la maîtrise, ayant le pied droit sur une assiette placée au pied de la corde et le pied gauche en l'air, devait couper le lien qui maintenait la bourse, sans balancer le corps et sans faire sonner les grelots ; s'il ne réussissait pas, il était roué de coups ; s'il réussissait, on l'admettait au deuxième chef-d'œuvre.

Après avoir été copieusement battu, afin de l'*endureir*



Roain-Trappu, le roi de la basse pègre, qui habitait dans la cour des Miracles. (D'après une gravure ancienne.)

aux coups, et montré une insensibilité complète, l'assurant était conduit en quelque lieu public, — église, cimetière — et là on lui prescrivait d'aller couper une bourse qu'une personne en profonde méditation portait à son côté.

Point n'était besoin d'une opération difficile à exécuter, car là n'était pas le but cherché. Dès que le coup avait été fait, les examinateurs supposaient que le voleur avait été vu et, se transformant en détecteurs ou policiers, criaient : au voleur ! faisaient un tapage infernal, se ruèrent sur le candidat, qu'ils assommaient presque et observaient alors avec quelle détermination ce dernier se tirait de cette épreuve.

Restait à perfectionner le *chef-d'œuvre*. Pour ce nouveau *coupeur de bourses*, ayant été enrôlé dans une compagnie, devait, à la première occasion, opérer sur un simple signe du chef ; à lui de se tirer d'affaire ; avait le droit de se venger sur autrui des mauvais coups qu'il avait reçus au cours des épreuves précédentes et s'il agissait brillamment, son admission définitive était solennellement proclamée.

Les coupeurs de bourses marchaient toujours avec dans leur voisinage un ou deux compagnons chargés non seulement de les soutenir, mais surtout de servir de recéleurs experts dans l'art de faire disparaître les bourses compromettantes.

Le nombre de voleurs devant opérer dans les divers lieux publics était fixé d'avance et ne pouvait être dépassé. À cet effet, le premier arrivant déposait, en un coin secret, un dé qui apparaissait avec le chiffre 1 ; le deuxième arrivant tournait le dé, qui apparaissait alors avec le chiffre 2, et ainsi de suite jusqu'au sixième. Si le nombre dépassait 6, on ajoutait un deuxième dé.

Ce système fut découvert, par hasard, dans un trou des Halles par un page de la Chambre de Henri IV. Par galanterie pour les personnes qui se trouvaient dans ce lieu et dont les bourses couraient de gros risques, il tourna le dé qui, immédiatement, passa du nombre 1 au nombre 6. L'unique coupeur de bourses se mit à l'ouvrage, se croyant soutenu. Hélas ! il était seul de son espèce et passa un vilain quart d'heure.

Autre déguisement d'un seigneur de la nuit. (D'après une aquarelle ancienne.)



En l'...
Ballet...
à la Co...
des mir...
royale...
XIV, q...
ans, fi...
Soleil...
l'entrée...
leurs d...
des sei...
figurer...
cour de...
dit un...
que, on...
plaisan...
tateurs...
mais b...
facétie...
Que...
des mir...
du gra...
L'histo...
ce poin...
ment y...
fierté...
dévelop...
riation...
calculs...
doute...
tants d...
miracle...
rante...
pas qu...
savait...
payer...
que si l...
faire le...
recevait...
copieus...
que, dé...
les rem...
Saint-D...

P...
≡...
P...
P...
P...
A...

En 1653, dans le célèbre Ballet royal de la nuit dansé à la Cour, — non à la cour des miracles! mais à la Cour royale — et où le roi Louis XIV, qui avait alors quinze ans, fit le personnage du Soleil naissant, on vit, dans l'entrée de ce ballet, les meilleurs danseurs du royaume, des seigneurs de la Cour, figurer des *locataires de la cour des miracles*. « Jamais, dit un historien de l'époque, on ne vit postures si plaisantes, que tous les spectateurs avouèrent que jamais ballet n'avait eu de plus facétieuse entrée. »

Que pensa-t-on à la cour des miracles de cette entrée du grand ballet royal? L'historien est muet sur ce point. On dut certainement y en éprouver quelque fierté et donner quelques développements à l'association (suivant quelques calculs, fort exagérés sans doute, le nombre des habitants des diverses cours des miracles s'élevait à quarante mille!). N'oublions pas qu'en ces lieux, on ne savait ce que c'était que de payer taxes et impositions, que si les *sergents* y allaient faire leur charge, ils n'y recevaient que des injures et des coups; que le *guet* était copieusement rossé par tous ces malandrins; et enfin que, déjà, en 1630, lorsqu'on voulut porter les fossés et les remparts de la ville au lieu où fut élevée la porte Saint-Denis, le projet de traverser la grande cour des mi-



Un curieux personnage de la cour des Miracles : Triboulet. (D'après une gravure ancienne.)

racles ne put être exécuté; les maçons qui commençaient la rue furent battus par les *gueux*, et ces fripons menacèrent de pis entrepreneurs et conducteurs de l'ouvrage; l'autorité dut s'incliner.

Enfin, les plaintes des Parisiens devinrent de plus en plus vives et de plus en plus fréquentes; on songea alors sérieusement à étouffer ces abus scandaleux. C'est ce but qu'on se proposa en fondant l'hôpital général (1656). Tous les mendicants y furent renfermés; les *bons pauvres* s'y rendirent sans difficulté, les autres y furent conduits par force.

C'était un premier pas, mais il en restait encore beaucoup à faire. Ce fut Louis XV qui porta le coup mortel aux cours des miracles. Elles disparurent les unes après les autres. Sur le terrain de la principale, celle dont nous nous sommes particulièrement préoccupés ci-dessus, on construisit une halle pour la vente en gros du poisson — halle qu'on fut obligé de démolir parce que les marchandes refusèrent d'en

prendre possession. Il ne reste plus que le souvenir des méfaits qui s'étaient commis dans ces cours, et peu à peu les bourgeois honnêtes vinrent s'y loger comme dans les autres quartiers.

FUR-HAY.

Primes gratuites offertes aux Abonnés français de "Police-Magazine"

PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste, fonds filetés couleur, dimensions 28 x 28.

PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42 x 42.

PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans.

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise, « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platine, au choix.

PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-filistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

AVIS IMPORTANT

Les primes 1, 2, 3, 4, sont envoyées franco

Pour recevoir la Prime n° 5, joindre la somme de 5 francs au montant de l'abonnement pour frais d'envoi

Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.

— L'HOMME — QUI RESSUSCITA

Par
Henry MUSNIK



La « maison » qu'habitait la fiancée, Tilla Ruminer, au flanc de la montagne. On la voit ici en compagnie de sa mère et ses frères et sœurs sur le seuil de sa porte.

LA-BAS. dans les rudes montagnes de l'Arkansas il existe une loi sauvage, primitive, qui date des temps des chercheurs d'or.

Quiconque avait failli à la loi de la montagne était fouetté sans merci, parfois jusqu'à ce

Tilla Ruminer, dont on assassina le fiancé sous ses propres yeux, et qui vit le cadavre se consumer dans les flammes d'un bûcher.

que mort s'ensuivit. Loi aussi impitoyable que celle du lynch.

C'est pourquoi, lorsque parvinrent des rumeurs que des habitants de l'Ozark avaient fait connaissance avec la lanterne qui cingle, ceux de la petite ville de Mountain View chuchotèrent en secret :

— Mieux vaut ignorer... Laissons-les se débrouiller entre eux... Entre l'arbre et l'écorce, il est dangereux de mettre le doigt !

Le shériff Sam Johnson fit une enquête pour la forme. Ce qu'il apprit l'incita à ne pas la pousser plus avant. Haussements d'épaules... Regards apeurés... Et

A droite : Le vieux trappeur franco-canadien, « Oncle », Louis Chaunclee, qui fut témoin du crime.

mandait un crayon et une feuille de papier. Il était très agité. Il écrivit d'une main mal assurée :

« Un homme a été assassiné dans la montagne !

« Martyrisé jusqu'à perte de connaissance, puis poignardé et enfin brûlé en plein air. »

Abasourdi, le représentant de la loi lui arracha le crayon des mains et demanda par écrit (c'était la seule manière possible de communiquer avec le malheureux) :

— Quand ?

— Il y a huit mois !...

— Et vous avez attendu huit mois pour le dire ?

— Oui. La loi de la montagne est que « sera fouetté quinquante fois aura la langue trop longue ». Mais maintenant, il se forme des clans. On se canarde sous le moindre prétexte. On répand le sang... Il est temps d'intervenir !

— Comment avez-vous eu connaissance du crime ?

— J'y ai assisté... J'en ai été témoin !

Un crime commis huit mois auparavant. Et c'était la première fois que le shériff en entendait parler ! Ah !... ceux de la montagne savaient tenir leur langue... Le sourd-muet écrivit encore :

— Je rentrais chez moi. Je possède une cabane en bois, dans un endroit solitaire. Tout à coup je humai l'air. Cela sentait la fumée. Qui pouvait faire du feu,

— Non, ce n'est pas mon Connie !... Le mien était un blond aux yeux gris, celui-ci est un brun aux yeux noirs !...

puis, une confidence :

« Ceux qui ne savent pas tenir leur langue goûtent du fouet. Tant pis pour eux... »

Tout retomba dans le silence et la tranquillité.

Environ trois mois plus tard, un nommé Reuben Hall,

un sourd-muet, faisait irruption dans le bureau du shériff et, par gestes, de-

mandait un crayon et une feuille de papier. Il était très agité. Il écrivit d'une main mal assurée :

« Un homme a été assassiné dans la montagne !

« Martyrisé jusqu'à perte de connaissance, puis poignardé et enfin brûlé en plein air. »

Abasourdi, le représentant de la loi lui arracha le crayon des mains et demanda par écrit (c'était la seule manière possible de communiquer avec le malheureux) :

— Quand ?

— Il y a huit mois !...

— Et vous avez attendu huit mois pour le dire ?

— Oui. La loi de la montagne est que « sera fouetté quinquante fois aura la langue trop longue ». Mais maintenant, il se forme des clans. On se canarde sous le moindre prétexte. On répand le sang... Il est temps d'intervenir !

— Comment avez-vous eu connaissance du crime ?

— J'y ai assisté... J'en ai été témoin !

Un crime commis huit mois auparavant. Et c'était la première fois que le shériff en entendait parler ! Ah !... ceux de la montagne savaient tenir leur langue... Le sourd-muet écrivit encore :

— Je rentrais chez moi. Je possède une cabane en bois, dans un endroit solitaire. Tout à coup je humai l'air. Cela sentait la fumée. Qui pouvait faire du feu,

Assass
Tilla
De hau
man

arrêt

« Et

foyer,

« Pe

nait so

(mais

tout é

« Il

un tra

un ar

enfer..

— C

que la

pauvre

on n'a

Le s

minut

papier

inqua

Il a

A c

llanso

—

Croye

Qua

netten

—

dénon

y ajou

Le s

—

taine

Monta

Les

main.

minute

cadait

dît le

remon

Printe

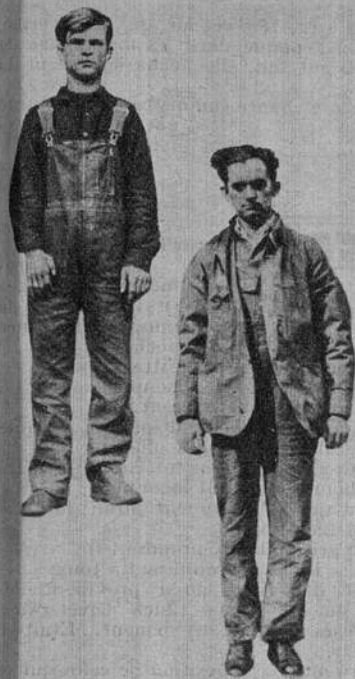
était d

l'herbe

encore

de leur

mation



Assassins... ou innocents?... Ceux que Tilla accusa d'avoir tué son fiancé.
De haut en bas : Bill Younger et Herman Greenaway, Ils jurèrent acquittés.

dans ces parages ? Le feu est toujours dangereux à proximité de fourrés et de forêts. Je suivis la piste à son odeur et j'arrivai dans une clairière. Ce que je vis me figea d'horreur, et je me cachai derrière une souche géante. Un feu de branches était allumé sur le sol. A côté, quatre hommes en avaient terrassé un cinquième dont ils martelaient la tête à coups de quartiers de roc. Le sang jaillissait partout et l'homme se débattait. Mais il était solidement maintenu. Comme la mort n'arrivait sans doute pas assez vite, l'un des quatre s'arma d'un long poignard. Il larda la victime sans

arrêt jusqu'à ce qu'elle ne bougeât plus.

« Et les assassins placèrent le cadavre au milieu du foyer, qui reprit de plus belle.

« Pendant ce temps, un cinquième bandit maintenait solidement une jeune fille qui se débattait et criait (mais je ne pouvais entendre, je suis sourd) et qui vit tout également...

« Il y a encore un troisième témoin. Louis Chauncey, un trappeur français-canadien, qui était caché derrière un arbre et que je vis fort bien en rampant hors de cet enfer...

— Connaissez-vous la jeune fille ?

— Je pense bien !... C'était Tilla Ruminer, et je crois que la victime était son fiancé, Connie Franklin. La pauvre Tilla porte le deuil depuis cette date, et jamais on n'a revu Franklin.

Le shériff considéra le sourd-muet pendant quelques minutes. Ses yeux se portèrent ensuite sur la feuille de papier couverte d'écriture, l'histoire d'un meurtre inqualifiable...

Il avait de la peine à en croire ses yeux.

A ce moment entra son ami le procureur Hugh Williamson, à qui il tendit la déclaration :

— Voici ce que cet homme vient de me révéler...

Croyez-vous que ce soit possible ?

Quand Williamson eut terminé sa lecture, il affirma nettement.

— Harrell risque sa vie en nous apportant pareille dénonciation... C'est la preuve même que nous pouvons y ajouter crédit...

Le sourd-muet s'empara de la feuille et ajouta :

— Je puis vous mener à l'endroit. C'est à une vingtaine de kilomètres d'ici, sur un plateau près de la Montagne de Pierre.

Les trois hommes se mirent en route, dès le lendemain. Après avoir marché sous bois durant quelques minutes, ils arrivèrent à une clairière. Un torrent cascada joyeusement non loin de là. Le sourd-muet étendit le bras. Le shériff s'avança. Le crime, selon le récit, remontait au mois de mars. On était en novembre. Printemps, été, automne, s'étaient succédés. Un endroit était dénué, alors que, tout autour, il y avait eu de l'herbe et de la mousse. La place du foyer... Il y avait encore des cendres, que les hommes fouillèrent du bout de leurs cannes. Tout à coup, ils poussèrent une exclamation simultanée. Ils venaient de mettre des osse-

ments à nu. Des ossements calcinés, brisés, mais sur la nature desquels on ne pouvait se tromper. Des ossements humains. Seule la tête manquait. Ce qui signifiait que s'il s'était agi d'un animal quelconque on n'aurait pas pris ce soin de la faire disparaître...

Un petit paquet partagé entre deux mouchoirs...

C'était tout ce qui restait d'un homme.

— En route ! articula le shériff, d'une voix mal assurée... J'ai hâte de rentrer.

— Pardon ! fit le procureur. Si nous interrogeons l'autre témoin ? Le trappeur ?

Ils avaient emporté un copieux bloc-notes pour correspondre avec le sourd-muet. Ce dernier indiqua la cabane de Louis Chauncey, surnommée l'« Oncle ». Le vieux solitaire fumait sa pipe sur le devant de sa porte. Son visage se rembrunit quand il reconnut les deux officiels.

— Je ne sais rien ! grommela-t-il.

— Ce n'est pas ce qu'affirme Harrell.

— Il m'en coûterait cher de parler, reprit l'Oncle. La loi de la montagne ne pardonne pas...

Ce fut long avant de le décider. Il fallut lui promettre une protection complète. Son récit fut, en tous points, celui du sourd-muet, avec une horreur accrue du fait que le trappeur avait entendu, lui, les hurlements d'agonie du malheureux :

— Dix minutes!... suppliait ce dernier. Dix minutes encore pour embrasser Tillie, une dernière fois.

« Une pierre lui écrasa la bouche, qui vomit le sang... Il put encore murmurer :

« — Tillie... Ils me tuent !... »

« Et la femme se débattait à coups de pieds, à coups de poing, hurlant des imprécations et des prières de miséricorde... »

L'Oncle ne connaissait pas les noms des assassins, mais se faisait fort de les reconnaître.

Ce second récit avait convaincu les deux hommes.

— Allons voir Tilla ! s'écria le shériff.

Tilla était en deuil, comme l'avait écrit le sourd-muet. Elle, non plus, ne voulut pas parler tout d'abord. Toujours cette loi infernale de la montagne !... C'est en pleurant qu'elle confessa :

— Ils étaient tous jaloux de Connie... Nous étions en route pour nous marier chez le pasteur de la ville... Ils nous ont attaqués ici. Nous avons commencé à courir... Les lâches !... Quand le corps de mon pauvre aimé fut inerte, ils le jetèrent dans les flammes et, comme il avait roulé hors du foyer, ils l'y renvoyèrent à coups de pied.

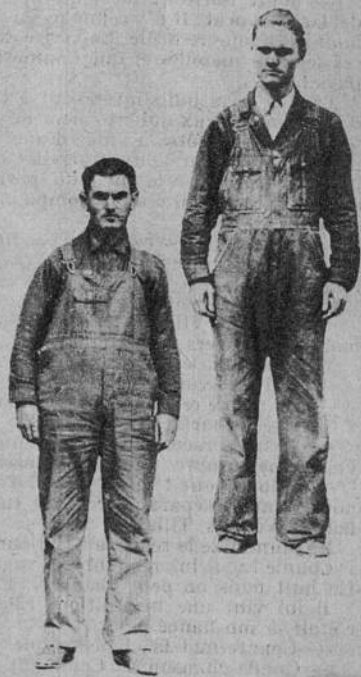
« Ils me relâchèrent ensuite... Je n'ai jamais osé parler... Ils vont sûrement me tuer, maintenant.

— Mais enfin !

s'exclama le shériff, personne ne s'est inquiété de la disparition de votre fiancé ?

— Tout le monde croit qu'il m'a abandonnée et qu'il a quitté le pays... Non ! Non !... Je n'aurais pas parlé si vous n'aviez été prévenus par d'autres... J'ai peur maintenant !

Ils étaient trois qui avaient vu le meurtre et gardé le secret pendant huit mois. Parmi ces trois, la propre fiancée de la vic-



De haut en bas : Joe White et Hubert Hester.

time... Des assassins se promenaient impunément, parce qu'ils avaient confiance en la loi de la montagne, qui punit ceux qui ne savent pas tenir leur langue.

— Connaissez-vous les noms ? demanda le shériff.

— Oui, je les connais... Ah !... Je revois la scène ! gémit la jeune fille en repoussant de ses bras crispés quelque dantesque hallucination.

« Là... c'est Greenaway qui me saisit et m'étouffe dans ses bras de brute... Je me débats. Mais il est fort. Voici Hester qui se rue sur Connie et l'abat à coups de pierre. Maintenant, c'est Younger, qui s'est armé d'une grosse branche et qui frappe, qui frappe sans pitié... Mon pauvre Connie hurle sa douleur... White, qui avait aussi frappé avec une grosse pierre, vient de tirer un couteau à longue lame et s'acharne sur Connie... Greenaway m'a jeté par terre et me roule dans un fourré. Il m'enfonça le poing dans la bouche pour m'empêcher de crier. Je perds connaissance... Il me lâche... Je ne sais plus.

— Le sourd-muet a mentionné cinq hommes. Vous ne parlez que de quatre assassins.

— Ils n'étaient que quatre... Harrell a dû se tromper... Mais, à eux quatre, ils ont tué mon pauvre fiancé... Les assassins !

A partir de ce moment, les choses furent menées rondement. Un petit détachement de police fut envoyé dans la montagne et en ramena les quatre accusés, des gaillards au masque nettement patibulaire. Dans le même camion, mais sous la protection de trois hommes armés, il y avait Tilla, le sourd-muet et le vieux trappeur, qui n'avaient osé rester... La populace les menaçait pour avoir transgressé la fameuse loi.

Les accusés choisirent comme avocat le propre frère du procureur général...

Est-ce à cela qu'il faut attribuer la suite et le dénouement vraiment étranges de cet extraordinaire aventure, qui paraissait terminée au moment du jugement et qui, en réalité, ne faisait que commencer ?... N'y avait-il pas trois témoins ? N'avait-on pas trouvé, à l'endroit indiqué, les traces d'un foyer dont on avait retiré les débris humains ?... Quoi de plus ?

— Toute l'histoire n'est qu'un tissu de mensonges ! déclare l'avocat. Il n'y a jamais eu d'assassinat, encore moins de cadavre brûlé. La vérité est que les deux fiancés se sont querellés et que Connie Franklin a quitté le pays !

Tout le pays qui s'intéressait à l'affaire se divisa en deux camps. Ceux qui croyaient au meurtre et ceux qui se tenaient les côtes à l'idée d'une vaste fumisterie.

Dix jours avant l'ouverture des débats, l'avocat des inculpés frappait à la porte du shériff, un sourire goguenard aux lèvres. Il était accompagné d'un homme qu'il présentait :

— Voici Connie Franklin en chair et en os !

Le shériff, interloqué, envoya chercher les trois témoins.

La jeune fille entra la première.

— Hello !... Tilla !... fit l'homme en s'avançant la main tendue vers miss Ruminer.

Mais celle-ci, le cou en avant, le regard éperdu :

— Qui êtes-vous ?...

— Tu ne me reconnais pas ? Connie ? Ton Connie !...

Tilla se retourna vers le shériff :

— Je ne le reconnais pas... Ce ne peut être lui ! J'ai vu, de mes propres yeux, assassiner Connie !

— Allons donc ! Tu as rêvé... Tu sais bien que nous nous sommes séparés parce que tu m'accusais de trop boire... Voyons, Tilla !

La jeune fille le regardait toujours.

Connie ?... Il lui ressemblait vaguement, après tout. En huit mois, on peut changer... Elle fondit en larmes.

Il lui vint une inspiration. Elle allait bien voir si c'était là son fiancé.

— Chante-moi la chanson que j'aimais tant !

— Quelle chanson ?... Comment puis-je me rappeler ?

— Tu as déjà oublié ? reprit Tilla, méfiante... Eh bien ! c'est *On the trail of the lonesome pine* (Sur la route du pin solitaire).

L'homme entonna à tue-tête cet air, qui, à la vérité, était fort populaire à l'époque dans les montagnes de l'Arkansas. Quand il eut fini, elle hochait lentement la tête, en murmurant :

— Jamais Connie n'a chanté comme ça ! Cet homme est un imposteur...

Le père de Tilla proposa une autre épreuve :

— Joue-nous de l'harmonica...

— Je ne me promène pas avec des instruments de musique dans mes poches !

— L'harmonica de Connie ne le quittait jamais !

On se procura un instrument. L'homme savait en jouer. Mais Tilla et son père protestèrent :

— Il n'arrive pas à la cheville du disparu !... Connie était un as. Celui-ci est passable, pas plus...

L'ami intime de Connie Franklin fut cité. Il déclara formellement que l'homme lui était inconnu.

Cependant l'avocat qui l'avait amené jurait, lui, que son compagnon était bien Connie.

— Allons voir les prisonniers... proposait-il.

— Chose étrange... Ils le « reconnaurent » tous.

Qui donc l'avait découvert aussi providentiellement ? Nul autre que le vieux Chick Greenaway, père de l'un des accusés. Bizarre, décidément... Était-ce Connie, ou non ?

Les débats s'ouvrirent. La déposition de celui qui se prétendait le disparu fut curieuse. Il affirma avoir été roué de coups par ceux à qui il avait serré la main, la veille encore, dans leur prison, mais ajouta qu'il leur avait échappé et s'était enfui. Un drôle de personnage, qui avait commis quelques petits méfaits, entre parenthèses.

Ainsi, par exemple, il possédait quelque part une femme et quatre enfants. Ce qui ne l'avait empêché, selon ses propres déclarations, de faire la cour à Tilla. Il avait en outre été pensionnaire d'une maison de fous. Une vie édifiante, en somme !

Il était évident pour tout le monde, sauf pour la défense, que ce n'était pas la victime. Connie était un blond aux yeux gris. Celui-ci un brun aux yeux noirs. Connie avait une cicatrice sur la joue gauche et une tache congénitale sur le cou. Inutile de les chercher sur le nouveau venu.

— Quoi encore ? demanda le juge à Tilla Ruminer.

Elle réfléchit un instant et demanda :

— Qu'il se déchausse !... Pied droit !...

« Voyez ! s'écria-t-elle rouge d'animation. Connie avait les orteils tout de travers (*sic*). Les siens, à celui-ci, sont droits... Et puis, non, non et non !... On a assassiné mon fiancé... Je l'ai vu... Je ne l'oublierai jamais !... »

Ce fut un duel épique entre les deux frères, l'un demandant justice au nom de la victime, l'autre haussant les épaules et désignant l'imposteur.

— Il n'y a pas de victime puisque voici l'homme !

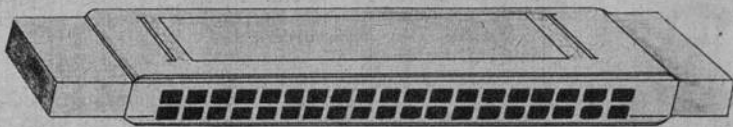
Vingt heures après que le jury se fut retiré pour délibérer, le verdict fut connu :

Acquittement général des accusés !...

Malgré les ossements, malgré les protestations de tous ceux qui avaient connu Connie Franklin, malgré la maladresse de l'imposteur à chanter l'air favori de sa belle et à jouer de l'harmonica, sans compter les autres indices, le tribunal persista à croire que jamais un crime n'avait été commis, et les assassins furent remis en liberté.

« Ceux qui ne savent pas tenir leur langue, dans les montagnes de l'Arkansas, tant pis pour eux !... »

HENRY MUSNIK.



L'homme qui avait disparu portait toujours dans sa poche un harmonica dont il jouait à ravir. Or « l'homme qui ressuscita » n'était pas capable de se servir convenablement de cet instrument de musique.

Police-Magazine

PUBLIE DES ENQUÊTES CAPTIVANTES
FAITES JUSQUE DANS LES MILIEUX
RÉPUTÉS LES PLUS INACCESSIBLES

le cimetière des objets trouvés

MADAME, ma fillette vient de perdre sa pèlerine, une pèlerine en...
— Une pèlerine ?

Consultation rapide d'un registre.

— Nous n'avons rien ici, monsieur ! Voyez à la Préfecture de police, à la Cité, au Service des objets trouvés.

La scène se reproduit, quotidiennement, des dizaines de fois dans tous les commissariats parisiens. Car la police veille non seulement sur notre sécurité, mais elle s'occupe aussi de réparer les déplorable effets de nos distractions journalières de gens trop affairés.



Madame, ma fillette... (S. G. P.)

Le Commissariat de quartier sert d'intermédiaire entre la personne honnête qui rapporte ce qu'elle a trouvé et le Bureau central qui reçoit, enregistre et restitue à leurs propriétaires les nombreuses épaves rencontrées journalièrement dans la capitale. Un objet perdu est apporté : immédiate-



Toutes les épaves. (S. G. P.)



Le rayon des sacs à main. (S. G. P.)

ment il est adressé à la Préfecture. Et chaque jour, des centaines de personnes se pressent dans l'étroit bureau affecté à ce service.

— Madame, ma fillette a perdu une pèlerine...

— Remplissez un formulaire !



La calotte d'un prêtre voisin avec une écharpe de franc-maçon, casque de poilu et un képi fantaisie. (S. G. P.)

Sur la feuille imprimée, des précisions indispensables sont demandées, des garanties sont exigées : Nom, prénoms, profession, adresse, nature et valeur de l'objet perdu, endroit présumé de la perte, moyen de transport utilisé, heure approximative, etc.

Quand la fiche est remplie, vous revenez à la charge. Une dizaine de guichets vous attendent, tous spécialisés. Ici l'on s'occupe uniquement des bijoux ; là, des appareils photographiques ; celui des vêtements ; celui-là, des cannes et des parapluies ; un autre, des sacs à main et des portefeuilles ; un autre encore, des titres et du numéraire.

Cette spécialisation est absolument nécessaire, si l'on veut bien songer un seul instant au nombre considérable des objets trouvés... et déposés, car aucune statistique ne pourra jamais établir exactement le nombre des objets perdus, 176 000, en 1930, et en chiffres ronds. Il y a trente ans, ce nombre était seulement de 67 000. Et cela pose un grave problème : nos grands-pères étaient-ils moins honnêtes que nous ou tout simplement moins écrivains ? Joli sujet d'enquête.

Dans ce nombre formidable qui représente à peine le dixième des objets perdus annuellement à Paris, le record est détenu par les parapluies qui entrent en ligne compte pour 35000 : parapluies d'hommes, « tom-pouces » de dames, qui, entassés dans leurs casiers, présentent le plus curieux aspect.

Le sous-sol aux épaves.

Mais cette « pépinière » ne constitue qu'une infime partie de la vaste remise aux épaves. Dans un sous-sol de 1680 mètres carrés, les objets les plus hétéroclites sont emmagasinés. On trouve de tout dans le sous-sol aux épaves : outre la fatidique malle d'osier, dans laquelle un voyageur solitaire a placé sa garde-robe et dans laquelle un assassin, plein d'attentions, aurait pu disposer avec art le cadavre de sa victime, les vieilles chaussures — les neuves aussi parfois — s'y trouvent en quantité industrielle. Viennent ensuite les vêtements, en nombre presque aussi important : pardessus, manteaux, gabardines, vestons, gilets, pantalons, robes, caleçons, culottes, combinaisons, chemises.

On se croirait facilement dans une succursale du marché aux puces, au milieu des chapeaux, bouteilles, vases, douilles et obus — vestiges de la guerre — sabres, voitures d'enfants, jouets, pendules, appareils photographiques, phonographes, disques, instruments de musique. Sur une table, la calotte d'un prêtre voisine avec une écharpe de franc-maçon, un casque de poilu et un képi fantaisie d'un sous-officier élégant.

Le rayon des sacs à main n'est pas moins curieux. Il en est de toutes les tailles, de toutes les formes, depuis le plus simple, perdu par une midinette à la tête de l'lotte, jusqu'au plus luxueux égaré par une femme du monde — ou du demi — un soir de fête. Dans tous, on trouve le rituel arsenal de l'Eve moderne : rouge mandarine, rouge électrique, noir, boîte à poudre et houpette, trousse à ongles et... bien souvent... un mignon pistolet automatique.

Et on voit aussi des cages à oiseaux. Vides, évidemment, car il est sans doute inutile de dire que ceux-ci n'ont pu résister à un aussi lâche abandon et qu'ils sont morts de désespoir.

Dans un magasin voisin sont rangés les objets précieux.

Il y a des pièces de monnaie, des collections rares de numismates, des tableaux de maîtres, des portefeuilles bourrés de billets de banque, des bijoux, des diamants, des bagues de grande valeur, estimées plusieurs centaines de milliers de francs.

Tous ces trésors sommeillent dans des coffres en attendant la venue de leur propriétaire ou de l'inventeur — c'est le nom attribué officiellement à celui qui trouve un objet — à qui il sera attribué.



Parapluies d'hommes, « tom-pouces » de dames, présentent le plus curieux aspect. (S. G. P.)

Tout se perd.

Oui, tout se perd, et le dépôt des objets trouvés serait trop petit pour accueillir toutes les trouvailles.

On perd des chevaux, des automobiles, des chiens, des machines, des voitures, des ânes, des poulets, des lapins. Tout ce gros matériel et les animaux sont conduits à la fourrière, où, comme à la Préfecture, on les conserve pendant les délais prévus.

C'est-à-dire que les denrées périssables sont gardées trois mois. Les objets susceptibles de se détériorer sont conservés six mois et les autres généralement une année. A l'exception toutefois des bijoux, des billets de banque, de l'argent et des valeurs, qui demeurent trois ans dans les coffres du Service des objets trouvés.

Après ces délais de garde, toutes les épaves passent aux mains de l'Administration des Domaines qui les met en vente chaque année.

Car beaucoup d'objets, même de très précieux, ne sont jamais réclamés. Et ce pour les motifs les plus divers :

c'est un malfaiteur qui fait peu neuve et abandonne ses vêtements dans un taxi ; c'est un voleur qui, par crainte d'être surpris, abandonne un bijou volé ; c'est un pauvre vieux qui perd son portefeuille contenant ses modestes ressources et meurt de chagrin avant de mourir de misère.

Et les objets trouvés rapportent ainsi au Trésor des recettes qui ne sont pas négligeables.

En effet, même si les trouvailles sont remises à ceux qui les ont perdues, l'Etat, lui, ne perd jamais ses droits. Une taxe est prélevée, calculée d'après la valeur de l'objet. Créée en 1924, cette taxe rapporta alors 96 000 francs. En 1930, elle produisit 305 189 francs.

Et cette taxe officielle fait parfois oublier à ceux qui ont le bonheur de retrouver ce qu'ils ont perdu l'honnête personne à laquelle ils doivent cette récupération.

Le brave chauffeur de taxi, l'employé de la T. C. R. P., le clochard, le camelot, le gardien de la paix, qui au cours de leur travail, de leurs pérégrinations dans les rues de Paris, ont chaque jour l'occasion de trouver des trésors.

Tous ces braves gens ignorés de la fortune, fournissant quotidiennement une tâche ingrate pour faire vivre leur famille et qui, non seulement apportent honnêtement ce qu'ils viennent de découvrir — parfois de quoi les mettre pour toujours, eux et les leurs, à l'abri du besoin — mais sacrifient encore quelques heures pour effectuer le dépôt de leur trouvaille.

Il y a des gestes qui méritent une récompense. L'honnêteté est une vertu, mais c'est surtout et avant tout un geste.

JEAN CARON.

POLICE-MAGAZINE

SE DONNE POUR MISSION DE
DÉFENDRE LES HONNÊTES
GENS ET DE LES PRÉMUNIR
CONTRE L'ARMÉE DU MAL.

COMM
s'é
la tran
et saï
Un
chiffre
bourg.
étique
Le j
de pre
Com
démarr
Not
modite
c'est t
un au
suffisa
Jim
Compl
lotte d
fantais
de twe
costum
cravat
chemis
Dan
nue (n
affranc
s'il le
mais à
femme
Jim
mer un
gais. L
exacter
La v
dait. E
avec é
un gar
Aucune
en un
n'avait
compor
elle s'é
frais à
Anglais
au sort
Côte d
n'en éd
Pour
ongles s
sa coiff
blanche
ses yeux
Elle
beau, q
en un t



LA PREMIERE PEUR DE JIM

Nouvelle inédite de C.-A. GONNET

COMME le rapide de luxe Paris-Lyon-Méditerranée s'ébranlait, un jeune homme fendit la foule, avec la tranquille assurance de qui a l'habitude de voyager et sait que le train ne partira pas sans lui.

Un porteur le suivait, traînant une valise magnifique chiffée, où les palaces internationaux, de Nice à Edimbourg, de Biarritz aux Dolomites, avaient apposé leur étiquette.

Le jeune homme escalada le marche-pied d'un wagon de première.

Comme s'il n'eût attendu que ce signal, le train bleu démarra.

Notre héros — disons-le tout de suite pour la commodité du récit — s'appelait Jim Jim... un point, c'est tout ! Il avait sans doute, comme tout le monde, un autre nom. Mais « Jim » c'était américain. Et cela suffisait, pour la plupart de ses intimes.

Jim était merveilleusement habillé pour le voyage. Complet anglais de sport à grands carreaux, avec culotte de golf, bas à losanges. Chaussures jaunes piquées fantaisie, semelles de crêpe. Sur le bras, ample raglan de tweed d'Écosse. La casquette de même tissu que le costume. Pour égayer un peu cet ensemble sévère, une cravate à diagonales blanches, rouges, noires. Enfin, chemise bleu ciel et pochette tendre.

Dans le compartiment quatre, où sa place était retenue (numéro 13), Jim constata avec plaisir qu'il serait affranchi d'importuns et libre d'utiliser la banquette, s'il le jugeait bon, pour son sommeil. En face de lui, mais à l'autre angle, en tout et pour tout, une jeune femme.

Jim retira ses gants, demanda la permission d'allumer une capstan, se plongea dans la lecture d'illustrés gais. La montre de son poignet indiquait 21 heures 58, exactement.

La voyageuse, n'ayant rien d'autre à faire, le regardait. Elle constata que Jim était non seulement vêtu avec élégance, mais que c'était, incontestablement, un garçon chic. Rien, dans sa toilette, ne choquait. Aucune de ces négligences qui viennent compromettre en un éclair l'effet d'une correction équilibrée ! Il n'avait pas de bijoux, pas de bagues ; sa cravate ne comportait point de perle. Passant à l'examen du visage, elle s'émut de voir que le jeune homme était rasé de frais à vingt deux heures. Elle en conclut qu'il était Anglais, qu'il avait vingt-six ans, et que, fils de lord, au sortir d'une quelconque université, il allait sur la Côte d'Azur se dorner au soleil. Elle se trompait ; qui n'en eût fait autant à sa place ?

Poursuivant son examen, la voyageuse analysa les ongles soignés de Jim, la longueur de ses cils, le brio de sa coiffure, l'aisance avec laquelle il fumait en lisant, la blancheur de ses dents, l'énergie de son menton et de ses yeux.

Elle finit par s'en tenir à cette opinion que Jim était beau, qu'elle eût aimé le voir flirter avec elle. Que faire en un train, à moins que l'on ne flirte ? Si facile, tant

que le paysage se déroule, de se mentir à soi-même, de mentir aux autres, de balancer phrases vaines comme un encensoir !

Mais le voyageur cosmopolite se souciait peu de sa voisine. Il avait ouvert l'indicateur des chemins de fer, le consultait avec une conviction telle, qu'on eût pu croire à quelque passionnante lecture.

Ce n'était pas qu'il fût misogyne. Loin de là ! Mais — d'un coup d'œil — il avait apprécié le collier de perles de culture, le diamant médiocre, la broche en strass. Pour Jim, une femme ne commençait à compter qu'à partir de plusieurs millions, espèces ou gemmes.

N'interprétez point ceci dans un sens audacieusement fâcheux ! Ce superbe garçon, qui semblait promener son ennui doré de Carlsbad à Saint-Jean-de-Luz, était, en toute simplicité, le plus redoutable bandit qu'on pût imaginer. Il opérait dans les trains. Assassin par goût, presque par plaisir ! Assassin scientifique, qui ne laissait pas de traces, opérait ganté, savait choisir son heure, perdre, lorsqu'il le fallait, temps et argent, plutôt que de commettre la gaffe irréparable.

Jim, qui avait l'air Anglais, que l'on croyait Italien, et qui était de Marseille, mettait sur les dents depuis des années toutes les polices. A force d'astuce et de cran, il passait à travers les mailles du filet, ayant traversé, certes, instants difficiles et minutes d'angoisse, mais n'ayant jamais connu cette peur physique qui vous glace, vous laisse sans réflexe et sans voix. Jim était un criminel de grande classe, qui saurait un jour marcher à l'échafaud comme il montait dans une « Fêche d'or ». Sa force était d'opérer seul, de ne point avoir de maîtresse en titre, de ne raconter ses affaires à personne, de n'avoir ni passion du jeu ni tendance à boire. Vices qui, un jour, vous amènent à vous découvrir...

En dehors de la joie de « tuer proprement », Jim n'avait de goût que pour la pêche à la ligne et la victoire de Samothrace. Car il fréquentait tour à tour les berges de la Marne et le Musée du Louvre.

Ayant jugé, sans hésitation, que sa voisine n'était en rien proie digne de lui, il dédaignait même de lui conter le roman classique qu'il savait par cœur et tenait en réserve.

A quoi bon faire des frais ? Il s'économisait. Il passa dans le couloir, s'excusant avec un indéfinissable accent étranger, examina tour à tour « les clients » possibles.

Ce grand Anglais osseux ? Riche, pour sûr, mais les « voyageurs cheques » se négocient difficilement. Puis le bonhomme était solide... Les batailles fripent vos vêtements. Il fallait à Jim de la besogne facile, la plus facile possible.

Il chercha plus loin. Des couples... Voyage de noces, guère intéressant. Joueuse cinglant vers Monte-Carlo, pas davantage.

Finalement, Jim jeta son dévolu sur un vieillard,

décoré de la Légion d'honneur, à l'aspect cosu et lassé à la fois. Il occupait — seul — un compartiment de tête. Conditions idéales pour un bandit de sleeping !

La victime, debout dans le couloir, regardait fuir le paysage. « Elle » avait abandonné chaussures de ville pour d'élégantes mules de cuir rouge. Déduction : le vieux dépassait Lyon. L'heure du crime s'imposait d'elle-même, quatre heures du matin, vers Valence, quand tout dort, que nul ne monte ni ne circule dans les wagons.

Pris d'une sympathie subite pour cet homme, qui bientôt, entre ses mains, ne pèserait pas lourd, Jim se rapprocha, saisit prétexte de cigarettes pour lier conversation.

Il sut ainsi que son « client », notable pharmacien de Marseille, possédait villa à Cavalaire, venait parfois à Paris pour voir un gendre et traiter quelques affaires. Heureux de « descendre », de quitter la capitale et ses bruines pour le soleil, les quais dorés de la Canebrière il disait — son accent sonnait comme d'un cor — sa joie bruyante de brave homme.

Jim — son pays — s'attendrissait à ces évocations de bouillabaisse, de cabanon, de pêche au château d'If, de chasse dans les maigres pinèdes. Mais, en lui-même, la force fatale qui guidait son bras ne désarmait point. Il avait aux lèvres le sourire distrait de qui songe à autre chose et ne sait s'exclure de cette rêverie.

Pour tâter à fond « le vieux », Jim amena la conversation sur des thèmes familiers : bourse, banque, valeurs sûres, spéculations. Il trouva un interlocuteur très discret, très « ferré », qui lui prouva par $a + b$ que le caoutchouc et l'air liquide connaissent plus-values certaines. Jim n'était nullement de cet avis, mais pour s'assurer d'avance le pardon de celui qui subirait de ses mains un sort terrible, il en convint sans restriction. Quelle importance, au demeurant ? Sa fortune à lui Jim — rentes d'État — dormait en un coffre d'Amsterdam, au nom de Maxie Rosenbloom.

Au bout d'une heure de courtois entretien, où Jim n'avait pas caché au pharmacien sa qualité de citoyen du Honduras, et son goût désastreux pour les hasards de la roulette, le distingué pharmacien manifesta quelque lassitude, réintégra son compartiment :

— Vous comprenez, dit-il avec un sourire, d'ici Marseille-Saint-Charles, neuf heures quarante, j'ai le temps de me reposer. Hé, hé, je ne suis plus jeune.

— Profitez-en, fit Jim. Rare d'avoir un compartiment pour soi seul ! Voulez-vous vous étendre ? Je vais baisser la lumière.

Il nota avec soin la position de sa future victime, tourna le commutateur. Sur un bonsoir, « Good night » cordial et bon enfant, il ferma la porte. Il était onze heures.

Jim revint à son coin. La jeune femme ne dormait pas. Il s'en irrita. Elle rêvait, yeux ouverts. Il demanda, ceci faisait partie de son plan :

— Vous descendez à Lyon, sans doute ? Je vois que vous ne songez pas à prendre de repos ?

Sourire câlin :

— A Lyon ? Oui, je pense. Je voyage pour mon plaisir, m'arrête où il me plaît. Quand je me sens lasse, que j'en ai assez du train, de la fumée, je hèle un porteur. Toujours de la place, dans les hôtels Terminus !

Il esquissa à ces paroles d'une exactitude sans envergure. Intérieurement, il pestait. Si cette chérie ne débarrassait pas le plancher à Perracine, le coup était

compromis. Ou — à tout le moins — faudrait-il abandonner, sautant sur le ballast, la prestigieuse valise — bourrée de vieux journaux. Jim détestait laisser derrière lui un indice, quel qu'il fût !

— Me permettez-vous, madame, de mettre la lumière au bleu ? demanda-t-il, exquis de politesse.

— J'allais vous en prier.

Ils restèrent, dans l'ombre, face à face, comme des ennemis. Le fauve sentait sur lui, étrangement obstinés, les yeux de l'autre. Il s'en inquiétait, sans pouvoir définir exactement sa crainte. Cette jeune femme, quelle curieuse façon de guetter ses mouvements, de l'inspecter des pieds à la tête ! Il songeait à ces inspecteurs-femmes, que Scotland Yard emploie, qui, sous le rapport de l'audace, de la force, de la patience, ne le cèdent en rien à leurs collègues du sexe mâle. L'idée l'effleura que ce pût être un homme déguisé. Mais la finesse des mains, le galbe des attaches le rassurèrent.

Il s'efforça de chasser de lui ces impressions ridicules. Il se rencoigna, siffla un fox-trott entre ses dents, rabattit sa casquette sur ses paupières. Parfois — sans qu'un pli de sa figure bougeât —, il entr'ouvrait un

œil, sous la double barrière des cils. Fixé sur lui, le regard d'acier de sa voisine. Ah çà ! n'avait-elle rien d'autre à faire ? Comble de sans-gêne, elle se mit à fumer, elle qui avait refusé une capstan ! Jim reconnut du tabac turc, très cher, et songea à Constantinople avec regret.

Les minutes, les heures passèrent. Dijon rejeté à sa nuit, le train dévalait à travers la Bourgogne, franchissant dans sa course des gares tremblotantes de sonnettes. La fumée rose s'accrochait aux meules, aux saules, s'effiloçait au bord de rivières calmes quand le « train bleu » traversait une tranchée dans le roc, ou dépassait un rideau de feuillages, c'étaient soudain comme des râles montant du ballast, une agonie sans fin de matière torturée. Les oreilles de Jim en frémissaient ; rappel d'autres soupirs, d'autres plaintes. Il eût béni la course silencieuse d'une auto racée, emportant à cent à l'heure ses

rêves de tardive innocence.

Vers deux heures, le train approcha de Lyon. L'inconnue se leva, prit quelque chose, à tâtons, dans son sac, sortit.

Jim, à travers les rideaux bleus, la vit un moment seule dans le couloir, droite et souple, les coudes sur la barre de cuivre. Puis elle disparut. Lavabo, sans doute.

vingt-cinq minutes après, comme le « train bleu » ralentissait aux approches de la gare, elle revint. Elle ramassa son carton à chapeau, sa valise, posément sans faire de bruit.

Jim (baïllement imité avec art) venait de se réveiller. Elle dit gaiement :

— Ça y est ! Je couche à Lyon ! Plus dispose, de main, pour rallier Cannes ! Voyager par étapes, c'est le secret !

Elle salua, d'une inclinaison de tête.

Jim se leva, s'offrit à porter les bagages ou bout du wagon. Elle hésita, puis consentit.

Jim la vit descendre, appeler un porteur. Il fit adieu de la main, regarda s'éloigner l'anonyme. A la fois content et vaguement déçu. S'il avait insisté, qui sait ! Mais il réfléchit, tout de suite : « Les affaires sont les affaires », eut un petit rire entre ses dents serrées.

— Maintenant, le « vieuque », à nous deux ! Je ne donnerais pas cher de ta peau. A moins qu'il ne monte du monde !



Un porteur le subit...

Le qu
sifflet, le
Jim o
courbes,
Valence,
ou Tain.
lements
savait,
enfin la s
favorisai
attendre
Qu'éta
Nulle
espèce de
Jim n
tâche
rette de e
de tuer, l
une pant
Un seul d
ver sur l
enfantin
Dans l
paratifs.
Certain
Jim, lui,
qui déch
d'escarpe
Lui ? U
sûr, avec
rejaillir.
sûreté de
laire con
L'homme
lutte. An
chaise éle
Le ban
pathique
cons de
caine, de
serein, n
yeux ne
ballon et
t un mo
Il regar
à fenêtr
in œil da
Jim jet
leurs lava
our de cl



La jeune femme ne dormait pas.

tion entre les soufflets. On ne prend jamais trop de précautions, n'est-ce pas?

Il revint ensuite à son repaire, « balança » par la portière journaux et indicateur des chemins de fer, ralluma l'électricité, examina sa valise sous toutes les coutures (il pouvait être contraint de l'abandonner), essuya avec minutie les serrures et la poignée où l'on s'efforcera de relever des empreintes digitales. Il se mit à quatre pattes, brossa le tapis à contre poil. Il regarda sous les banquettes s'il n'avait rien laissé tomber par inadvertance, arracha de sa case le numéro de place louée, dispersa, hors le cendrier, les cendres de cigarette.

Que le compartiment, à partir de cette minute où il le quittait, fut parfaitement anonyme et banal. Que le meilleur détective du monde y perdit son latin. Il renifla : parfum de femme. Seul souvenir de la voyageuse, à présent endormie, tête brune, sur quelque oreiller d'hôtel.

Un dernier regard à sa montre. Jim prit sur son bras gauche le raglan, glissa ses souliers de golf dans les poches intérieures, se ganta, sortit.

En titubant (le train, en courbes hardies, épousait les méandres du fleuve), il gagna l'autre extrémité du wagon, s'arrêta devant le compartiment numéro 8.

Après avoir accompagné la jeune femme, il avait noué au passage un imperceptible fil de soie à la poignée de bronze. Petite précaution de rien du tout ! Il lui devait d'être sûr, cependant, que le pharmacien marseillais n'avait pas bougé, et que personne n'était entré... Point capital.

Jim se pencha. Le lien était intact. Il ferma les yeux, deux minutes, pour s'habituer à l'obscurité. Puis, d'un mouvement résolu, il noua derrière sa nuque le mouchoir de soie, entra, referma la porte avec soin.

Le vieux monsieur dormait sur sa banquette. Jim jeta son manteau, s'installa en face. Avec béatitude. Tel un voyageur ordinaire, heureux d'enlever une place vide. Il lui fallait se repérer. La victime avait-elle la tête toujours côté table? Oui. Rien de changé depuis Dijon ! Jim distinguait l'aurole des cheveux blancs sous une calotte grecque. Mais quelle curieuse odeur ! Acre et fade en même temps. Et pourquoi les pieds de Jim glissaient-ils dans on ne savait quoi d'humide?

L'homme de proie n'attendit pas davantage. Il assura son arme dans sa main, se détendit comme un jaguar. Frappa droit, vite, avec une précision terrible...

L'assassin n'eut pas un sursaut, pas un réflexe, immobile...

Certes, le coup avait été beau ! En plein cœur ! Jim l'eût juré. Cependant... Ce passage de la vie, même endormie, à la mort, sans un frémissement... guère naturel !

Laissant son poignard dans la plaie (il le retirerait de loin, bras tendu, d'ici une minute. Il fallait craindre les taches), Jim toucha de l'index la face du cadavre. Étrangement froide... Alors, il bondit sur la lumière, frappa le capitonnage d'un coup de poing à assommer un bœuf et poussa un juron de bagnard...

Le petit vieux était mort, déjà mort... Proprement zigouillé, par quelqu'un d'autre... Jim avait été pris de vitesse ! Mais mauvais travail, travail de débutant... Du « raisiné » sur le plancher, contre la banquette. Des étoiles rouges avaient jailli jusqu'à la glace !

La figure convulsée reflétait une expression d'horreur. La bouche ouverte laissait voir les dents. Mèches blanches sur le front, en désordre.

Le cadavre n'avait plus ni chaîne de montre (boutonnière du gilet arrachée), ni portefeuille (veston coupé au rasoir). Par terre, un briquet, des clefs, un mouchoir, quelques sous. Les poches étaient retournées, comme dans les crimes crapuleux au bord des routes.

La main de la victime étreignait encore quelque chose. Jim écarta les doigts crispés : morceau d'étoffe.

Il haussa les épaules. On ne signe pas ses forfaits ainsi !

Mais soudain, yeux agrandis, il étalait le chiffon : il le reconnaissait, ce crêpe Georgette. La robe de la voyageuse, de sa voisine, tout à l'heure...

Ah, c'était trop fort, c'était fou !... Battu sur le poteau, courte tête, lui Jim, par une femme ! A mourir de rire ! Celle qu'il redoutait d'instinct, qui avait eu, sans doute, aussi peur que lui, c'était donc...

Il se remémora le fin profil, les yeux aigus, dardés sur lui dans les ténèbres. Elle ! Pas banal ! Une

Le quai restait désert. Sans un appel, sans un sifflet, le rapide de luxe reprit sa course.

Jim connaissait la ligne, ses caractéristiques, ses courbes, son profil. Il avait déjà opéré, entre Vienne et Valence, exactement aux approches de Saint-Vallier ou Tain. A cet endroit, le convoi ralentissait, des éboulements étaient à craindre, le mugissement du fleuve savait, au besoin, couvrir les appels des victimes ; enfin la succession des tunnels, avec leurs gouffres de noir, favorisait une agression brusque. Cent kilomètres à attendre !

Qu'était, à ce moment, l'état d'esprit du criminel. Nulle fébrilité ; limpidité d'âme totale. Même, une espèce de bien-être.

Jim ne songeait pas davantage à ce qui l'attendait — tâche obscure, effroyable — qu'à tirer une cigarette de son étui, ou à décroiser les genoux. Au moment de tuer, il se lèverait, silencieux, muscles bandés, comme une panthère. Il frapperait. Sans l'ombre d'hésitation. Un seul coup. Et ce serait fini. Le reste : se laisser tomber sur la voie, ou descendre aisiblement à Valence... enfantin !

Dans le compartiment désert, il commença ses préparatifs.

Certains usent du revolver, étranglent, assomment. Jim, lui, poignardait. Pas la grosse lame à cran d'arrêt, qui déchire les chairs, arrache les vêtements : arme d'escarpe !

Lui ? Une aiguille emmanchée, très fine et d'acier sûr, avec coquille à la garde, pour empêcher le sang de rejaillir. Si Jim réussissait son coup — et il avait la sûreté de main d'un matador — la blessure, triangulaire comme d'une baïonnette, restait exsangue. L'homme ? Foudroyé. Pas un cri, pas un râle, pas de lutte. Anéantissement absolu, humain presque, de chaise électrique.

Le bandit des sleepings échangea ses souliers, sympathiquement silencieux pourtant, contre des chaussons de caoutchouc, enfila une combinaison américaine, de pure gutta-percha qui se pouvait en un touremain, nettoyer au robinet des water, enfonça sur ses yeux une casquette, mit dans sa poche, à gauche un flacon et un flacon de chloroforme, à droite son arme et un mouchoir de soie noire.

Il regarda l'heure à sa montre, releva le rideau de la fenêtre pour déterminer la position du train, risqua un œil dans le couloir. Personne !

Jim jeta, sur ses épaules, son manteau, se rendit aux deux lavabos pour vérifier qu'ils étaient vides et, d'un tour de clef carrée, immobilisa la porte de communica-

conscience ! Mais bien inexpérimentée, la pauvre !
Quand avait-elle exécuté le « vioque » ? Une seconde de réflexion : elle était descendue à Lyon... Eh, mais ! du travail rapide ! « Cela » s'était passé, en moins d'une demi-heure, pendant cette absence... Elle avait « fait vinaigre » ! Et quelle chance de ne pas s'être salie ! Au revolver !

En y songeant, cette femme-bandit n'était pas si « tocquarde » que ça ! Elle avait commis cette grosse erreur, évidemment, de la robe déchirée. Mais quel joli culot dans sa phrase d'avant : « Je descends où il me plaît. Lorsque j'en ai assez du train ! » Pardi ! Quand un « pante » rend son âme à Dieu, tout seul, sans avoir eu la force de tirer le signal d'alarme !

Autre preuve de sang-froid. Accepter — avec quel naturel ! — l'offre de Jim de porter les bagages. Ils étaient passés devant la porte du huit... Qu'à cet instant, par le plus grand des hasards, on eût découvert l'« accident ». Cela aurait pu mal aller, pour la même ! Il ne fallait pas se mentir à soi-même. Jim devait convenir qu'il avait été roulé, mais que la disciple était de taille. Il eût souhaité la retrouver, lui dire entre quatre-z-yeux.

— Chut ! Je sais. Hé, bé, pas mal, la gosse ! Vous irez loin ! Jusqu'à la perpétuité.

Il eût aimé se découvrir à elle, plaisanter macabrement. Peut-être, qui sait ? aller plus loin encore. Ses baisers — une garce pareille — ne devaient pas avoir la saveur de ceux des autres, de toutes autres. Il y devait y passer le goût froid de carnage et l'odeur du sang.

Mais Jim ne s'attardait pas à ces complications. Fi de sentiment. Il fallait se tirer de là. Il lui répugnait un peu d'avoir enfoncé son arme dans un cœur qui ne battait plus. Puis, sa situation était fautive, horriblement. Sans avoir été tout à fait criminel, il serait embêté, encore. Les médecins légistes ne manqueraient pas de reconnaître, si différentes, ses auréoles bleuâtres de 6 millimètres double culot et la blessure triangulaire, paraphe unique du grand Jim.

Forcé de laisser passer l'orage, de prendre des précautions, de fuir ! Stage obligatoire d'un mois à la campagne. Une fois de plus, signalement aux frontières, primes internationales !

Pour un meurtre, qui était l'œuvre d'une bonne femme de rien du tout, d'une pâle imitatrice, vous conviendrez qu'il y a de quoi « rogner ».

Jim se sentait mal à l'aise, face au machabée marseillais. Ce travail de pacotille et d'abattoir l'horripilait. Ses chaussures traînaient dans une boue rosée écœurante. Il lui fallait contrôler ses mouvements, se tenir au filet, de brusques secousses le jetant vers le cadavre. Il retira son arme, de loin, avec peine. La lame était propre, il n'eût pas à l'essuyer, en éprouva comme un soulagement.

Il croyait à la destinée. Au fond de lui-même, malgré tout, au triomphe définitif de la loi. Pas éloigné de penser qu'il serait pris un jour et expierait. La chance n'est pas éternelle, il ne faut pas la violenter. Surtout, il avait la conviction que cela se passerait à propos du plus bête, du plus ridicule, du plus infructueux de tous ses crimes. Les grosses affaires, on s'en sortait ; les petites, on tombait sur un bec. Proverbe du métier : « Vole un million, pas une orange. »

Les histoires criminelles étaient riches d'exemples. Des gens arrêtés pour chapardage de poules, en qui on découvrait les chauffeurs de la Drôme, sinistres « grilleurs » de pieds ; Mandrin ou Gaspard de Besse, capturés par erreur, contraints d'avouer, par le jeu même des circonstances, le mortel hasard d'un quiproquo.

Jim en venait à supposer que c'était là, sur ce « loupé » banal, que l'attendait la justice, avec ses revanches. Il n'eût pas été outre mesure étonné de voir entrer deux gendarmes, criant : « haut les mains » comme en des films de Far-West. Il était allé se coller là dans un guépier insolite, d'où il ne s'arracherait qu'en y laissant des plumes. Tout était contre lui, son raglan ensanglanté au collet, il faudrait le laver ou l'abandonner... On s'étonnerait de voir en plein hiver un étranger en taille dans les rues d'une ville... Ah, cela se goupillait mal !

Et tout à coup, Jim eut peur ! Jim se vit à la guilotine, par un matin froid comme celui-là, chemise échancrée, mains derrière le dos. Il avait beau répéter inlassablement :

— Ce n'est pas moi qui ai « buté » le vieux ! Qu'on me suive pas payé pour vous le dire. Cherchez !

Nul ne voulait le croire ; on riait derrière son dos on disait : « Gredin ! Si tu n'as pas « descendu » celui-là, tu en as d'autres sur la conscience ! »

Il répondait avec une douce obstination, comme un ivrogne :

— D'accord ! Je ne proteste pas contre la condamnation ! Mais qu'on me coupe le cou pour l'affaire Marseillais, ça me révolte !

Jusqu'à la dernière seconde, couché sur la planche il criait :

— Ce n'est pas moi...

Jim, qui n'avait jamais frissonné de sa vie, qui avait vu des rasoirs sur sa gorge, un revolver à cinq centimètres de sa tempe, avait peur. Ses mains étaient agitées de tremblements invincibles. Il voulait fuir, sauter du train, s'en aller, n'importe où ! Ne pas se laisser prendre, comme renard enfumé, devant la dépourvue grimaçante de celui qu'une femme avait abattu.

Sortir, regagner son compartiment ? Ah, ouïch, venait d'être Pas si commode, lorsque l'on sent sur soi, en soi, l'odeur même du sang ! Lorsque — par la faute d'une gredin Amirauc — on a son manteau maculé, ses chaussures visqueuses !

Risquer de laisser des traces, sur le tapis du couloir ? D'ailleurs Valence approchait. Valence, où des gèpines, et, devaient descendre, puisqu'on entendait des allées pour où il venues, des phrases chuchotées. Quelqu'un, traînant un colis, heurta la porte ! Le cœur de Jim sauta dans sa poitrine. Il crut qu'on entrerait, que c'était l'appel du contrôleur, ou... quoi encore ? Il se ramassait sur lui-même, tigre traqué.

Non ! Pour sortir, désinvolte, descendre sur le quai se mêler à la foule, donner son billet, en jouer un air avait plus moyen. Le Jim habituel s'en fût fait un jeu d'enquête. Le Jim d'à présent, coupable sans l'être tout à fait, n'en trouvait pas, sous son front, la force. Ce qui l'homme avait réussi, souvent : attendre les derniers tours de roue, filer à l'anglaise, il ne l'essaierait pas davantage. Pourtant, il savait comme pas un se glisser entre les wagons sur une voie de garage, franchir les clôtures, retrouver en pleine campagne sans avoir passé un portillon ni subi l'étonnement d'un employé :

— Comment ? Billet pour Menton, vous descendez à Valence ?

Cette marche dans la nuit, sur les cailloux craquant du ballast, lui faisait d'avance mal au cœur, aujourd'hui. Il fallait, avant la ville, avant l'arrêt, à tout prix fuir le cauchemar, disparaître !

Disparaître ? Qu'une façon : Baisser la glace, sauter. (Voir suite page 53.) C.-A. GONNET.



Il assura son arme dans sa main.

LA MACHINE À RÉVÉLER

Par le procureur
d'État Ewing D.
Colvin, de Seattle
(Washington).

Un homme avait disparu. Eugène Bassett avait laissé ses amis pour rejoindre le poste auquel il venait d'être nommé : secrétaire de l'Amirauté américaine à Manille, dans les Philippines, et, depuis, il avait dit à sa vieille mère, nul ne l'avait revu.

Le navire sur lequel il avait été parti sans lui. Eugène Bassett avait été séquestré ou assassiné. Je fus chargé de

On arrêta un homme qui pilotait une voiture analogue à celle du disparu. Le nommé Decastor, qui se trouvait au volant en compagnie de sa mère, ne fit aucune difficulté pour reconnaître son auto avait appartenu à Bassett.

C'est lui qui me l'a vendue ! affirma-t-il.

Et il produisit un contrat en règle, dont la signature fut examinée avec la plus scrupuleuse attention.

C'était une signature authentique !...

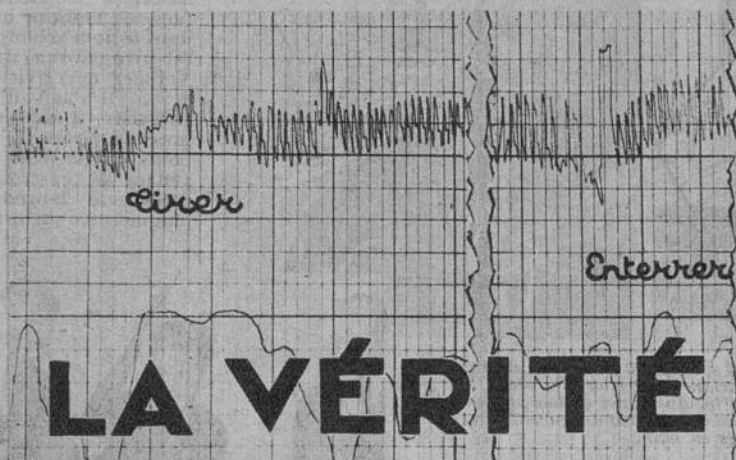
Allais-je relâcher ma prise ? Quelque chose me disait que Mayer était louche. Sa mère, une vieille femme d'une soixantaine d'années, paraissait fort mystérieuse également.

Je cherchai un prétexte pour les garder. Je le trouvai bientôt. Mayer était en possession de quelques objets personnels appartenant à Bassett, notamment une montre-bracelet qui avait été offerte à ce dernier par quelques amis sportifs.

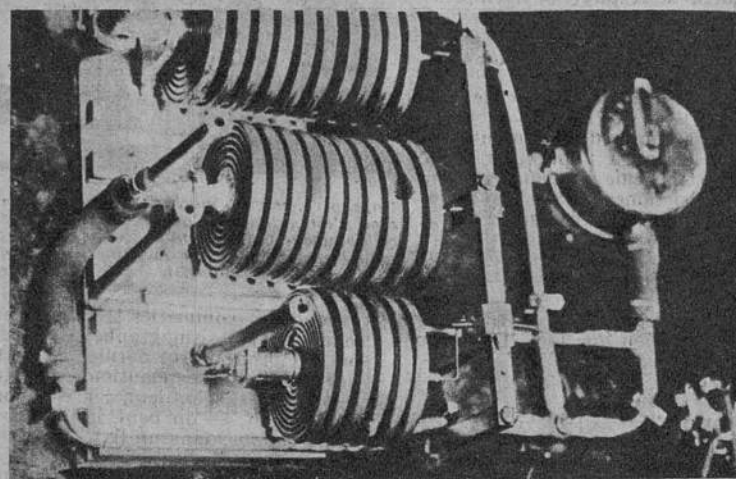
Cette montre ? Je ne l'ai jamais vue ! s'insurgea le suspect. On l'a trouvée dans la voiture, dites-vous... entre deux coussins ? Elle devait y être avant que j'en devinsse acquéreur... Bassett avait dû l'y laisser par mégarde...

Mayer ne savait pas qu'au moment où la montre avait été découverte, elle était remontée à fond et indiquait l'heure juste... Il n'avait oublié que ce détail en la fourrant dans sa cachette.

Je demandai son casier judiciaire. Il



LA VÉRITÉ



Une photo sensationnelle de la machine à révéler la vérité. Au-dessus : un graphique révélant les réactions de Mayer durant un de ses interrogatoires. Notez les altérations au mot tirer et enterrer, ce qui explique clairement que l'assassin tira sur sa victime et l'enterra ensuite.



Eugène Bassett, qui disparut mystérieusement en se rendant à Manille ; photo le représentant en tenue d'aviateur lorsqu'il servait dans l'armée aérienne des U. S. A.

était effarant. Mayer portait, aux archives, le n° 5980 et était connu sous vingt-deux noms différents.

Il avait accompli douze ans de prison, en diverses fois, dans huit établissements différents.

Un vieux cheval de retour malgré sa jeunesse.

J'étais désormais persuadé que cet homme était l'assassin de Bassett.

Mais, sans le cadavre, je ne pouvais le garder que sous l'inculpation vol.

Retrouver le cadavre ou faire avouer. C'étaient les deux seules solutions.

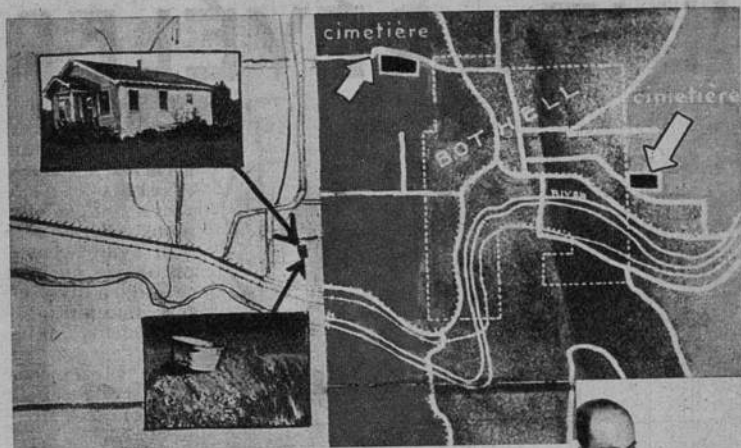
C'est alors que l'idée me vint d'employer la scopolamine pour faire parler la mère.

La scopolamine est une sorte d'anesthésique que les policiers appellent le « sérum de la vérité », car il abolit la sensibilité physique et la sensation du danger, il laisse intacte la mémoire.

Ses propriétés avaient été découvertes tout à fait par hasard. Un jour, dans un hôpital du Texas, un chirurgien en train d'opérer un patient avait posé

une question à l'infirmière qui l'assistait, et, à sa grande surprise, c'avait été le malade qu'on croyait endormi sur la table d'opérations qui lui avait répondu !... Le praticien eut la curiosité de demander des choses d'ordre privé à l'homme sous l'effet de la scopolamine, et l'autre lui fit toutes sortes de révélations qu'il n'aurait jamais consenties dans son état normal. Le chirurgien fit un rapport sensationnel, et les services de la police furent prévenus de l'existence de ce nouveau et remarquable moyen d'obtenir la vérité des inculpés récalcitrants. Je n'hésitai donc pas.

Cela se passa dans mon bureau, à l'hôtel de ville de Seattle, par une nuit de septembre. Mrs. Smith, la mère de Mayer, fut éveillée et amenée en toute hâte sous le prétexte d'un interrogatoire nécessaire et urgent. J'avais imaginé une petite mise en scène. Dans ce bureau aux fenêtres closes, une quantité d'hommes



Une des cartes qui furent soumises à l'inculpé pendant son interrogatoire avec la machine à découvrir la vérité. On y remarque la maison de l'inculpé, ainsi qu'une photo de la cour. D'autre part, les flèches indiquent des cimetières explorés en vain.

détectives et officiels devaient fumer sans répit, de manière que l'atmosphère devint suffocante. Mrs. Smith donna bientôt des signes de défaillance, car il était devenu assez difficile de respirer. Je m'empres-

sai :
— Vous êtes toute pâle, madame !... Nous allons vous faire une petite piqûre qui va vous redonner du stimulant !

Le docteur prépara une seringue remplie de scopolamine.

La femme ne pouvait se douter de nos intentions. Elle se prêta de bonne grâce à l'opération. Une seconde piqûre, puis une troisième la plongèrent en léthargie. Nous la transportâmes sur un divan et nous nous assîmes tout autour. J'interrogeai :

— N'est-ce pas que votre fils a tué Bassett ?

— Oui !...

La réponse avait été proférée d'une voix calme, sans hésitation.

Frémissant d'émotion, je regardai les assistants qui manifestaient la même agitation que moi et continuai à poser des questions :

— Comment l'a-t-il tué ?

— Il lui a tiré un coup de fusil !...

— Où se trouve le corps... ?

— Je ne sais pas ce qu'est devenu le corps... ?

Peu à peu, elle se réveillait.

Ce procédé m'avait trop bien réussi pour que je ne fusse tenté de le renouveler sur l'assassin lui-même, maintenant que je savais qu'il avait commis le crime.

Sous le premier prétexte venu, je fis examiner Mayer par un docteur, lequel, selon mes instructions, lui affirma gravement qu'il était très affaibli.

— Une prise de sang est absolument indispensable, conclut l'homme de science.

Je veux bien... acquiesça Mayer sans méfiance.

Au lieu d'une prise de sang, ce furent des injections de scopolamine. De même que sa mère, Mayer en subit trois. J'escomptais déjà ses aveux. Mais ce fut une désillusion. Cet homme était diabolique. Il avait réussi à s'incruster des alibis dans le cerveau de telle manière que son inconscient les répéta comme une aiguille de phonographe reproduit les impressions d'un disque !

J'étais battu. Les aveux de la mère étaient évidemment une grave incrimination, mais, si l'inculpé lui-même avait pu

résister, l'accusation s'effondrait faute d'états principaux.

C'est alors que le fameux professeur Vollmer, de l'Université d'Annapolis, à qui je m'étais adressé en désespoir de cause, me parla de sa fameuse machine à faire dire la vérité dont le nom scientifique assez barbare est pneumo-cardio-sphygmographe. Vollmer m'écrivit :

« ... Il s'agit d'une invention qui enregistre à la fois la respiration, la pression artérielle et la tension du pouls du patient. Les réactions provenant de ces trois fonctions principales sont reproduites sur un graphique tracé sur une feuille de papier



On expérimente la machine à révéler la vérité. L'homme interrogé n'est autre que l'avocat de Mayer, l'assassin. Debout, notre collaborateur Colvin tient en mains le fusil qui servit à tuer Bassett. L'opérateur de la machine Leonardo Keller, remarquable criminalogiste, est à gauche de Colvin.

exactement comme les tremblements de terre s'inscrivent dans un sismographe. Chaque question posée au patient produit à ce dernier un certain effet physique et une émotion. Ces émotions sont toutes traduites sur le papier, et, selon leur degré, — peur, crainte, colère, abattement, — on peut lire dans le cerveau de l'inculpé comme dans un livre. Un innocent peut, certes, faire preuve d'agitation à l'idée de la menace qui pèse sur lui, mais il ira en se calmant progressivement, et fur et à mesure qu'avance l'interrogatoire, tandis qu'un coupable, si calme qu'il soit au début, s'énerve et trahira son émoi intérieur.

De plus, des questions précises et anodines en apparence, mais dont un coupable seul peut sentir le danger, provoquent d'intéressantes réactions qu'on ne pourrait noter chez un innocent.

« Envoyez-moi votre machine », écrivis-je immédiatement, et la machine arriva avec Leonardo Keller, adjoint au Laboratoire de criminalologie de l'illinois, expert en la manière de la faire fonctionner.

Mayer, au moment de l'interrogatoire, éclata d'un grand rire :

— Quelle fumisterie !... Nous allons nous amuser !

Comme tous les policiers en font usage, j'escomptais que ce trouble que ne manque pas de provoquer chez les malfaiteurs cette machine mystérieuse, d'un redoutable rigueur scientifique, Mayer ne trahit aucune inqui-



L'assassin de Bassett, le mystérieux Decasto Earl Mayer, condamné à la réclusion perpétuelle.

tude : se
et gogue
vantail

Mais la
terie pro
pour lui
luit heu
ième jo
et refusa
y avait
la mani
sans arr
A tel en
dez !... t
géograph
graphies
Un be
et, avan
d'interv
briser à
Mais,
sur lui e
une van
que nou
se fixe a
peurud
était plu
plus tar
à fonct
jour, et
bools du
Le jo
— Mo
A pe
volonté.
— Fi
supplia-
— Je
Pas d
graphiqu

.....

Mais
Pour
la cellul
Jim e
évoquan

— Lo
vieux n
vaise pl
Il éta
le train
réelle e
commen

Jim, r
autour
veau, t
assassin
Cela se
gnard, l

Il pas
autour
son.

Jim s
tunnel s
se rend
ber, en
ronde, J
primabl

En a
Il ap
lacs de
d'aiguill

— Al
Jim ! m

Mais
ses dent
shimmy
Marseill
du rem
le néan
fût suic

tude : seulement une curiosité sceptique et goguenarde, comme devant un épouvantail inutile.

Mais bientôt il constata que la fustigerie prenait une tournure dangereuse pour lui. Nous l'interrogeons de six à huit heures par jour. Au bout du septième jour, il commença à en avoir assez et refusa de répondre... Il est vrai qu'il y avait de quoi énerver un homme dans la manière dont nous lui demandions sans arrêt : « Où est le corps ? Ici ? Là ? A tel endroit ? Tel endroit ?... Répondez !... tout en lui montrant des cartes géographiques, des plans et des photographies.

Un beau jour, il se rua sur la machine et, avant que nous eussions le temps d'intervenir, il se mit en devoir de la briser à coups de pieds...

Mais, déjà, deux policiers étaient sur lui et le maîtrisaient. On lui passa une variante de la camisole de force que nous appelons *Oregon boots*, et qui se fixe aux pieds, puis il fut conduit un peu rudement en cellule. Le dommage était plus léger qu'il n'y paraissait. Quelques heures plus tard, la machine à découvrir la vérité était prête à fonctionner à nouveau. Toutefois, à partir de ce jour, et jusqu'à nouvel ordre, Mayer garda ses *Oregon boots* durant l'interrogatoire...

Le jour vint où le prisonnier me dit brusquement.

— Monsieur Colvin... je voudrais rester seul avec vous...

Alone ? A peine seul avec moi, il eut une défaillance de volonté.

— Finissons-en avec cette épouvantable machine ! supplia-t-il. Je sens que je vais devenir fou...

— Je veux savoir où vous avez caché le corps !

Pas de réponse. J'allai consulter le dossier où les graphiques étaient rangés face à face avec les questions.



L'auteur de ce récit, le procureur d'Etat Ewing D. Colvin, qui eut à s'occuper de cette mystérieuse affaire.

Je relus : « Avez-vous enterré le cadavre ? — No, Sir (Non, monsieur). » Toutefois, la machine avait indiqué une très forte émotion du sujet à ce moment précis. Les battements du cœur s'étaient accélérés, la pression artérielle s'était fortement élevée et la respiration était devenue saccadée.

Je revins lentement, les feuilles en main, vers l'assassin. Et je répétais la question :

— L'avez-vous enterré, Mayer ?...

Il baissa la tête, évitant mon regard, et demanda :

— Ma mère sera-t-elle accusée de complicité ? Elle est innocente de tout, je le jure !...

— Si vous nous révélez ce que vous avez fait du cadavre, vous seul serez accusé. Le jury décidera de votre sort. C'est tout ce que je puis promettre...

Il eut deux ou trois mouvements convulsifs comme s'il allait parler, puis se ravisa, avec un éclat de rire sardonique :

— Et puis, après tout, continuez donc l'interrogatoire avec la machine !...

Toute cette mise en scène n'avait eu pour but que de connaître le sort réservé à sa mère...

Decasto Earl Mayer gardait son secret. Car il est facile de comprendre que la machine ne pouvait lui faire dire où était la tombe du malheureux Bassett.

Le mystère de la cachette restait entier.

Mayer a été condamné à la détention perpétuelle.

Sa mère est libre. Quel secret gardent les lèvres minces, étroitement closes, de la vieille femme ?

La mère de l'autre, du disparu, pleure souvent devant une petite relique, tout ce qui lui reste de son enfant : une montre-bracelet...

EWING D. COLVIN.

LA PREMIÈRE PEUR DE JIM (Suite de la page 50.)

Mais Jim gardait le souvenir de chutes terribles... Pourtant tout, n'est-ce pas, plutôt que les menottes, la cellule, la cour d'assises.

Jim eut encore un sourire de pitié envers lui-même, évoquant le fil de soie de la porte.

— Lorsque j'ai noué cela, pour être certain que le vieux ne s'en irait pas, il était déjà raide. Ah ! la mauvaise plaisanterie !

Il était temps de sauter... D'autant plus que le « train bleu » — intuition d'habitude plus que perception réelle et nette — ralentissait sa marche, des lumières commençaient à troubler la nuit.

Jim, repris par ses habitudes de prudence, vérifia, autour de lui, s'il ne laissait rien. Puis éteignit. A nouveau, tête à tête dans l'obscur, face au commerçant assassiné. La fenêtre ouverte laissait passer la fumée. Cela se collait au palais, goût amer. Jim jeta son poignard, loin, dans les champs.

Il passa sa tête par la portière. Il avait enroulé, autour de lui, son manteau, gardé sa combinaison.

Jim savait qu'avant la ville, sous les maisons, un tunnel s'amorçait. A cette heure où les poseurs de rails se rendaient au labeur, le mieux était de se laisser tomber, en plaine ténébres, peu après l'entrée de la voûte ronde. Jim guettait la seconde propice, avec une inexorable angoisse.

En apparence, il avait retrouvé son calme.

Il aperçut l'entrée du tunnel. Au-dessus du train, lacs de lampes électriques, on avait passé un poste d'aiguillage...

— Alons, dit-il tout haut, un effort, le dernier ! Jim ! montre que tu es un homme !

Mais il disait cela pour se bluffer lui-même. Jamais ses dents n'avaient claqué pareillement un rythme de shimmy. Il les entendait. Il était, face au potard de Marseille, assommé de lâcheté physique. Non l'emprise du remords ; il ignorait le remords. Mais la bêtise, le néant de cette situation terrible l'obsédaient. Il se fût suicidé volontiers, lui qui adorait la vie.

Il se glissa dans le vent, appuyant ses pieds au flanc de tôle du wagon. Des mains, il se retenait au cadre de la vitre baissée. Ses pieds atteignirent les conduits de vapeur du frein Westinghouse, s'y posèrent. Il était bien, soufflet d'air matinal, agrippé au convoi qui roulait à trente à l'heure. Surtout, il échappait à l'horreur chaude de ce compartiment, du vieux à barbe blanche souillée de sang frais. Il respirait. Il renaissait.

Comme en un coup de faux, le Côte-d'Azur pénétra sous le tunnel. Bourdonnement gigantesque, fumée, noir, noir. Ça et là, en des niches, les lampes.

Jim songea : « Ça y est ! » ramassa ses muscles, se fit souple comme un chat, pour retomber sur ses pattes. Les écorchures, bast ! Ce qu'il fallait ! Ni se casser une jambe, ni déchirer ses vêtements. Il ferma les yeux, sauta...

Chance ! Il s'en tirait avec un coude contusionné, une éraflure à la cheville. Allons ! son étoile brillerait encore ! Il revivrait, des bonheurs nouveaux lui feraient oublier... Plus qu'à s'orienter, qu'à sortir !

Jim n'en eut pas le temps. Fracas de tonnerre, un autre express, sens inverse, fonçait sur lui. Les yeux de la locomotive le fascinèrent. Il crut voir en eux, fixe, insoutenable, le regard même du châtimement. Il étendit les bras, tourna la tête, voulut se jeter de côté, s'aplatir au mur. Impossible ! Cloué ! Alors, il resta agenouillé sur une traverse, mains implorantes, criant :

— Ce n'est pas moi ! Je jure...

Nul au monde, jamais, n'aura su ce que voulait jurer le gentleman bandit.

Car, déjà, sous le bélier gigantesque, ses membres rompus, disloqués, broyés, sa cervelle jaillie au tablier de la machine, sa tête roulant décapitée, se dispersaient par trois cents mètres de rails.

Et c'est ainsi que Jim, pour avoir connu sa première peur, mourut dans la fleur de l'âge, sans que nul, à vrai dire, le regrettât.

C.-A. G.

LES ENVOÛTEURS TRAQUÉS PAR LA POLICE

L'AUTRE jour, dans un commissariat parisien du centre, un homme entra, en proie à une violente émotion, les yeux terrifiés, et, agitant des bras convulsés, il s'écria.

— Vite, menez-moi devant le commissaire. J'ai une communication très importante à lui faire.

Introduit aussitôt auprès du magistrat, il prononça d'une voix haletante :

— Je suis envoûté... Venez à mon secours !

Le commissaire crut tout d'abord, non sans raison, qu'il avait affaire à un dément. Mais, avant de l'envoyer à l'infirmerie spéciale du Dépôt, il laissa l'individu conter son histoire.

L'étrange visiteur, vêtu très correctement, s'affala dans un fauteuil qui lui était désigné et commença :

— Non, monsieur le Commissaire, je ne suis pas fou, comme vous pourriez le penser. J'ai mis longtemps à m'imaginer ce qui m'arrive, mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Voici, il y a trois mois, je reçus la visite d'un homme qui me devait une certaine somme d'argent et qui venait solliciter un délai de paiement. Je refusai. Ce débiteur ne m'inspirait pas confiance, par des amis communs, je savais qu'il était peu digne d'intérêt. Ce personnage prit alors un ton menaçant et proféra :

— Vous vous repentirez de ce refus. Je saurai me venger.

Je ne prêtai pas attention sur le moment à ces paroles. Mais vingt-quatre heures plus tard, je ressentis au cœur une sensation extrêmement douloureuse de piqûre.

Peu à peu les souffrances s'accrochèrent et j'eus l'impression qu'on me frappait à coups redoublés de couteau à la poitrine. Les menaces lancées contre moi par le mauvais payeur me revinrent à l'esprit. Je me rendis chez lui, rue Saint-André-des-Arts, où il demeurait dans une chambrette sordide, au cinquième étage. Il me reçut en riant d'un rire de fou et me dit avec un accent sarcastique :

— Trop tard... le sort en est jeté ! Vous mourrez de ma main...

En même temps, il désignait sur une table une petite statuette de cire qu'un poinçon traversait à gauche de la poitrine :

— C'est vous qui êtes là, dit-il. Vous n'échapperez pas.



Envoûtement de haine. L'image de cire vierge représentait la personne abhorrée et recevait son nom. La mise au point de l'image de cire s'effectuait en prononçant d'horribles formules.

traité d'imaginaire la souffrance que prétendait avoir endurée ce dernier. L'histoire de l'envoûtement lui parut comme une fable ne méritant aucune attention. L'affaire fut donc classée au point de vue police.

Cependant, les archives policières renferment un certain nombre de cas semblables qui, au cours de ces cinquante dernières années, donnèrent lieu à des investigations particulièrement troublantes. Faute de données scientifiques certaines, la plupart de ces enquêtes furent abandonnées.

En 1913, M. Hennion, alors préfet de police, eut à s'occuper d'une affaire de ce genre dont les journaux entretenant leurs lecteurs. Une secte secrète composée de treize initiés — chiffre fatidique — se réunissait dans une cave d'un débit de la place Maubert. Elle s'é-

Et me poussant vers la porte, il me mit dehors. Je rentrai chez moi plus oppressé encore qu'auparavant. Je me souvenais de ce que si l'on ne vient pas à mon secours, je vais mourir ! Je suis envoûté.

Durant ce récit, le commissaire de police avait manifesté des signes d'incrédulité. Un singulier plaignant déclara alors ses nom et qualité. C'était un honorable commerçant du Sentier. Assez perplexe, le magistrat promit à son interlocuteur de se livrer à une enquête. Sans grande conviction, à vrai dire, il recueillit des renseignements nécessaires à son information. Or, il apprit que l'énigmatique personnage de la rue Saint-André-des-Arts existait réellement et qu'il passait dans le quartier pour être extraordinaire, une sorte de sorcier aux pratiques mystérieuses. Il allait se décider à l'appréhender lorsque celui-ci, alerté, lui faussa compagnie. En dépit de recherches effectuées, ne parvint pas à lui mettre la main au collet. Une perquisition opérée à son domicile fit découvrir de nombreux ouvrages et documents sur la sorcellerie et, en particulier, sur l'envoûtement. Une statuette de cire figurant le commerçant du Sentier fut retrouvée, entre autres : elle portait encore en travers du buste le poinçon acéré que le sorcier avait retiré.

Quelques jours plus tard, le commissaire de police apprenait par un « vouté » lui-même que toutes douleurs avaient cessé de son tourment. Un médecin fut d'ailleurs commis et constata un bon état de santé du commerçant. Le praticien, dans son rapport,

constitua son pacte influents son existence, on vit, on habilement mentaire police et tagés, le cause n'eût dont le cins aliés raient ce tables. bande. A cet aussi in montré police s de débr ehique c savants bièmes r service il doit d dans qu Les circo les direc

Sorciers
Certains
maladies
sort. Pour
apparaître
rempli d'



sommeil. D'ailleurs, dans les temps anciens, les polices royales traquaient sans merci les envoûteurs, qui étaient passibles de la peine de mort. Les documents historiques nous rapportent, à titre d'exemple, le fait suivant :

Sous le règne de Louis X, Enguerrand de Marigny, garde du Trésor, fut arrêté sous l'inculpation du crime de concussion et d'altération des monnaies. Le roi était disposé à le traiter avec modération. Lorsque ses ennemis, déterminés à le perdre, rapportèrent à Louis X « qu'un nécromant de profession, à la sollicitation de la femme et de la sœur d'Enguerrand, avait fabriqué certaines images de cire à la ressemblance du roi, du comte Charles de Valois et d'autres barons, afin de procurer par sortilège la délivrance d'Enguerrand et de jeter un maléfice sur lesdits rois et seigneurs, lesquelles images maudites étaient en telle manière ouvrées que, si longuement elles n'eussent duré, lesdits rois, comtes et barons n'eussent chaque jour fait qu'à menuiser, sécher et languir jusqu'à la mort. »

Fabriquer des images de cire dans le but de nuire à l'individu à la ressemblance de qui cette image était faite constituait bel et bien le crime d'envoûtement, crime puni de mort, comme la plupart des pratiques de sorcellerie.

Vous souvient-il, d'autre part, de ces curieuses histoires de sorcellerie si fréquentes au moyen âge, de ces procès fameux instruits contre les serviteurs de Satan et des accusations dont étaient l'objet ces singuliers prévenus ?

Certes, les temps sont changés. Le code napoléonien ne contient aucun article punissant de la peine capitale les envoûteurs. Ces derniers sont considérés uniquement

Au moyen âge, l'envoûtement s'opérait avec d'assez nombreuses variantes. Ici le sorcier brûle à petit feu la figurine de cire et la mort de l'envoûté arrive peu à peu.

constituée avec des statuts qui formaient son pacte : elle s'était donné pour but de provoquer la mort de certains hommes politiques influents. Une dénonciation anonyme révéla son existence. Une descente de police s'ensuivit, on découvrit dans une armoire de chêne une vingtaine de petites effigies de cire, assez habilement modelées, représentant des parlementaires de l'époque. Sur cette opération de police et son importance, les avis furent partagés, les uns affirmèrent que les initiés en cause n'étaient que de pauvres déséquilibrés dont le cas ne pouvait intéresser que les médecins aliénistes ; d'autres, la minorité, considéraient ces pratiques comme opérantes et redoutables. Toujours est-il que le chef de cette bande d'envoûteurs fut enfermé à Bicêtre.

A cette époque, M. Hennion, qu'une affaire aussi imprévue avait quelque peu ému, s'était montré disposé à la création d'un service de police spécial qui devait avoir pour mission de débrouiller de telles enquêtes d'ordre psychique ou intéressant les forces inconnues. Des savants spécialisés dans l'étude de ces problèmes mystérieux auraient fait partie de ce service en marge. Qu'est devenu ce projet ? Il doit dormir, sous une couche de poussière, dans quelque carton du boulevard du Palais. Les circonstances obligeront peut-être un jour les directeurs de notre police de le tirer de sou



Sorciers d'aujourd'hui. L'envoûtement par l'image. Certains paysans superstitieux croient encore que les maladies des bestiaux proviennent d'un mauvais sort. Pour conjurer le danger, le sorcier prétend faire apparaître le visage du jeteur de sort dans un seau rempli d'eau. Perce-t-on d'un coup de couteau cette image, la mauvaise influence se dissipe.

d'après la gravité des conséquences de leurs pratiques, si conséquences il y a, ce qui n'est pas encore prouvé scientifiquement.

Cependant, à la suite de faits caractéristiques qui ont fait l'objet de rapports de police, des expériences fort suggestives ont été effectuées, il y a quelques années, par des savants dignes de foi. Nous avons pu compiler les dossiers contenant les résultats des épreuves en question. Un savant réputé, M. de Rochas, fut le principal expérimentateur, et ses notes sont fort curieuses et aboutissent même, en certains points, à cette conclusion que l'envoûtement n'est pas une légende, mais bien une réalité à craindre.

Quand un sujet est dans l'état dit hypnotique, il ne manifeste aucune trace de sensibilité, mais à mesure qu'on détermine les états profonds de l'hypnose, l'insensibilité persiste bien au niveau de la peau du sujet; mais, phénomène curieux, cette insensibilité cesse à

liquide avait-il pu produire une semblable perturbation chez le sujet ? Mystère.

M. de Rochas garda la solution telle quelle. Le lendemain, il voulut constater si elle n'avait perdu aucune de ses merveilleuses propriétés, rien de cette affinité étrange qu'elle possédait avec la personne qui lui avait communiqué dix jours auparavant un peu de sa propre vie. A cet effet, à l'insu du sujet, il plongea dans le liquide la lame d'un couteau. On assista alors à une scène inoubliable. On vit la malheureuse pousser un cri perçant comme si on venait elle-même de la blesser, et tomber à terre en portant la main à sa poitrine.

Cette expérience et d'autres analogues nous expliqueraient assez aisément les crimes d'envoûtement qui, au moyen âge, menèrent tant d'individus au bûcher et qui aujourd'hui, peut-être, sont commis impunément, mais n'en existent pas moins.

M. de Rochas s'efforça encore de réaliser cette restaura-



Supplice d'Enguerrand de Marigny, accusé de « diableries » contre la personne du roi Louis X.

0^m,10, 0^m,15, 0^m,20, c'est-à-dire que si l'on pince, ou plutôt si l'on fait le geste de pincer un point quelconque du sujet à cette distance, il y a douleur. Bien plus, certaines substances comme l'eau et la cire s'imprègnent de cette sensibilité ainsi extériorisée et la conservent un certain temps, si bien qu'en approchant, à l'insu du sujet endormi, une allumette allumée de l'eau où cette sensibilité est condensée, le sujet manifeste une sensation de brûlure.

Dans une expérience de contrôle un savant à provoqué des cloques en brûlant la main du sujet à 0^m,50 au moins de son corps physique. L'extériorisation de la sensibilité en état d'hypnose profonde, voilà la base des théories modernes de l'envoûtement.

Une autre fois, M. de Rochas rendait sensible, à l'aide d'un sujet, une dissolution sursaturée. Quand son aide jeta dans cette préparation le cristal qui devait provoquer la solidification du liquide, le sujet, qui avait passé sa sensibilité à cette eau, fut pris d'une terrible crise nerveuse, s'évanouit, et on dut procéder à une énergique médication pour le ramener à la santé.

Comment ce changement d'état provoqué dans le

ration d'une antique coutume. Il fit une petite statuette en cire rouge et la rendit sensible au moyen de passes convenablement exécutées sur une jeune femme. A partir de ce moment, la vie du sujet fut en quelque sorte déboullée, et intimement liée au sort de la poupée en cire. En quelque endroit qu'on touchât la poupée, le sujet le ressentait, et si M. de Rochas enfonçait une épingle dans la statuette, la jeune femme criait et frottait de sa main la partie d'elle-même qu'elle croyait effectivement atteinte.

Ces faits parurent si singuliers à certains témoins, si manifestement fantastiques, que l'on voulut les expliquer par une sorte de suggestion que l'opérateur exercerait, volontairement ou non, sur son sujet ! Il n'en pouvait être ainsi cependant. Une expérience, bien involontairement, en donna la preuve.

L'heure du départ avait sonné, raconte un assistant. Les invités de M. de Rochas et le sujet étaient dans l'antichambre à causer avant de se quitter, nous étions restés dans le salon et nous étions occupés à manier et à examiner la poupée en cire. Tout à coup, sans volonté précise, nous appuyâmes un peu fortement sur la

(Suite page 57.)

ANDRÉ CHARPENTIER.

Mis
de d
sique
s'est
de be
d'un
tresse
des c
une l
Mi
son
plus
minel
a ap
à la
— c'e
sur le
haut
Il s
sa ma
nicier
qu'il
nœud
faire
fuge
cher
du po

cire e
dans
viven
gauch
une s
En
bilité
à mis
sujet
ensui
de pla
endor
peine
avant
avait
endor
carac
touch
Enfin
fois l

Une jeune policière patiente



Miss B. Kelly, qui exerce en Angleterre le métier de détective privé, use des méthodes les plus classiques comme les plus originales. C'est ainsi qu'elle s'est adjoint dans ses recherches un berger allemand de belle taille et de pure race, qu'elle a dressé au prix d'un patient effort. L'animal, très attaché à sa maîtresse, qu'il suit partout, sait la protéger des entreprises des criminels, qu'il flaire — même de loin — avec une habileté rare.

Miss Kelly s'est rendue vite compte que l'aide de son auxiliaire à quatre pattes était, pour elle, des plus précieuses. Tenant à envisager le cas où des criminels l'auraient surprise, enlevée ou séquestrée, elle a appris à l'intelligent animal à flairer sa trace et à la découvrir coûte que coûte. C'est ainsi que Teddy — c'est son nom — sait passer par des lucarnes, courir sur les toits, descendre par des cheminées et sauter de hautes clôtures, le tout dans le plus grand silence.

Il sait aussi — notre illustration en fait foi — délier sa maîtresse étroitement ligotée à un poteau. Les techniciens du dressage canin s'imaginaient tout d'abord qu'il s'agissait d'un adroit « chiqué » et qu'au lieu de nœuds serrés, il n'y avait que des boucles faciles à défaire ! Miss Kelly, pour bien attester qu'aucun subterfuge n'avait été employé, se laissa de nouveau attacher au même poteau, mais cette fois-ci par les soins du policeman O'Reilly, un des « spécialistes » de la

brigade londonienne.. Moins de dix minutes plus tard miss Kelly était libre !

Non contente de cette expérience convaincante, la jeune détective en imagina sur-le-champ une autre. Elle se fit, pour la troisième fois, enserrer étroitement au poteau de torture, mais de telle façon que les nœuds se trouvaient entre son corps et la pièce de bois, absolument hors de portée de la gueule de Teddy.

Ceci fait, devant une vingtaine de spectateurs appartenant pour la plupart à la police, on lâcha le chien, tandis que miss Kelly, ne bougeant ni pied ni main, contrefaisait à merveille la victime évanouie.

Le berger allemand tourna longtemps autour de sa maîtresse, suivant avec attention les replis de la corde. Quand il se fut bien persuadé qu'il n'y avait rien à tenter du côté des nœuds, il sembla prendre une décision désespérée et attaqua le chanvre avec ses dents. Cela dura près d'un quart d'heure et n'alla pas sans peine ni sans secousses brusques. Mais l'essentiel fut obtenu : le chien policier rompit la corde : la jeune Anglaise était libre.

A la suite de ces expériences et de diverses autres, Teddy vient d'être décoré d'une médaille d'argent et promu « premier chien policier du Royaume », ce dont il ne paraît pas autrement fier. Quant à miss Kelly, elle a été chargée de dresser d'autres auxiliaires à quatre pattes, de la police régulière ceux-là !

Les envoûteurs traqués par la police (Suite de la page 56.)

cire comme pour la modeler nous-même. Un cri retentit dans la pièce voisine, c'était le sujet qui se plaignait vivement de ressentir une douleur violente dans la jambe gauche. Nous avions, sans le vouloir et de loin, provoqué une sensation de douleur chez la personne envoûtée.

Enfin, M. de Rochas a essayé de dissoudre la sensibilité d'un sujet dans une plaque photographique. Il a mis une première de ces plaques en contact avec un sujet non endormi, la photographie du sujet obtenue ensuite ne présentait aucun rapport avec lui. Une seconde plaque, mise antérieurement en contact avec un sujet endormi, légèrement extériorisé, a donné une épreuve à peine sensible par relation. Une troisième, enfin, qui avait d'être placée dans l'appareil photographique avait été fortement chargée de la sensibilité du sujet endormi, a donné une photographie qui a présenté les caractères les plus curieux. Chaque fois que l'opérateur touchait à l'image, le sujet représenté le ressentait. Enfin, l'opérateur prit une épingle et en égratigna deux fois la pellicule de la plaque à l'endroit où la main du

sujet était indiquée. A ce moment le sujet s'évanouit, complètement contracturé. Quand il fut réveillé, on constata sur la main deux stigmates rouges, sous l'épiderme, correspondant aux égratignures de la pellicule photographique.

M. de Rochas venait de réaliser là, aussi complètement que possible, l'envoûtement des anciens.

En d'autres temps, nos bons savants eussent été envoyés proprement au bucher, après un court procès de forme.

Les faits d'envoûtement sont très rares, répétons-le, tout au moins ceux connus et qui donnent lieu à des enquêtes policières. Celles-ci, dans la plupart des cas, sont négatives, faute de preuves formelles. Il n'en est pas moins certain que les pratiques d'envoûtement subsistent et ont peut-être causé plus de méfaits qu'on le suppose.

A. C.

Reproduction d'estampes sur les envoûteurs Photos de M. Hennion, préfet de police en 1913.

AU CAVEAU ROUGE



Une fille file le parfait amour dans les bras de son seigneur et maître. (S. G. P.)

Dans le repaire des Apaches et des filles, avec Charlot des Abbesses.

CHARLOT des Abbesses m'a dit : à quatre « plombs ».

Quatre heures viennent de sonner lorsque je sors du métro, place Blanche.

Charlot des Abbesses m'a donné rendez-vous au Caveau rouge, au caveau des assassins, pour me faire visiter le musée des apaches. Mais j'allais oublier de vous dire que Charlot, c'est une de ces gouapes classiques, aujourd'hui, au music-hall. Ce n'est pas le gars du milieu genre 1903, le « vrai de vrai » de la java à l'accordéon. C'est un apache resté fidèle à la tradition. Il date un peu, c'est « l'aminche » de Nini Casque d'or. Apache il était avant 1914, apache il est redevenu

Une incarne s'ouvre brusquement dans le mur : un apache surgit, revolver au poing. (S. G. P.)



La même Julie, désinvolte, fume avec délices une cigarette de tabac gris, aspirant voluptueusement la fumée. (S. G. P.)

après la guerre. Il a abandonné le costume kaki de la coloniale pour reprendre son vieux pantalon à pattes, sa veste noire, son foulard rouge et une superbe casquette qui lui moule la tête et cache à demi une oreille.

Le caveau rouge, place Blanche, c'est un peu vague. Il y a bien, au milieu de la chaussée, un agent qui, tant bien que mal, essaie de résoudre le problème de la circulation, mais c'est peut-être un peu osé d'aller lui demander où se terrent MM. les Apaches.

Je fais le tour de la place. Le Moulin-Rouge flamboyant m'attire, pauvre papillon, avec tous ses feux allumés... Ma bonne étoile m'a guidé ; à l'ombre des ailes écarlates, à côté du bal dont les flonflons joyeux

parviennent à mes oreilles, s'ouvre dans la muraille, un orifice sombre duquel se dégage une odeur fade, écœurante, d'humidité et de rance. Ça sent la Morgue et le cadavre, le Caveau rouge ne peut être que là.

Quelques marches à descendre et j'arrive dans une étroite cave aux murs moussus, tapissés de salpêtre. Dans un coin, un comptoir d'étain qui a dû être verni il y a un certain nombre d'années ; quelques bouteilles poussiéreuses et des verres au fond rougi par le vin épais, l'ornent assez mal. Quatre ou cinq guéridons qui tiennent debout par un prodige d'équilibre, des tabourets aux pieds branlants. Quelques consommateurs, des gens assez bien mis, parlent entre eux un argot que je ne comprends pas.

Au comptoir, une petite femme brune, pas désagréable du tout, sert un saladier de vin chaud à deux clients ; type normal de la gigolette, jupe courte, corsage noir, tablier rouge. Je m'approche et m'enquiers de Charlot. Le temps d'avaler un diabolo-menthe, quelqu'un me



frap
lot
apa
mis

la r
glis
esc
le p
je
nou
A
teu
rou
que
écla
de
ples
lacé
don
cep
dan

A u
tand

sevé
sée
autr
dans
avec
volu
en l
àpre
inqu
Ch
fait
dans
ces i
s'ou
revo

crie
L
deux
sont
de m

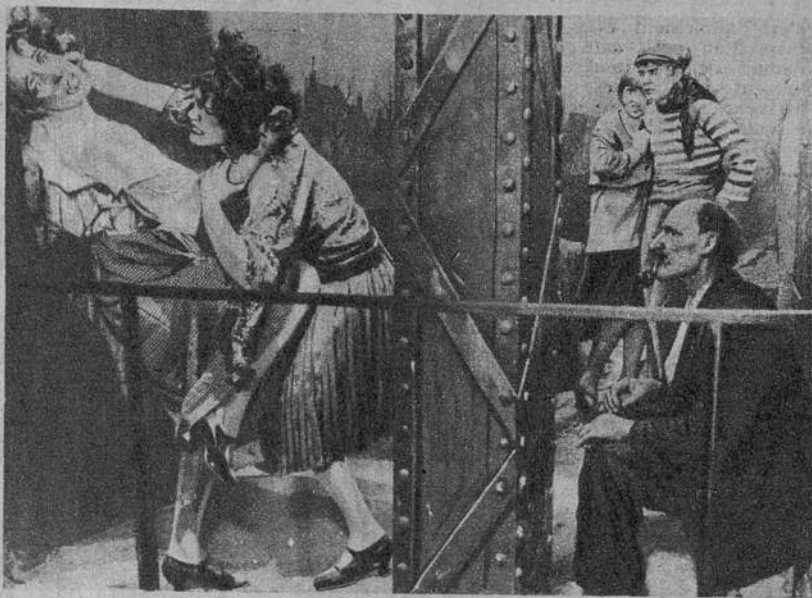
frappe sur l'épaule. C'est Charlot des Abbesses, encore plus apache que d'habitude : il a mis des espadrilles.

— Alors, on y va ?

— On y va.

Charlot frappe deux fois sur la muraille. Un déclic, le mur glisse, démasquant un nouvel escalier encore plus obscur que le premier. Mon guide descend, je le suis, les clients du bar nous emboîtent le pas.

Au bas des marches raboteuses et glissantes, une lueur rouge, sous la voûte rugueuse quelques lampes électriques éclairent faiblement. Au son de l'accordéon, plusieurs couples dansent : étroitement enlacés, souteneurs et filles s'en donnent à cœur joie. Pas tous cependant, car l'une de ces dames vient de recevoir une



Deux filles se battent, se griffent, se mordent, s'arrachent les cheveux. (S. G. P.)



A voix basse, Manon et un client sérieux discutent le prix, tandis que le « protecteur » de la dame surveille la transaction. (S. G. P.)

sévère correction, sa bouche saigne, une chaise brisée gît lamentablement sur les dalles de pierre. Une autre fille le parfait amour avec son seigneur et maître ; dans le coin opposé, la même Julie, désinvolte, fume avec délices une cigarette de gros tabac, aspirant voluptueusement la fumée bleue. Au comptoir, tout en buvant un coup de « rouquin », le patron discute à l'apremement avec un client sérieux, à la physionomie inquiétante.

Charlot m'entraîne dans un souterrain voisin. Il y fait noir. Je dois avouer que je suis loin d'être rassuré dans ce bouge infect, au milieu de ces femmes et de ces individus sinistres. Un bruit métallique, une lucarne s'ouvre brusquement dans le mur ; un apache surgit, revolver au poing.

— Hé là ! pas de blague, mon pote, c'est un copain, erie mon guide.

L'homme disparaît. Derrière un soupirail, j'aperçois deux bandits aux aguets. Ils ont entendu marcher, ils sont prêts à défendre chèrement leur peau. Au-dessus de ma tête, j'entends un léger bruit.

— C'est moi, Nénese, dit Charlot.

Je lève les yeux, à l'ouverture d'un puits donnant accès aux souterrains, un complice surveille le passage, menaçant d'assommer les indiscrets avec un énorme pavé. Je suis de moins en moins rassuré. Il y a vraiment de quoi.

Le bouge des apaches est décidément bien gardé. Il est vrai qu'ils ont d'excellents motifs de s'organiser de la sorte : dans un caveau, deux de ceux-ci partagent le butin d'une récente opération. Billets de banque, colliers de perles, bijoux sont étalés, c'est la répartition des bénéfices.

J'ai hâte de revenir à l'air libre, au grand jour. Je me sens oppressé, le coin n'a rien de gai. Une certaine angoisse m'étreint, malgré la compagnie rassurante de Charlot. Dans la pénombre, j'avance lentement. Tout à coup je pousse un cri d'effroi. Mon pied vient de buter contre une masse sombre et molle. Mon compagnon frotte une allumette : devant moi, un homme dort tranquillement, un rat apeuré s'échappe de la musette dans laquelle le clochard a rangé quelques provisions de bouche.

Enfin, un peu d'air frais. Dans un fossé, au milieu des tessons de bouteilles et des boîtes de conserves éventrées, deux filles se battent, se griffent, s'arrachent des poignées de cheveux, se mordent. Ces deux hétaires de bas étage se disputent les faveurs de Julot, un souteneur au chandail rouge et blanc qui semble prendre un vif intérêt à cette bataille dont il est l'enjeu. Assis sur sa caisse, impassible, un tondeur de chiens type original, fumant une vieille bouffarde bien culotée, arbitre la rencontre.

Charlot m'explique : « Ce sont deux garces, Julot n'en viendra jamais à bout, au lieu de faire leur « bisness » régulièrement, elles ne pensent qu'à se bouffer le nez. » Puis, d'un geste, il me demande de ne pas faire de bruit.

Il a raison. Il ne faut pas troubler la conversation engagée, au fond d'une impasse, entre la jeune Manon et un client sérieux, un provincial égaré sur la butte, qu'elle vient de racoler. A voix basse, la dame et l'amateur... parlent affaire, discutent... Un prix. Derrière une échelle de fer, le « protecteur » surveille la transaction et s'approprie, surin à la main, à faire un mauvais parti à l'imprudent bourgeois amoureux.

Il est accompagné d'un de ses copains qui, à notre approche, s'enfuit prestement, non sans me bousculer quelque peu.

A-t-il eu peur de nous ? Je ne le crois pas. Il a plutôt senti l'arrivée des « flics » car, à quelques pas de la ruelle, la police fait une rafle. Des femmes effrayées se sauvent, des marlous ricanent — ils ont l'habitude —,

e'est l'affolement à la terrasse d'un petit café ; ces dames crient, courent, renversent des chaises pour arriver plus vite... au panier à salade qui les attend, pour les conduire quel des Orfèvres.

— Messieurs, dit Charlot, la visite du Caveau rouge est maintenant terminée. Vous venez de voir, en quelques minutes, plusieurs scènes intéressantes de la vie des apaches, scènes reconstituées par M. Jean Fabert, directeur du Bal du Moulin-Rouge et créateur du Musée dont l'installation a exigé plus d'un an de travail.

« J'ai été roulé, pensai-je, Charlot n'est qu'un apache d'opérette. Il vient de me faire visiter un repaire d'assassins... en cire. Et j'ai cru... non, c'est trop drôle... »

C'est drôle, en effet, et très curieux aussi. Tout est si vrai, ces mannequins à qui il ne manque que la parole ; ces décors qui reproduisent si fidèlement la réalité ; ces instants d'émotion procurés par une machinerie bien réglée et quelques compères. Dans le fond, Charlot ne m'a pas trompé, ces apaches sont vraiment vivants quoique immobiles, ces pierreuses de cire sont pleines de vie, débordantes de passion. Que peut-on demander de mieux ?

Ce n'est pas fini. Voici maintenant le vieux Montmartre qui ressuscite. Dans un bar de la butte, Mistinguett, Willette, Poulot, sont réunis avec quelques amis.

Voici le fameux quadrille du bal du Moulin-Rouge en 1896 : La Goulue, Grille d'égoût, Nini patte en l'air, la Môme Fromage qui lève la jambe, une jambe



L'on discute peinture pendant que, pudiquement, le modèle se drape dans un voile. (S. G. P.)

gainée de noir tranchant sur les dessous immaculés. D'autres célébrités montmartroises de l'époque leur tiennent compagnie : Valentin le Désossé, Rayon d'Or, La Sauterelle, La Torpille, Hironnelle, Serpolette, Cadudja, Miss Rigoletta et le peintre Toulouse-Lautrec, qui, d'une main nerveuse, « croque » la Goulue.

En quelques dioramas, toute l'histoire de la Butte défile devant mes yeux : une répétition au Bal du Moulin-Rouge, les grandes carrières sous Philippe Auguste ; un dimanche aux Moulins de Montmartre, au temps de Gavarni et de Paul de Kock, avec les grisettes ; la ruée vers Montmartre au temps de Salis et du fameux Chat-Noir ; le marquis de Montmartre avant la construction du Sacré-Cœur, l'atelier du peintre Toulouse-Lautrec ; un atelier moderne d'un peintre montmartrois où l'on discute peinture pendant que, pudiquement, un modèle se drape dans un voile.

Et c'est la sortie. Au-dessus de la porte, une précieuse relique : l'enseigne authentique du Chat noir de Steinen, le chat d'ébène qui nargue le monde juché sur un souriant quartier de lune. Célèbre enseigne du fameux cabaret qui fut retrouvée en province, chez un brocanteur, par M. Loumet, un collaborateur de M. Jean Fabert.

Charlot ne se laisse nullement attendrir par ces souvenirs d'une autre époque. Il est, malgré sa tenue, tout à fait moderne :

— N'oubliez pas le guide.

Il a oublié, lui, que les apaches ne tendaient pas la main de cette façon-là. JEAN CARON.

TOUS LES CINÉPHILES LISENT

Mon Ciné

16 PAGES GRAND FORMAT - TIRAGE DE LUXE

75 CENTIMES
LE NUMÉRO

SES ROMANS
SES BIOGRAPHIES D'ARTISTES
SES ÉCHOS :: SES ARTICLES VARIÉS
SES SUPERBES PHOTOGRAPHIES
SES CONCOURS
SES BONS-PRIMES REMBOURSABLES

Vous avez la parole !

(Réponses à toutes les questions des Lecteurs.)

Abonnement pour un an à MON CINÉ
France : 38 francs. Etranger : 38 francs (sans prime).
Envoyez lettres et mandats à l'Administration de MON CINÉ,
43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.

MAGNIFIQUES PRIMES A TOUS LES ABONNÉS FRANÇAIS

Prime n° 1. — Six mouchoirs pour hommes (n° 723), batiste d'Irlande, qualité supérieure, vignettes et fond blancs. Taille : 38 %. Avec bel ourlet à jour.

Prime n° 2. — Six mouchoirs pour dames (n° 4736), linon d'Irlande blanc, vignettes blanches, qualité supérieure absolument garantie. Taille : 28 %.

Prime n° 3. — PORTE-BILLETS, cuir quadrillé, noir. Dimensions : 9% × 11%. Trois poches intérieures, fermeture pression.

Prime n° 4. — Écharpe pure laine, qualité « Sport », haute nouveauté, dessin fantaisie écossais, coloris variés. Dimensions : 50 × 160.

Pour chaque prime, frais de port et d'emballage : 1 fr. 50.

Comment j'ai capturé LE BANDIT FANTÔME

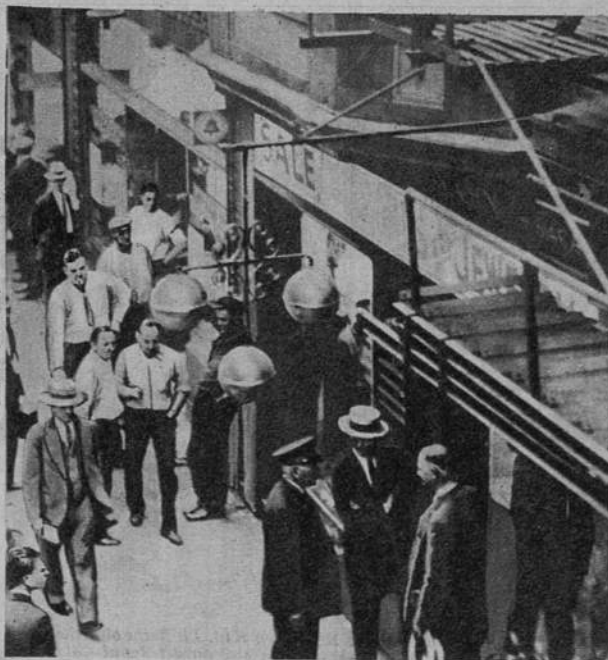


Jersey Kid — tenant son chapeau souple dans ses deux mains, menottes aux poignets — au moment où il est emmené...

**Par le chef du bureau des détectives de Philadelphie
WILLIAM J. CONNELLY.**

— Chef !... me téléphona Murphy, un de mes meilleurs limiers, Jersey Kid a encore fait des siennes !

J'étouffai un juron. Ce Jersey Kid se moquait littéralement de la police. Il avait commencé ses méfaits dans l'Ouest, du



La boutique de prêteur sur gages mise à sac en plein jour par la bande de Jersey Kid.

côté de San Francisco, et, depuis quelque temps, avait choisi Philadelphie comme nouveau théâtre d'exploits.

Coup sur coup, il avait dévalisé, après assassinat, le caissier d'une banque, en plein jour et en pleine rue, rafflé pour plus de soixante mille dollars de bijoux dans l'un des quartiers les plus populeux de la ville, mis à sac les

bureaux d'une compagnie d'assurances, et, maintenant, qu'allait m'annoncer Murphy ?

— Well ! dit-il, ce matin, comme le vieux George Danielson, 65 ans, quittait la *First National Bank* pour rapporter la paye hebdomadaire de la maison *Steiner and Son*, à son habitude, il ne s'est pas aperçu qu'il était suivi. Il avait enveloppé ses banknotes dans de vieux journaux pour donner le change aux voleurs.

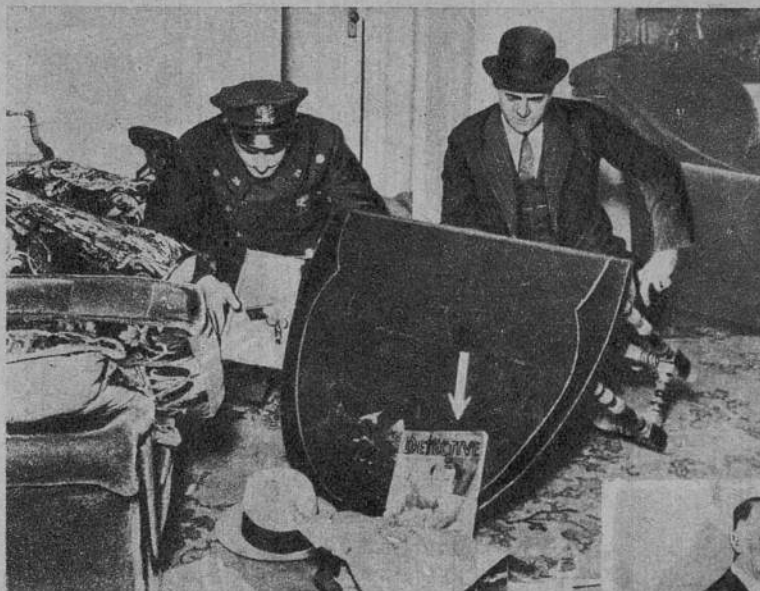
Il approchait de l'usine. Encore quelques mètres, et l'argent serait en sûreté.

C'est à ce moment que deux coups de revolver furent tirés par derrière, si vite qu'ils se confondirent presque en un seul. Quelques témoins terrorisés virent deux jeunes gens extrêmement élégants se ruer sur le malheureux qui venait de s'écrouler, lui arracher son paquet, en déchirer l'enveloppe pour s'assurer qu'il n'y



L'immeuble dans lequel fut capturé le fameux bandit.

En médaillon : Sa maîtresse, Mabel la Rouquigne.



On perquisitionne dans le salon de Jersey Kid. La flèche blanche indique un magazine policier américain qui paraît depuis dix ans qu'aimait à lire le bandit, et d'où il aurait pu tirer la constatation que les criminels sont toujours capturés en fin de compte...

avait pas erreur et sauter dans une voiture découverte qui roulait à petite allure jusqu'alors, mais qui démarra à pleins gaz dès que les bandits furent à bord.

— Et Danielson n'a pas esquissé un mouvement de défense ?

— Pensez-vous !... Il n'a pas même eu le temps de porter la main à sa poche revolver. Le pauvre vieux a été transporté à l'hôpital. Il est mort peu après son arrivée. Une femme et plusieurs enfants sans ressources... Ce doit être Jersey Kid. C'est sa manière, chef...

— Il faut le prendre, dussé-je y laisser mon nom ! répondis-je avec rage.

Je me jurai de ne goûter aucun repos jusqu'à ce que l'homme me fût tombé entre les mains.

Trois jours plus tard, Murphy arrivait haletant :

— Chef !... Je crois que nous allons pincer l'insaisissable... Un de mes indicateurs m'a fait savoir qu'un coup est préparé contre le caissier d'une manufacture des chaussures.

Je prévins aussitôt les directeurs.

— Surtout ! recommandai-je, ne donnez pas l'éveil... Je vais tendre un piège... Je défie les voleurs de m'échapper.

J'eus du mal à convaincre ces gens qui ne paraissaient pas nourrir une confiance illimitée dans les moyens de la police. Et pourtant !... J'avais fait installer une mitrailleuse au bon endroit. Toutes les rues avoisinantes étaient gardées.

Mais Jersey Kid m'échappa encore ! Des indiscrétions avaient filtré malgré mes instantes recommandations. Secret de Polichinelle !

Quand arriva l'auto blindée apportant la pale, elle s'arrêta dans une ruelle avoisinante au lieu de stopper à l'endroit habituel. Je fronçai les sourcils. Mon piège allait être éventé.

Je vis un homme sortir tranquillement de la manu-

facture. Il s'essuya ostensiblement le visage, par deux fois, avec un mouchoir. Aussitôt, une automobile, parquée non loin de là et dans laquelle paraissaient attendre quatre hommes, démarra et disparut dans un tonnerre de moteur et de klaxon.

Les bandits avaient été prévenus par l'homme au mouchoir. Tout était à recommencer. Murphy et un autre subordonné de ma brigade, nommé Hicks, avaient eu la présence d'esprit de noter le numéro de la voiture : N.-J.-C.-27340...

L'homme au mouchoir fut promptement empoigné. Un nommé Louis Levone, un mauvais sujet, recéleur notoire qui avait eu maintes fois maille à partir avec la justice. Mais on ne peut garder quelqu'un au violon parce qu'il a ostensiblement trop chaud dans la rue... Il riait dans sa barbe quand nous le relâ-



Les bandits avaient pénétré chez le prêteur sur gages par un trou pratiqué dans la cloison. A droite : Sur notre photographie, le chef des détectives, William J. Connelly, auteur de ce récit.

châmes faute de preuves de complicité.

L'enquête avait révélé que l'auto appartenait à un certain Walter Tully, un commerçant de New-Jersey.

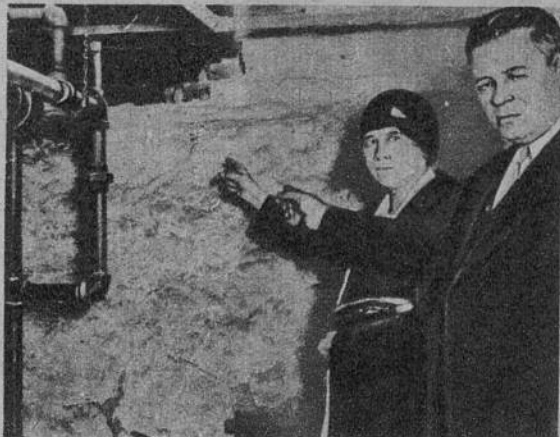
Les renseignements fournis sur cet homme furent irréprochables. Je tins néanmoins à l'interroger.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit-il. J'avais prêté l'auto à mon frère Robert qui voulait faire une promenade avec des petites femmes... Je ne suis pas responsable de ce qui s'est passé...

Evidemment... Je laissai repartir Walter Tully. Mais, dès qu'il fut sorti :

— Murphy ! Suivez cet homme ! ordonnai-je. Tully était rentré chez lui. Mais il était passé auparavant au 1720, Green street.

Je devais me rappeler ce détail avec beaucoup



C'est dans la cave de William Ryder, Green Street, que l'on dissimulait le butin. La cachette est indiquée par les deux personnages sur notre photo.

d'intérêt au cours de mon enquête sur Jersey Kid.

Robert Tully, qui habitait avec son frère, n'était pas rentré depuis l'histoire de l'attentat manqué.

— Rien d'étonnant, avait dit Walter. Il est marin et doit s'embarquer sous peu pour l'Amérique du Sud.

Quelle coïncidence !...

Inutile de dire que je me mis aussitôt en campagne pour retrouver le marin. S'il n'avait rien à se reprocher, pourquoi donc se cachait-il dans une pièce retirée du petit hôtel près des docks où il finit par être capturé.

Son arrestation nous fit faire un grand pas vers la découverte de l'homme que je traquais. Si Robert Tully ne parla pas lui-même, je reçus bientôt la visite d'un homme fort agité, qui s'éroula dans un fauteuil devant moi :

— Voilà. Je m'appelle Russell A. Baxter. J'ai lu dans les journaux que Robert Tully est entre vos mains... Alors... j'aime mieux ne pas attendre... Je viens me constituer prisonnier !

Je crus, tout d'abord, que j'avais affaire à un homme dont la cervelle était légèrement détraquée. Mais il commença à se confesser. Cela devint si intéressant que je l'arrêtai du geste :

— Un instant !... J'aimerais fort qu'un sténographe notât tout cela.

— A votre aise... J'ai hâte de me soulager.

— Que savez-vous du 1720, Green street, demandai-je à brûle-pourpoint.

Il leva des yeux étonnés :

— Oh !... Mais vous êtes déjà renseigné ! balbutia-t-il. C'est là que demeure William Ryder, un des complices de Jersey Kid.

La confession de Baxter fut longue. Il me révéla bien des choses sur les agissements du bandit. Il me conta, notamment, comment Jersey Kid, avec une agilité de chat, avait grimpé, au risque de sa vie, le long du tube d'un ascenseur, après avoir enfermé dans ledit ascenseur qu'il avait immobilisé plusieurs employés de la compagnie d'assurances dont j'ai parlé au début. Il m'expliqua comment les gredins avaient envahi une boutique de prêteur sur gages, par un trou pratiqué dans le mur d'un magasin adjacent, provisoirement vacant, au moment précis où l'un de leurs complices venait emprunter sur un bijou. De sorte que la bande n'avait eu qu'à faire main basse sur tout le contenu du coffre-fort largement ouvert...

Ils avaient essayé d'incendier l'immeuble et y auraient réussi, s'ils n'avaient été obligés de fuir précipitamment.

Mais il ne put me dire où se trouvait l'homme que je recherchais.

— Nous ne savons rien de lui ! affirma-t-il. Il apparaissait seulement au moment de diriger un coup fructueux et disparaissait aussitôt.

Il me fallait retrouver Jersey Kid par mes propres moyens. On me le signala successivement à East Orange et à New-York. Mais la police arriva toujours trop tard.

Finalement, je reçus un tuyau sûr. Le bandit avait commis une faute... et une erreur. Il avait enlevé la femme d'un ami. Ce dernier jura de se venger.

C'est ainsi que j'appris qu'un couple venait d'emménager à Philadelphie sous le nom de M. et M^{me} Davis. Ce M. Davis n'était autre que le fameux Jersey Kid !

Je commençai par me rendre sur place pour étudier la meilleure manière de cerner l'immeuble. Cela me prit deux jours. Au bout de ce laps de temps, je connaissais par cœur toutes les issues possibles. Je postai deux hommes dans la cour, pour surveiller l'échelle de fer qui est de secours en cas d'incendie. D'autres détectives étaient disséminés un peu partout, d'où ils commandaient toutes les fenêtres de l'appartement. Nous



Le fameux auteur de romans policiers, S. Van Dine, qui faillit être victime de Jersey Kid au cours d'une enquête de "documentation" faite par l'écrivain.

étions trois à la porte principale.

Des heures s'écoulèrent... Je commençai à craindre que le bandit fantôme ne se fût volatilisé une fois de plus. J'envoyai un homme écouter à la porte.

— On entend des voix, chef... me rassura-t-il.

Seulement, ce qu'il ne savait pas — ni moi non plus — c'est que Jersey Kid était au courant de nos agissements... C'est pour-quoi il ne sortait pas.

Un cri dans la cour. La maîtresse du bandit venait d'apparaître en haut de l'échelle de fer.

— Descendez ! ordonnèrent mes hommes.

— Non !... délia-t-elle.

— Descendez ou nous montons vous chercher !

— Eh bien... Venez me prendre !...

Je compris le piège en un clin d'œil. Elle allait servir d'appât, et le bandit fusillerait mes policiers au fur et à mesure.

— Stop ! hurlai-je en m'élançant dans la cour. Ne montez pas...

Et, me tournant vers la femme qui ricanait là-haut, je braquai mon revolver :

— Je vous donne jusqu'à cinq

pour descendre... Et après... je tirerai !...

Affolée, elle se mit à piailler :

— Grâce !... Grâce !... Ne tirez pas ! J'arrive !

La femme atterrit dans les bras de mes collaborateurs.

— Jersey Kid est toujours là-haut ? demandai-je.

— Oui ! fit-elle d'une voix remplie de rancune.

Je grimpai l'escalier intérieur et, arrivé sur le palier, me mis à cogner sur la porte à coups redoublés :

— Mon garçon ! criaï-je à travers le panneau. Il n'y a plus rien à faire !... Rends-toi !...

— Go to hell !... (Allez au diable !)

— Hep !... Coughlin, appelle-je, allez quérir les bombes à gaz... Nous allons « enfumer » le rat.

Au bout de dix minutes, les bombes étaient là.

Je tentai une dernière sommation. Jersey Kid répondit sur un ton subitement radouci :

— Accordez-moi deux minutes pour réfléchir !

— Je donne jusqu'à cinq !...

— Ça va !... Laissez les gaz tranquilles. Je me rends... Je vais sortir.

— Hé là !... Pas comme cela !... Envoie d'abord ton « feu ». Et pas de triche, hein ?

Le battant s'ouvrit lentement. Un brownning fut lancé sur le palier. Je m'emparai avec empressement. Nous étions cinq à braquer nos propres armes sur la porte au fur et à mesure qu'elle s'ouvrait plus largement. Un éclat de rire amer nous salua. Jersey Kid venait de sortir. Devant nous, un beau grand gaillard aux cheveux noirs, aux vêtements bien coupés, nous tendait les poignets attendant les menottes qui cliquèrent promptement.

Je fouillai rapidement l'appartement. Je trouvais, sur un meuble, un livre de banque indiquant un compte de plusieurs centaines de dollars.

Pendant qu'on l'emmenait, Jersey Kid me déclara :

— Vous avez eu de la chance !... Si la porte n'avait pas été renforcée par une paroi métallique, je vous aurais tous canardés à travers le panneau !

L'homme fut condamné à mort ainsi que trois de ses complices, Joe Rado, Louis Malanga et Victor Gianpietro.

Les autres complices — les frères Tully, Baxter et tutti quanti — furent moins rudement châtiés.

Lorsqu'on vint chercher le Kid pour l'emmener à la chaise électrique, Gianpietro avait déjà été exécuté. Le Kid se tourna vers les deux bandits qui restaient et cracha le bout de cigare qu'il tenait dans ses dents :

— Tout va bien, les gars !... Au revoir, à bientôt !...

— A bientôt, Kid... répondirent-ils d'une voix mal assurée, tandis qu'il s'éloignait.

WILLIAM J. CONNELLY.



En haut : L'entrée de la Grande Roquette.

LA Grande Roquette, aujourd'hui disparue, dépôt des condamnés à mort. La Petite Roquette, maison de correction pour les jeunes détenus. Les vastes bâtiments, bas et sombres, sont tristes et déserts, les prisonniers ont été conduits dans des immeubles beaucoup plus modernes : à la Santé et à Fresnes.

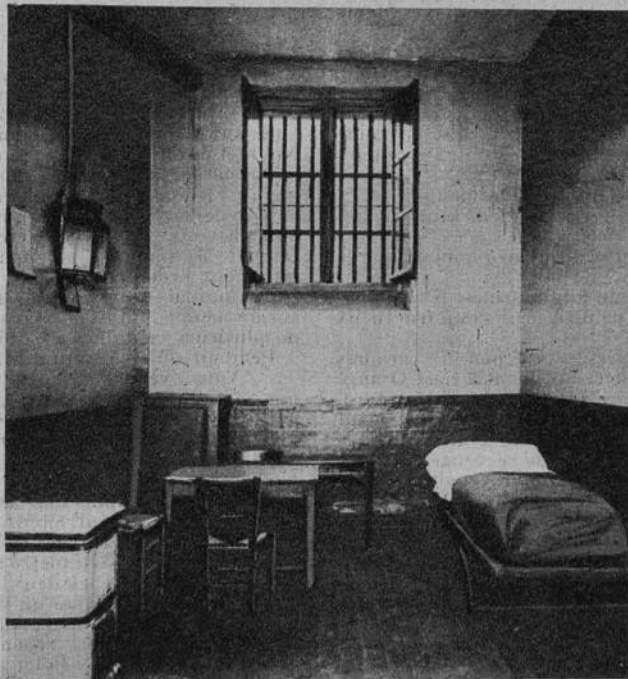
Que de souvenirs évoquent ces murailles lézardées, ces pierres grises, moussues, ces grilles rongées par la rouille.

Au milieu de la rue de la Roquette, entre la Bastille et le cimetière du Père Lachaise, la rue s'élargit en une sorte de place carrée qui eut une heure de célébrité. C'est à cet endroit qu'avaient lieu les exécutions capitales, un endroit qu'on peut facilement reconnaître à cinq dalles encastrées au milieu du pavage et destinées à supporter, d'aplomb, les chevaux de la guillotine.

Ce sont ces cinq dalles qu'en argot les malfaiteurs appelaient l'Abbaye-de-Cinq-Pierres.

Pendant la Commu-

LA ROQUETTE ET L'ABBÉ CROZES



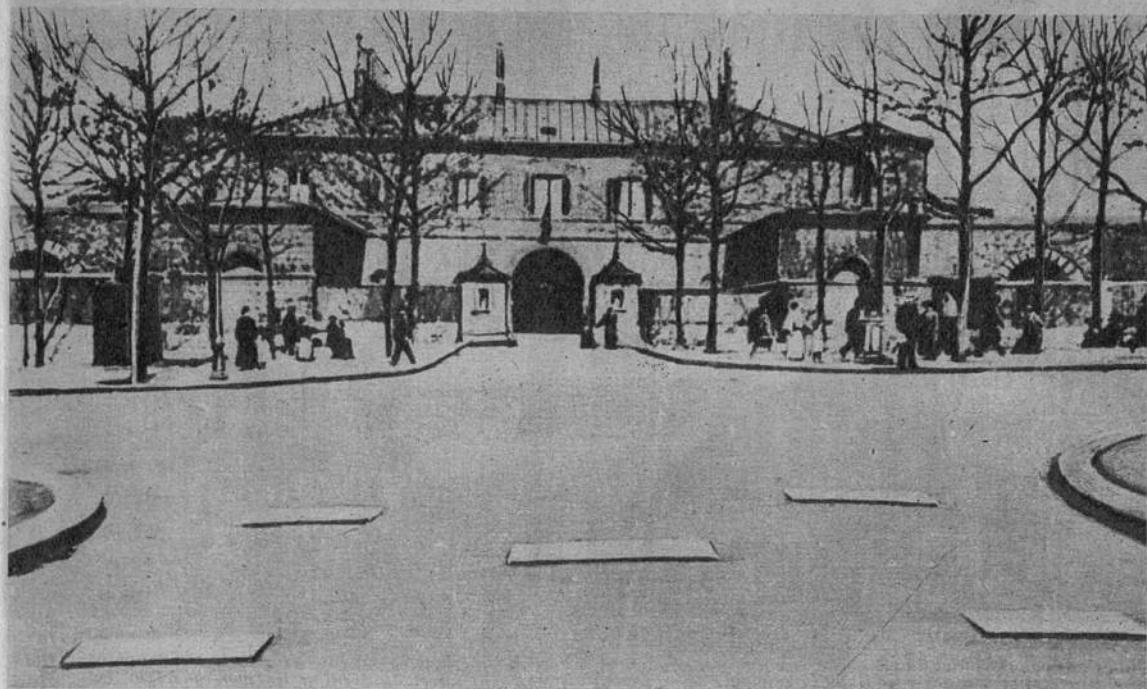
ne, le citoyen François qui avait été nommé directeur de la Grande Roquette, n'avait trouvé rien de mieux que de faire enlever et transporter chez lui ces cinq dalles. On les retrouva le 28 juin 1871, lors d'une perquisition opérée à son domicile, 10, rue de Charonne. Il déclara alors avoir eu l'intention de les faire vendre en Angleterre.

C'est à ces dalles que Lacenaire a dédié les vers suivants :

*Oh! je vous connais bien,
[dalles qui faites place
Aux quatre pieds de
[l'échafaud,
Dalles de pierre blanche
[où ne reste plus place
Du sang versé par le
[bourreau.*

C'est de chaque côté de ce lugubre emplacement que s'élevaient les hautes et tristes murailles des deux prisons : à gauche, la maison d'éducation correctionnelle des jeunes détenus de la Petite Roquette ; à droite, dans un vaste quadrilatère formé par les rues de la Roquette, de la Vacquerie, de la Folie-Régnault et Maillard, se trouvait le dernier asile

A gauche : Une cellule.



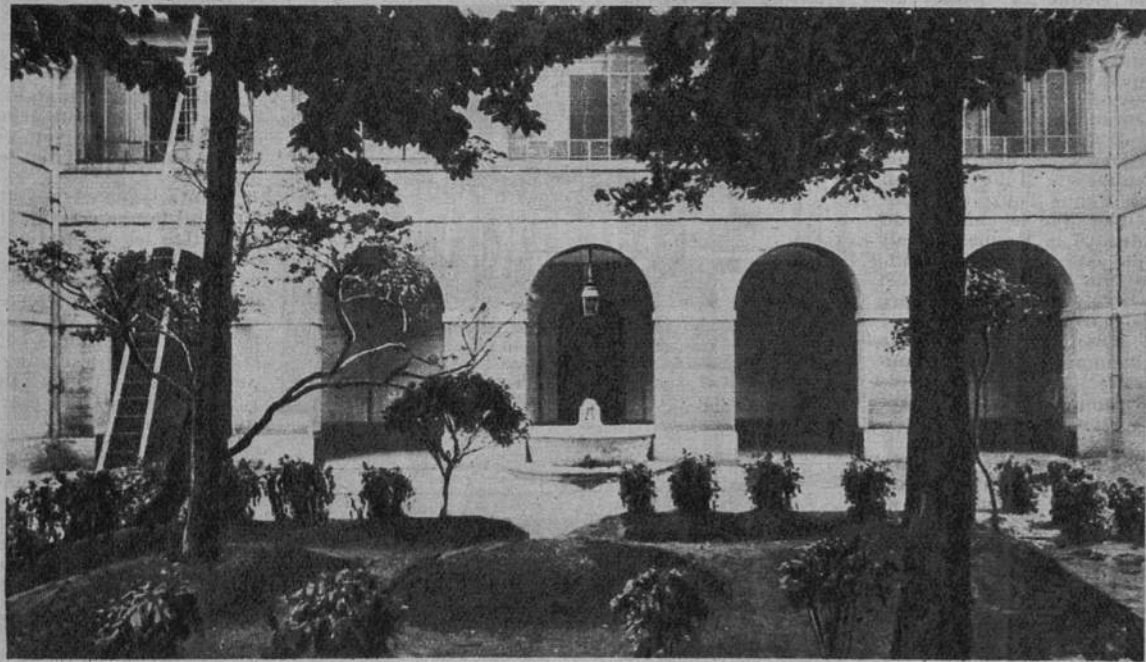
Il y a quelques années encore, devant l'entrée de la prison de la Roquette, se trouvaient encastrées dans le sol les cinq pierres sur lesquelles reposaient les madriers supportant la guillotine. Elles sont ici en premier plan. Le bâtiment que l'on voit au fond est la Petite Roquette.

des condamnés à mort. La Grande Roquette fut d'abord un couvent et devint prison en 1834. Ses hôtes comprenaient des condamnés à de courtes peines, des condamnés attendant leur transfèrement dans les maisons centrales et les condamnés à la peine capitale. Le régime y était extrêmement sévère : les prisonniers vivaient en commun dans la journée et en cellule la nuit. C'est une des rares prisons, peut-être la seule même, dont jamais un pensionnaire ne put

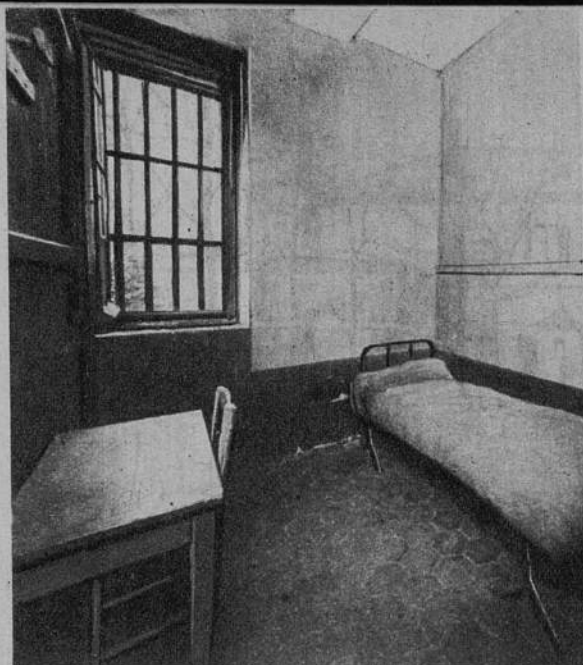
s'évader. L'entrée principale faisait vis-à-vis à celle de la Petite Roquette.

Cette prison fut achevée en 1834, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Hospitalières de la Roquette, supprimé en 1790. Tout d'abord réservé aux femmes condamnées, cet établissement pénitentiaire n'a ensuite renfermé que des mineurs.

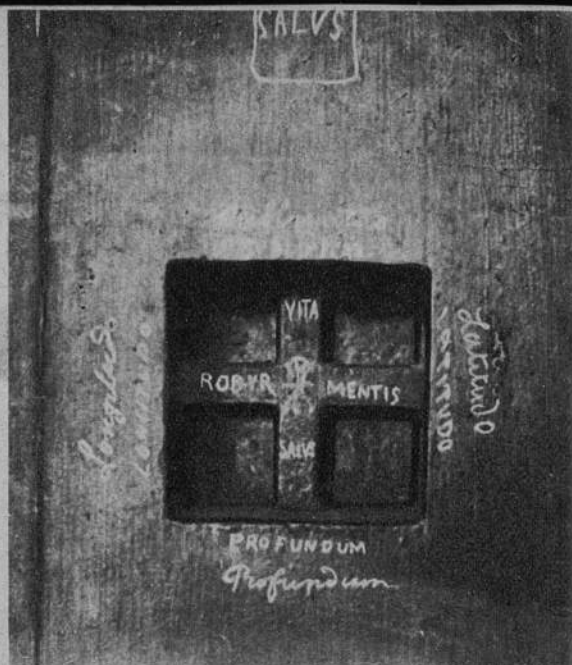
« La prison des condamnés du département de la Seine est appelée la Grande Roquette, a écrit l'abbé



La cour principale de la Roquette où se trouvent les bureaux de la direction.



Une cellule de prisonnier à la Roquette avec une croisée ouvrant à hauteur d'appui, ce qui rendait la pièce moins désagréable;



Porte de la cellule où fut enfermé sous la Commune Mgr. Darbois, qui inscrivait lui-même les mots que l'on voit ici.

Touzé, parce qu'elle est située à l'extrémité de la rue de la Roquette. Pourquoi cette rue porte-t-elle ce nom?

Il paraît qu'un certain duc de la Roquette y avait un château au moyen âge, et que ce château était devenu un couvent d'hospitalières, qui s'appelaient religieuses de la Roquette. Il a paru tout naturel de donner le même nom à la rue qui conduisait à cette maison. A peu près à la place qu'elle occupait se trouve la prison.

M. Maxime Du Camp n'est pas de cet avis. Il pense que l'appellation de la Roquette, donnée au Dépôt des condamnés, à la prison des jeunes détenus, à la rue et à tout le quartier, vient de la plante *eruca saliva* qui croissait en abondance sur ces terrains demeurés longtemps déserts, ce qui laisserait supposer, si l'explication de l'abbé Touzé est plausible, que le château du duc de la Roquette avait été rasé et non reconstruit, et que le terrain sur lequel il s'élevait était demeuré à peu près inculte.

Quoi qu'il en soit, cette dénomination toute populaire de Petite et de Grande Roquette est due surtout à l'abbé Crozes, qui la fit passer dans le domaine public pour éviter des malentendus. Administrativement, on ne connaissait que le *Dépôt des condamnés* et la *Prison des jeunes détenus*.

Les bois de Justice.

C'est dans les dépendances de la Grande Ro-

quette que se trouvaient remisés les bois de justice.

Vers le milieu de la rue de la Folle-Regnault, entre le passage du même nom et l'impasse Launay, à un endroit où sont édifiés aujourd'hui des immeubles de rapport, se détachait, séparée de toute autre habitation, une maison sans numéro, de construction bizarre, à l'aspect triste et désolé, au toit rouge, sous lequel s'ouvrait une grande baie ovale aux vitres brisées.

Cette fenêtre à demi démolie avait un sort. Tous les « mauvais garçons » qui passaient dans le quartier ne manquaient jamais de jeter des pierres dans les carreaux de la maison maudite. Vengeance puérole.

C'était dans cette habitation sinistre, qui leur convenait fort bien, qu'étaient remisés les bois de justice.

A l'intérieur s'y trouvait un établi de menuisier pour permettre les réparations du matériel et une meule de dimensions respectables destinée à repasser le couperet tragique. Au mur pendaient des lames de rechange sur lesquelles, parfois, des traces de rouille laissaient une marque sanglante.

Dans la cour étaient remisées trois voitures, les deux premières d'une construction massive et toute particulière; la troisième plus élégante, derrière laquelle on pouvait voir la plate-forme de

L'autel de la chapelle de la Roquette.



l'instr
et, su
deux
bre m

L'a

C'e
horrib
des c
jeune
l'abbé
mônie
deme
lié à
prison
longu
sacrer

De
fluet,
cheve
longs,
le te
bronz
ridion
lente
nérabl
sa sou
laquel
le rub
Légion
était u

Pen

deux
1882,
secour
aux m
mome
avait
nels.

L'ab
librem
poste,
Sulpic
quette

C'êt
corps

Dès
pôt, il
une lu
il se p
presqu

A la
de sa c
brassa
gnait
ses dé

L

A

Nous

Les h

A

Nous

Les h

l'instrument de mort, et, sur les côtés, les deux bras de la lugubre machine.

L'abbé Crozes.

C'est dans ce décor horrible, au milieu des criminels et des jeunes détenus, que l'abbé Crozes, l'aumônier dont le nom demeure étroitement lié à celui des deux prisons, exerça de longues années son sacerdoce.

De petite taille, fluet, nerveux, les cheveux blancs et longs, le front haut, le teint légèrement bronzé, l'accent méridional, la démarche lente et cassée, ce vénérable prêtre, dans sa soutane élimée, sur laquelle se détachait le ruban rouge de la Légion d'honneur, était une personnalité.

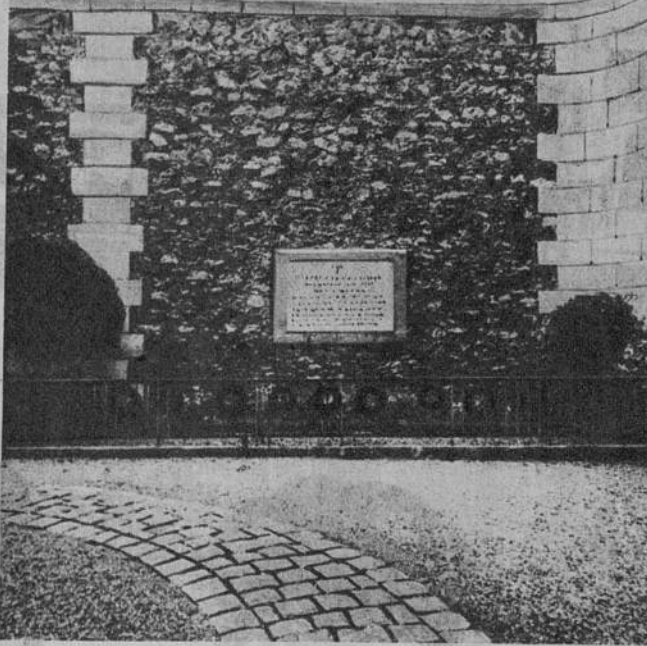
Pendant quarante-deux ans, de 1840 à 1882, il apporta le secours de la religion aux malheureux qu'un moment d'égarement avait rendus criminels.

L'abbé Crozes avait librement choisi ce poste, et c'est dès sa sortie du séminaire de Saint-Sulpice qu'il demanda à venir d'abord à la Petite Roquette, puis à la Grande Roquette.

C'était un homme de grand cœur qui se dévouait corps et âme pour consoler, reconforter les prisonniers.

Dès qu'un condamné était transféré au fameux dépôt, il allait le voir. Cette visite causait au criminel une lugubre impression. Ce premier contact était court, il se produisait toujours devant les gardiens, c'était presque une politesse.

A la seconde visite, l'abbé faisait sortir le condamné de sa cellule et le recevait dans la pièce voisine. Il l'embrassait, essayait de gagner sa confiance et lui témoignait de l'intérêt : il écoutait ses plaintes, recueillait ses désirs et se mettait à son entière disposition



Le mur d'enceinte et le chemin de ronde intérieur de la Roquette avec la plaque commémorative, qui rappelle la fusillade des otages pendant la Commune.

pour adoucir les rigueurs de la prison.

Bien peu de criminels, même les plus endurcis, résistèrent et demeurèrent sourds à ses paroles de pitié.

Seul, un sinistre bandit, Avinain, le repoussa avec violence :

— Vous perdez votre temps, lui répondit-il, je ne crois pas à vos simagrées.

— Bravo, mon cher Avinain, fit l'abbé, je vois que vous avez la plus grande qualité : la franchise. Elle fait excuser bien des erreurs !

Pendant une vingtaine de jours, l'aumônier lutta, réussit petit à petit à convaincre l'assassin cynique et finit par vaincre sa résistance, mais seulement un quart d'heure avant l'échafaud. Psychologue, l'abbé Crozes avait vaincu la brute.

La demeure qu'il occupait pendant plus de vingt ans était à l'extrémité de la rue de la Roquette, non loin du Père-Lachaise, au milieu des chantiers des marbriers funéraires. Sa toute petite chambre,

au rez-de-chaussée, dans le fond d'une cour, donnait sur un jardin minuscule rempli d'immortelles et de verveine.

Son mobilier était plus que modeste. Dans un angle de la pièce se trouvait un vieux secrétaire encombré de tiroirs marqués d'énormes chiffres : c'était un reliquaire des condamnés, contenant un souvenir, des lettres des suppliciés qu'il avait assistés.

Quand l'âge le contraignit à abandonner son poste, il se retira, très fatigué, très vieilli, à l'infirmerie diocésaine de Marie-Thérèse, où il mourut aussi paisiblement qu'il avait vécu, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 7 novembre 1888.

JEAN GREY.

LE FILM COMPLET

PARAIT TROIS FOIS PAR SEMAINE

Le Mardi, le Jeudi et le Samedi

et publie un roman complet illustré de nombreuses photographies du film.

Le Numéro : **30 centimes**

Franco 0 fr. 35
Etranger 0 fr. 40

Abonnements au FILM COMPLET

Un an : France, **45 francs** ; Etranger, **63 francs**.

Six mois : France, **23 francs** ; Etranger, **32 francs (sans prime)**.

Nous offrons à tous nos lecteurs français qui souscrivent un abonnement d'un an, une **SUPERBE PRIME GRATUITE**

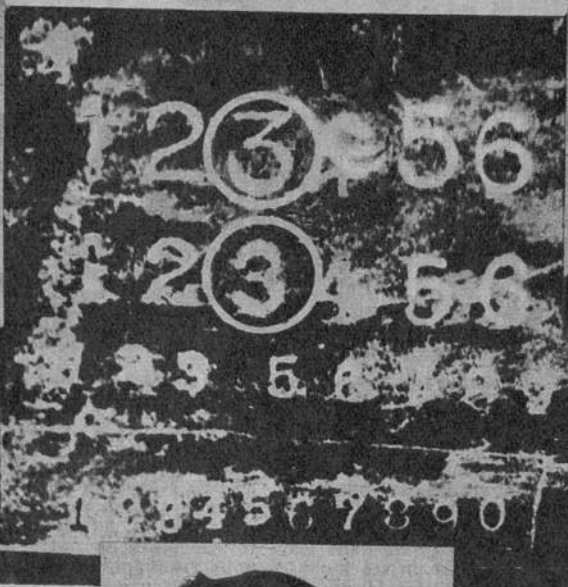
(Voir, page 73, la liste des primes offertes.)

Les lettres et mandats doivent être adressés à l'Administration du **FILM COMPLET**, 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).
le règlement peut se faire par notre compte de chèques postaux : 259-10.

Aucun envoi contre remboursement.



Grâce à l'œil d'aigle de Bennap, je découvris que plusieurs des voitures portaient un 3 au sommet arrondi au lieu du sommet plat habituel. (On peut constater la différence sur cette photographie.)



Les rondes effectuées par des voitures de police maquillées en inoffensives autos de tourisme furent multipliées. Peine perdue. Les vols d'autos continuèrent.

Quatre mois s'étaient écoulés. Un jour, nous crûmes que nous avions trouvé la solution. De fait, c'est à partir de cette date que notre enquête commença à progresser.

Par une nuit de printemps, une puissante auto découverte s'était arrêtée devant un hôtel de la place de Santa Monica. Une jolie blonde était au volant. Deux hommes, en habit de soirée, descendirent de la voiture. Ils discutèrent quelques instants à voix basse avec la jeune femme et, traversant rapidement la rue, se dirigèrent vers une Hudson rangée le long du trottoir. L'un des hommes s'engouffra à l'intérieur pendant que l'autre s'éloignait de quelques pas, comme s'il, faisait le guet.

Mais quelqu'un troubla la fête. Le propriétaire de l'Hudson se trouvait à deux pas, dans son jardin. Il avait assisté à tous les faits et gestes des deux inconnus. Il sortit et vit l'intrus occupé à essayer une clef, parmi celles d'un incroyable trousseau, qui lui permit de mettre en marche.

— Rentrez chez vous, ou vous êtes un homme mort... intima une voix autoritaire.

Le propriétaire de l'auto se retourna et se trouva nez à nez avec le second suspect en habit de soirée, qui braquait sur lui un revolver.

Que faire ? Rentrer chez soi, bien sûr ! Mais à peine à l'abri, la victime se mit à hurler par la fenêtre de tous ses poumons :

— Au secours !... Au voleur !...
Un policeman motocycliste qui patrouillait aux environs se précipita aussitôt. Il arriva pour voir deux ombres qui fuyaient, et sur lesquelles il tira sans les atteindre. Les inconnus disparurent.

Pendant ce temps, la jeune blonde n'était pas restée inactive. Elle avait démarré et filait à toute vitesse. D'instinct, le policier se rua à sa poursuite.

La blonde fut finalement rejointe.

— Stoppez, ou je tire !... ordonna le policeman.
Elle freina. Le policier, furieux d'avoir vu les deux hommes lui échapper, dressa procès-verbal pour excès de vitesse.

Si celui qui avait appelé au secours n'était arrivé sur les lieux, la jeune femme en aurait été quitte pour une amende. Mais, heureusement, il avait eu l'idée de



A droite : Guy Depew. En bas : Henry Williams. A gauche : Harry Steward, trois membres de la bande.

suivre la chasse dans sa voiture et, quand il déboucha sur l'avenue où une foule entourait l'automobile, il pointa du doigt vers la conductrice :

— Arrêtez-la !... Elle est certainement la complice des deux voleurs...

Elle fut emmenée malgré ses protestations indignées.

Bonne prise. Dans son auto, on trouva, dissimulés sous des coussins, sept jeux de plaques dont les numéros furent une révélation. Elles appartenaient à des Hudson récemment volées et naturellement jamais retrouvées.

Sur elle, dans un médaillon, une photographie d'homme.

— C'est celui qui m'a menacé de son revolver ! s'écria le témoin. Je le reconnais !

Il n'y avait plus à hésiter. La femme, qui affirmait s'appeler Margaret King, fut enfermée.

A deux heures du matin, un noctambule faisait irruption dans le poste de police. Il était haletant.

— Des hommes sont en train de scier les barreaux d'une cellule !...

Les policiers se précipitèrent. Une volée de balles de revolver les ac-

cueillit dans la rue. Ils ripostèrent au jugé.

Une auto démarra et partit à toute vitesse, ses occupants vidant leurs chargeurs sur les policemen. Cette auto avait stationné sous la fenêtre de la cellule de Margaret King !... Les voleurs étaient décidément des hommes d'action.

Margaret King, après un interrogatoire harassant, auquel nous fûmes plus de vingt à participer, nous révéla son adresse. Là-bas, on reconnut le portrait du médaillon. C'était le mari de l'inculpée, un certain Edward King. Margaret ne nous avait pas trompés sur son identité, mais jusqu'à un certain point. Pendant que nous nous trouvions dans l'appartement, nous primes force empreintes digitales. Et, dans la cave, un monceau de plaques d'automobiles, toujours des Hudson...

Nous rentrâmes au poste de police. Un autre expert en empreintes nous y attendait. Le système Bertillon est précieux.

— J'ai identifié l'un des suspects, fit-il. D'après des marques trouvées sur le rétroviseur de la voiture conduite par la main d'une vieille connaissance. Voici ce que l'on m'envoie de New-York.

Il nous tendit une circulaire sur laquelle on pouvait lire :

Cinq cents ans de récompense pour l'arrestation du nommé Georges Adams, alias Guy Depew, recherché pour évasion et vols d'automobiles.

Suivait une description détaillée de l'homme, qui fut reconnu peu après comme ayant été le mystérieux compagnon de King.

J'appris ensuite que King s'appelait en réalité Krug et que Margaret n'était que sa maîtresse. Peu importait.

Je tenais les voleurs d'autos. Il ne restait plus qu'à prouver leurs méfaits. J'avais trouvé chez King des licences temporaires — qui équivalaient aux cartes grises françaises — et que je jugeai naturellement fausses. A ma stupéfaction, le bureau des automobiles de Californie me fit savoir qu'une certaine compagnie était en possession légale de tous ces certificats rendus, depuis, définitifs. Sans tarder, je me rendis dans les locaux de ces commerçants. Il y avait là un stock considérable d'autos d'occasions. Surtout des Hudson... Le prix ? D'un bon marché invraisemblable !

Tout cela avait une apparence honnête, et pourtant j'étais persuadé que je touchais au but.

J'examinai les numéros des voitures. Toutes celles de l'année se trouvaient dans la série des 300 000. J'avais avec moi un homme de grande valeur, l'agent Bennap, spécialisé depuis plus de dix-huit ans dans la brigade des automobiles.

Son œil d'aigle découvrit bientôt un indice précieux. Il savait par une longue expérience que les chiffres des voitures Hudson comprenaient toujours des trois dont la tête, au lieu d'être ronde, était plate. Ici, ces trois étaient arrondis dans le haut.

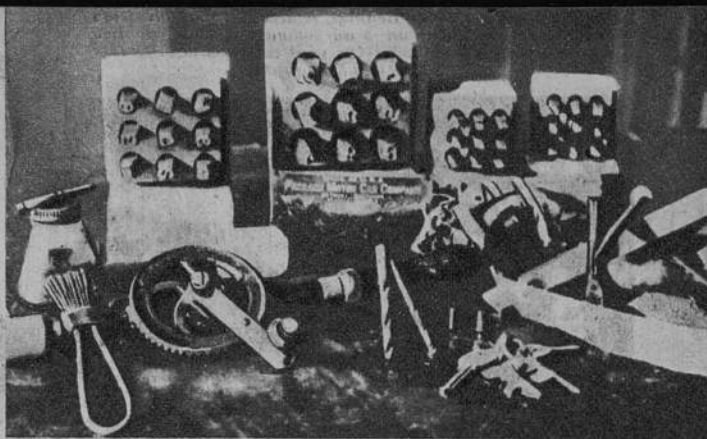
En même temps, nous comprîmes enfin cette curieuse préférence des voleurs pour les Hudson... Les plaques sont d'aluminium. Une fois qu'un nombre a été maquillé, il est impossible, comme pour les autos possédant des plaques d'acier, de retrouver le numéro primitif, par quelque procédé chimique que ce soit. Sans ce trois significatif, nous n'aurions jamais trouvé la clef de l'énigme.

D'un visage sévère, j'interrogeai les propriétaires des voitures. Ils avaient acheté des voitures volées, cela ne faisait plus l'ombre d'un doute. Étaient-ce des receleurs ? Des complices ?

Non. Ils étaient de bonne foi. Ils étalèrent devant moi toutes les licences se rapportant aux voitures, et toutes étaient authentiques !...

Je commençais à me sentir dérouté. Sans perdre courage, je poursuivis mon examen. Les licences portaient des numéros qui se suivaient : E. 52-070-E. 52-071, et ainsi de suite. Toutes avaient été prises en même temps. C'était pour le moins assez troublant.

La solution était simple pourtant !... La bande de King avait tout simplement pris une série de licences sous des noms fictifs. Elle s'était livrée plusieurs fois à cette opération. Seconde erreur, car un enquêteur consciencieux ne pouvait manquer de remarquer cette coïncidence de numéros se suivant, parfois, par



L'arsenal des bandits leur servant à maquiller et modifier les numéros des autos.

un forban. Car c'était un seul homme qui leur avait vendu le lot « provenant, disait-il, de différentes agences qui désiraient s'en débarrasser ». Et, comme les prix étaient intéressants, que les licences étaient en ordre, pourquoi auraient-ils soupçonné quoi que ce fût ?

La chance, qui avait si longtemps souri aux voleurs, tourna enfin en notre faveur. Dans un garage, nous nous trouvâmes en présence d'un monsieur très bien qui avait une auto à vendre. Le propriétaire de l'endroit nous avait appelé en toute hâte. C'était notre homme.

Nous prétendîmes, un collègue et moi, nous intéresser à la voiture et, après une discussion pour la forme, lorsque j'eus acquis l'absolue conviction que cet homme était un voleur, je lui passai les menottes en lui annonçant que la partie était perdue. Il ne parut point comprendre :

— Mon garçon, ajoutai-je, King, Margaret et Depew ont tout avoué... Finie la comédie !...

C'était anticiper. Mais il tomba dans le piège, et le dénommé Harry Stewart commença bientôt une étonnante confession.

La bande de voleurs d'autos, supérieurement organisée, avait rasée de Los Angeles à New-York, c'est-à-dire d'une côte à l'autre, pour plus d'un million de dollars (vingt-cinq millions de francs !) de voitures.

Quant au mystère des licences authentiques, c'était encore du beau travail. L'un des complices, le fameux Depew, voyageait dans l'Est. Il se rendait dans diverses maisons de vente, principalement chez les agents des Hudson, pour la raison que nous avons donnée plus haut, et s'enquerrait des numéros de série au hasard de la conversation. Un autre complice, un nommé Butler, négociant patenté, recevait la liste et demandait une série de plaques et de licences qu'on lui octroyait facilement en raison de sa profession. Ces licences étaient inscrites sous des noms divers, toujours faux.

Une fois en possession de licences régulières et de numéros de voitures — voilà pourquoi les bandits ne pouvaient maquiller entièrement celles volées : il fallait pouvoir prouver que ces numéros existaient sur les registres de l'usine — ils se mettaient en chasse s'appropriant les Hudson, les transformaient et venaient les proposer à des garagistes, qui ne faisaient aucune difficulté pour acheter des autos munies de tous les papiers en règle.

Il ne restait plus qu'à pincer King et Depew. Ce fut une chasse épique.



Le lieutenant détective de la police de Los Angeles, L. W. Lyons, auteur de ce récit.

vingtaines. Un télégramme envoyé aux usines Hudson nous apprit que les voitures portant authentiquement les numéros relevés sur les autos que nous avions vues se trouvaient toujours chez leurs représentants à New-York, Saint-Louis, Chicago et autres grandes villes !...

Pourquoi les voleurs n'avaient-ils pas complètement maquillé les numéros de série ?

Les garagistes qui avaient acheté toutes ces voitures ne se consolait pas d'avoir traité avec

Les p
On re
s'étaie
La
bandi
nait
préve
pris
Dan
détail
avaie
San F
vance
A Ki
leurs
Les a
depu
Ils la
reuss
Dan
comp
C'e
New-
— co
Lumi
année
My
vingt
ciel
aux c
que
Mac
éclat
Ell
gagne
lars ;
cela h
dans
temer
devin
Mis
nière
un ph
de la
comm
star
jeu c
lui pr
bonn
pense
traitu
d'Ev
c'est
gan'a
Les
admi
Mille
beau
quan
perso
ralem
maga
d'une
sters
mise
d'un
ler, c
Horre
sait,
comp
port
sans
devar
La
rouée
tout
l'étal
expos
du p

Les polices de toutes les villes étaient en alerte. On repéra les deux hommes à San Francisco. Mais ils s'étaient déjà enfuis en voiture.

La poursuite commença. Au fur et à mesure que les bandits traversaient une ville, le télégraphe fonctionnait fébrilement en conjonction avec le téléphone, prévenant les stations policières que les hommes avaient pris telle ou telle route.

Dans mon bureau, je recevais par téléphone tous les détails de cette course passionnante. Les bandits avaient une demi-heure d'avance. Mais les autos de San Francisco étaient puissantes. J'appris que l'avance des bandits décroissait progressivement... A King City, les fuyitifs qui croyaient avoir semé leurs poursuivants s'arrêtèrent pour faire de l'essence. Les agents motocyclistes de la ville étaient prévenus, depuis quelque temps déjà, de l'approche de l'auto. Ils la cernèrent et, sous le feu du revolver de King, réussirent, en rampant, à s'en emparer.

Dans le coffre de sa voiture, il y avait un attirail complet de faussaire, jusqu'à des cachets de notaire

très bien imités, sans compter les indispensables plaques d'automobiles qu'il ne manquait jamais d'emporter.

On ne retrouva pas toutes les voitures volées. Mais je réussis à en découvrir pour plus de cent mille dollars dans une série de garages privés, loués par les voleurs, dans Hollywood même.

Toute la bande, sauf Butler, qui est encore en liberté à l'heure actuelle, fut jugée. Mais, chose caractéristique, elle fut réclamée par divers Etats, et je crois qu'ils passeront le restant de leurs jours en prison, car, lorsqu'ils en auront fini avec une condamnation, ils auront toutes les autres à purger.

Depew, notamment recherché par la police de New-York, non seulement pour vols d'autos mais pour avoir mis à mal un gardien de Sing-Sing durant une évasion, est le plus « sale » de tous.

Ses condamnations atteignent cent ans de prison !

L. W. LYONS,
Lieutenant détective de la
police de Los Angeles.

UN NU COUTEUX

C'est une histoire bien parisienne, encore qu'elle ait eu New-York pour théâtre... Elle n'est d'ailleurs renouvelée — comme le jeu de l'oie l'est des Grecs — que de la Ville Lumière, où un scandale du même ordre fit, il y a quelques années, la joie des revuistes et des faiseurs de couplets.

Myrtle Miller est une jolie comédienne américaine de vingt-six printemps, aux yeux plus clairs qu'un ciel de Méditerranée, aux cheveux plus blonds que ceux de Jeanette Mac Donald, aux dents éclatantes.

Elle a du succès ; elle gagne beaucoup de dollars ; elle chante à ravir ; cela lui permet d'occuper, dans la 76^e rue, un appartement coquet dont on devine ici le cosy-corner.

Miss Myrtle Miller, dernièrement, se rendit chez un photographe en renom de la ville et fit faire, comme toute apprentie star qui se respecte, un jeu complet de photos. Il lui prit même fantaisie — honni soit qui mal y pense ! — de se faire portraiturer dans le costume d'Eve. Un photographe... c'est comme un médecin : ça n'a aucune importance !

Les clichés pris, tirés, admirés et reçus, miss Miller se promenait un beau jour dans Broadway, quand elle vit cinq cents personnes assaillir littéralement une vitrine de magasin. S'agissait-il d'une attaque de gangsters ? d'une joaillerie mise à sac ? d'un accident ? d'un incendie ? Miss Miller, curieuse, s'approcha... Horreur ! Ce qu'on exposait, dans la boutique complaisante ? C'était son portrait à elle, son portrait sans voiles... Phryné devant les juges !

La jeune artiste, courroucée, cela se conçoit, fit tout aussitôt retirer de l'étalage les épreuves exposées ainsi aux regards du populaire. Peu après,

elle apprenait que des exemplaires de son nudisme intégral avaient été mis en vente (à un prix élevé) et que des amateurs, des connaisseurs évidemment, n'avaient pas hésité à en acquérir une collection complète. Un club de nuit, club d'hommes ! avait pendu à ses murs toute la série. L'image, nue comme le péché, de la jeune femme présidait aux beuveries d'alcool défendu.

Miss Miller, outrée, intenta un procès au photographe. Elle estime que le préjudice qui lui a été causé est considérable, au point de vue moral particulièrement. Son avocat s'appuie sur ce fait que maintenant tout New-York peut croire aux « goûts de débauche » de sa cliente, alors qu'il est de notoriété publique que Myrtle Miller est la sagesse même et ne fait jamais fonctionner son phonographe après dix heures du soir.

Au demeurant, elle vit avec sa mère, une vieille dame à cheveux blancs qui inspire le plus total respect.

Myrtle Miller soutient, avec toutes les apparences de bon droit, qu'il est permis pour son usage personnel de se faire photographier toute nue ; mais que le chevalier de la plaque sensible, en ne détruisant pas les plaques comme il le lui avait été imposé, s'est rendu coupable d'un premier crime. Le second, plus grave, bien entendu. D'en avoir affiché des épreuves, vendues à tout venant « sous la dénomination « Etudes d'art vivant ».

Pour ce, la comédienne réclame 250 000 dollars de dommages-intérêts. Comme l'on dit chez nous, elle n'y va pas avec le dos de la cuiller !

Mais il faut compter avec les juges américains, très durs en pareille matière.



Mesdemoiselles .. en joue. FEU!

Miss Dorothy Blaisdelle est le manager et le capitaine de l'équipe de tir à la carabine dans l'Université de Maryland (W.W.)



noux, à plat ventre, elles feraient de vous un pas-soire ! Elles ont un instructeur à l'air méchant et un capitaine au délicieux sourire.

Remarquez bien que le tir à la carabine est en soi un

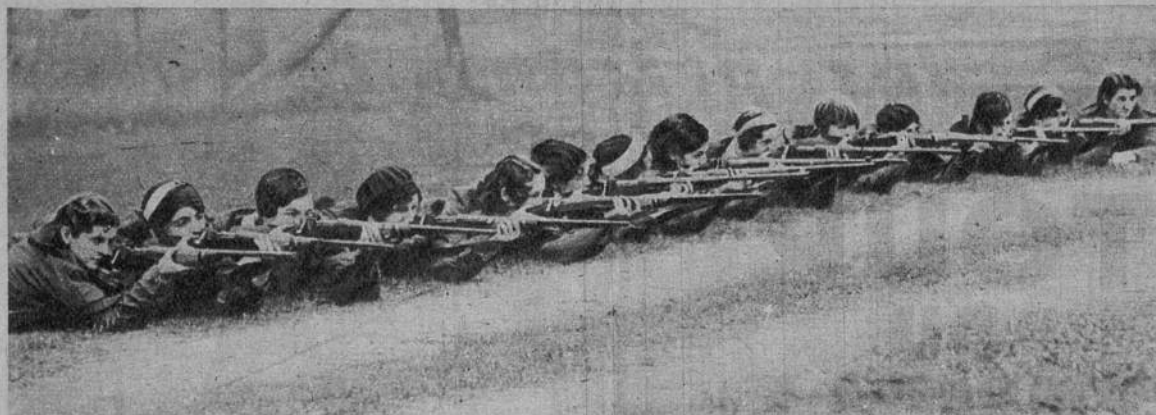
Imbattue aux Etats-Unis, cette phalange de belliqueuses jeunes filles détient le championnat national de tir à l'arme de guerre. (W.W.)

ELLES sont charmantes, ces misses d'outre-Atlantique, avec leurs pantalons de pyjama immenses et les bonnets fantaisistes qui retiennent leurs cheveux fous... Mais que font, entre leurs mains, ces « rifles » perfectionnés, armes de précision qui ne ratent pas leur homme à huit cents mètres ? Et quand je parle d'« homme », c'est — hélas ! — avec quelque intention !

Voilà ! C'est tout simplement l'équipe imbattable des tireuses de l'Université de Maryland. Ces jeunes filles du meilleur monde sont championnes d'Amérique. Debout, couchées, à ge-

A deux pas de leur Université, construite sur les plans d'un Parthénon à l'échelle américaine, chaque jour, les sélectionnées s'entraînent assidûment... (S. G. P.)





Ces quatorze jeunes filles, au sourire souvent charmant, font mouche à quatre cents mètres sur une silhouette mobile. Souvenez-vous-en, célibataires ! (W. W.)



Et voici les sept étoiles du « team », égales, sous le rapport du calme et de la précision, aux meilleurs représentants du sexe mâle. (S. G. P.)

exercice très intéressant, hautement sportif. Mais le 6 % de salon donne autant d'émotions que le Lebel ; et nous ne voyons pas pourquoi il est nécessaire à une jeune fille de cultiver pareils arts d'agrément. Que voulez-vous ? Je retarde peut-être. Mais il me semble qu'avec le crochet, la cuisine, la machine à coudre, le démontage d'un carburateur et l'étude scientifique d'une scène de ménage, les « girls » d'outre-Atlantique en ont bien assez à apprendre, sans qu'on aille encore mettre dans leurs mains des engins si particulièrement redoutables !

Vous pourrez nous dire encore qu'aux Etats-Unis il existe des femmes détectives qui doivent savoir se servir d'une arme à feu. Possible ! Mais les anges du Maryland que représentent nos photographies ne doivent guère aspirer à d'autres situations que celle que procure un mari dans les affaires, récoltant beaucoup de dollars, tandis que sa femme va au cinéma,

faisant chambre à part et n'exigeant pas d'enfant (pour faciliter le divorce).

Alors vraiment, si ma fiancée usait ses fonds de robe sur les bancs de l'Université de Maryland, je lui conseillerais avec un gracieux sourire de ne pas jeter de poudre aux moineaux...

La nitro-glycérine est hors de prix en ce moment ; et le drame passionnel si à la mode ! Avec un revolver, on a encore sa chance : L'émotion, l'enrayage de l'arme, le vendeur prudent qui a mis des cartouches à blanc dans le magasin, que sais-je encore ?

Tandis qu'avec un rifle à canon rayé, hausse de précision, crosse adéquate et viseur Zeiss, il est à la fois inutile de fuir comme un lapin, et vain de dire, avec un sourire mouillé : « Mon amour, je t'assure que tu te trompes... C'était la femme, la propre femme de X... Tu sais bien, X... mon vieux camarade de lycée ? »

J. S.

Primes gratuites offertes aux abonnés français du FILM COMPLET

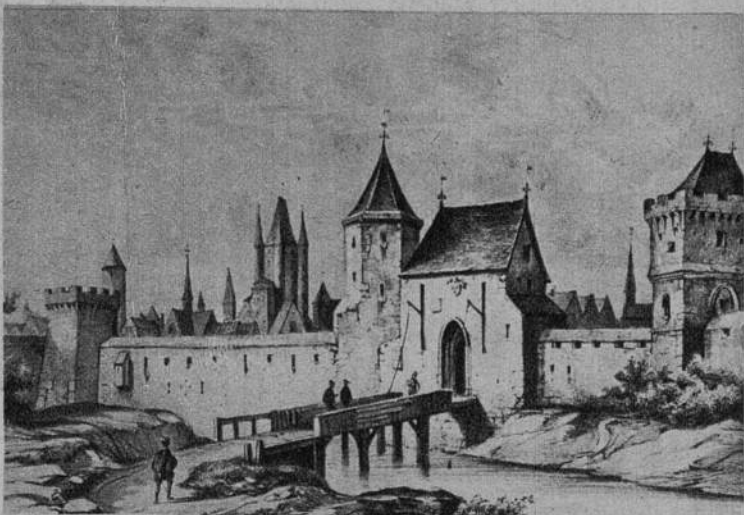
- Prime n° 1. — Six mouchoirs pour hommes (n° 723), batiste d'Irlande, qualité supérieure, vignettes et fond blancs. Taille 38%. Avec bel ourlet à jour.
- Prime n° 2. — Six mouchoirs pour dames (n° 4736), linon d'Irlande blanc, vignettes blanches, qualité supérieure absolument garantie. Taille 28 %.
- Prime n° 3. — Porte-billets, cuir quadrillé noir. Dimensions : 9^{cm} × 11^{cm}. Trois poches intérieures, fermeture pression.
- Prime n° 4. — Écharpe pure laine, qualité « Sport », haute nouveauté, dessins fantaisie écossais, coloris variés. Dimensions : 50 × 160.

Envoi de ces primes franco de port et emballage.

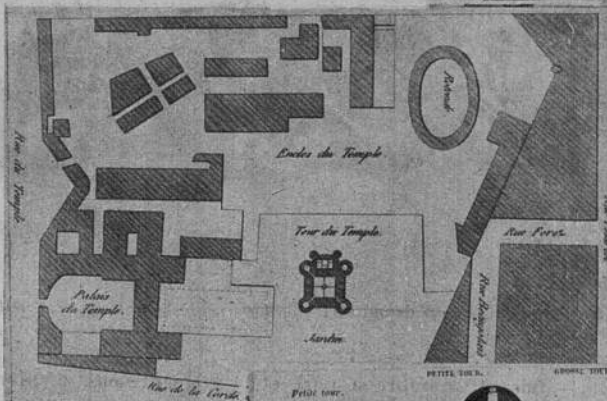
les prisons célèbres

LA TOUR DU TEMPLE

En 1904, on a démolì, entre la rue du Temple et la rue Eugène-Spüller, un grand marché de la friperie qui datait du Second Empire. C'est sur



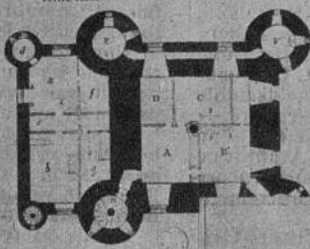
La porte du Temple sous Charles VI (1380-1422). Le Temple, vaste domaine dont l'ordre des Templiers devint possesseur vers la fin du XII^e siècle. On n'y pénétrait que par une porte. La présente gravure montre cette porte telle qu'elle était sous le règne de Charles VI, fin du XIV^e siècle. Elle fut reconstruite en 1650. (D'après une gravure de l'époque.)



Plan de l'enclos du Temple, en 1792. Enclos de 125 hectares qui comprenait l'ancien Hôtel du Grand-Prieur, la grosse Tour, à laquelle était adossée la petite Tour. Les anciens bâtiments du chapitre et divers hôtels particuliers, jardins... etc.

Troisième état de la Tour du Temple, en 1792. Le roi donna le 23 septembre 1792.

- chambre du roi.
- du roi.
- appartement entier, chambre de Madame Elisabeth.
- chambre de M^{lle} de France et d'Orléans.
- chambre de Madame de France.
- chambre de Madame de France.
- chambre de Madame de France.
- chambre de Madame de France.
- chambre de Madame de France.



Troisième état de la petite tour et distribution du temple, de M. de

cet emplacement et celui du square voisin, où s'élève la statue de Béranger, que se dressait jusqu'en 1809 la Tour du Temple, édifice carré formé d'épaisses murailles et flanqué de quatre tourelles. Le monument se trouvait situé dans un vaste enclos de quatre cents arpents de superficie. Telle était la propriété des Templiers, ordre de chevalerie religieuse fondé en 1118 pour combattre les Musulmans en Terre Sainte.

Philippe le Bel, jaloux de la fortune des Templiers, qui formaient un petit état indépendant dans un grand, résolut de dissoudre leur ordre par des moyens déloyaux. Il ordonna l'arrestation de tous les Templiers et fit brûler leurs principaux chefs.

Vers 1770, l'enclos du Temple changea d'aspect. On démolit les hautes murailles qui l'entouraient. La Tour subit de nombreuses transformations. Sa façade fut embellie. On créa à l'entour des allées plantées d'arbres. Elle eut alors comme locataire le neveu de Louis XVI, nommé dès le berceau grand-prieur de France.

De nombreuses fêtes y furent offertes à Louis XVI et à Marie-Antoinette. L'hiver de l'année 1776, la reine s'y

rendit même en traîneau. Elle adorait ce lieu de promenade et déclarait que, si son époux lui était enlevé, elle aimerait se retirer dans ces tours, désir qui se réalisa par la suite, on sait dans quelles conditions. Le 10 août 1792, Louis XVI, la reine et leurs enfants étaient incarcérés au Temple, où l'on mit à leur disposition des pièces malpropres, des lits et des draps sales.

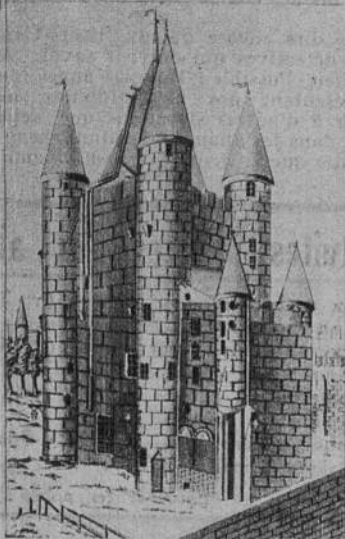
Au cours de cette détention, l'infortunée reine s'occupait de ravaler le linge de ses enfants et de compléter leur instruction, tandis que le roi s'occupait de sa défense.

La princesse de Lamballe, qui n'avait pu se résigner à quitter Marie-Antoinette, la suivit dans la prison, adouci-ssant ses chagrins et les partageant comme une sœur.

— Vous voyez ce qui me reste de ma grandeur passée, disait la reine, des fers et peut-être la mort ?

M^{me} de Lamballe s'efforçait à rassurer sa grande amie sans se douter

gauche: La Tour du Temple en 1792. Ancien donjon de 50 mètres de haut, avec des murailles de 4 mètres d'épaisseur, où les Templiers enfermaient leurs archives et leurs trésors. La Tour du Temple avait été élevée en 1212. Elle fut rasée vers 1811 par ordre de Napoléon I^{er}. (D'après une gravure de l'époque.)



La fo
1792.
un de

qu'el
En
emp
En
très
Le
jeu n
distr
ég al
lais

Ce
plac
méde
Ri
époq
gées

sava
D'
nulle
sère
mor
Pl
enco
l'opi
quer
un fa
polit
fut e
écro

Il
dail
mots
le ro
La
ser s
reco
fam
tiqu
était

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous

Il
La
naux
So
pam
Il
tion
Gou
de 1
pouv
autr
appl
retou
resté
sous



La famille royale à table dans la Tour du Temple. Août 1792. Elle est gardée à vue par deux municipaux. A gauche: un des portiers de la tour, ayant à sa ceinture un troussseau de grosses clefs. (D'après une gravure de l'époque.)

qu'elle allait tomber avant elle sous la guillotine. En effet, la princesse devait bientôt être arrêtée et emprisonnée à la Force.

En ce qui concerne le Dauphin, il appert d'enquêtes très scrupuleuses qu'il n'est pas mort au Temple.

Les mauvais traitements dont aurait été victime le jeune prince ne sont que légende. Simon essayait de distraire l'enfant par tous les moyens possibles. Légende également la maladie qui devait l'emporter. Simon laissa son pensionnaire en parfait état de santé.

Celui-ci aurait été enlevé mystérieusement et remplacé par un jeune moribond scrofuleux et muet que les médecins eurent scrupule à reconnaître.

Rien d'extraordinaire dans cet enlèvement à une époque troublée où toutes les audaces étaient encouragées par le désordre. Joséphine, Napoléon et Fouché en savaient long à ce sujet.

D'ailleurs, Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême, nullement dupes du décès de leur neveu et frère, refusèrent d'accepter comme relique le cœur du petit mort.

Plus tard, la police de Louis XVIII, par raison d'Etat, encouragea les menées de faux prétendants pour égarer l'opinion publique au sujet de celui qui, sans revendiquer ses droits, réclamait simplement son nom dont un faux acte de décès l'avait privé. Tant il est vrai qu'en politique la justice n'existe pas. Le prince indésirable fut expulsé de France, alors qu'il aurait dû être arrêté et écroué.

Il existe dans les archives secrètes de Berlin une médaille à l'effigie de Louis XVII portant en exergue ces mots : « Redevenu libre le 8 juin 1795 », que fit frapper le roi Frédéric-Guillaume.

Les autorités hollandaises eurent souci de ne pas laisser se perpétuer un tel déni de justice. L'infortuné, reconnu par toutes les personnes de l'entourage de la famille royale, fut identifié à certains signes caractéristiques qui avait été remarqués sur sa personne, lorsqu'il était enfant.

Il fut enterré à Delft sous son véritable titre.

La thèse de la survie n'a pas été admise par les tribunaux français.

Sous le Directoire, nous trouvons au Temple le pamphlétaire Gracchus Babeuf.

Il était accusé d'être un des auteurs d'une conspiration tendant au renversement de la constitution et du Gouvernement, au rétablissement de la constitution de 1793, à la destruction des deux corps législatifs et du pouvoir exécutif, d'armer les citoyens les uns contre les autres et de pillage de propriétés. Babeuf, après avoir applaudi à la réaction thermidorienne, désirait un retour vers la Terreur. Il écrivit au Directoire une lettre restée célèbre dont nous détachons le passage ci-dessous :

ce, ne craignez donc pas de traiter avec moi d'égal à égal. Je suis le chef d'une secte formidable que vous ne détruisez pas en m'envoyant à la mort et qui, après mon supplice, n'en sera que plus irritée et plus dangereuse. Vous n'avez qu'un fil de la conspiration ; ce n'est rien d'avoir arrêté quelques individus : les chefs renaîtront sans cesse. Épargnez-vous de verser du sang inutile ; vous n'avez pas encore fait beaucoup d'éclat ; n'en faites pas davantage ; traitez avec les patriotes : ils se sou-



Louis XVI sur la terrasse de la Tour du Temple. Le 4^e étage de la tour était inoccupé ; une galerie régnait dans l'intérieur des créneaux et servait quelquefois de promenade, on y avait placé des jalousies, entre les créneaux, pour empêcher la famille royale de voir et d'être vue. (Raconté par Clery, valet de chambre de Louis XVI.)

viennent que vous fûtes autrefois des républicains sincères, il vous pardonnent si vous voulez concourir avec eux au salut de la République.

Soixante-quatre complices de Babeuf vinrent rejoindre le célèbre conspirateur. Les débats du procès furent interminables. Babeuf, condamné à mort, se poignarda pour se soustraire au supplice. Il ne se fit qu'une horrible plaie dans laquelle on laissa le poignard pendant vingt-quatre heures. On le ligota ensuite pour l'empêcher de s'achever. Et c'est dans cet état pitoyable qu'on le porta sous le couperet.

Le 3 juillet 1796, la Tour du Temple reçut un commodore anglais nommé Sydney Smith. Cet homme avait été capturé au moment où il se disposait à incendier le port du Havre.

Ayant obtenu de faire partie, lors de la guerre avec les alliés, de diverses expéditions contre nous, il avait déjà incendié l'arsenal de Toulon et les vaisseaux qui se trouvaient dans la rade. Guettant constamment nos vaisseaux, il leur livrait des combats terribles. Il les attaquait jusque dans la rade du Havre, alors qu'avec son vaisseau le *Didmant*, il s'était emparé d'un petit corsaire français. Plusieurs marins français ayant réussi à couper la corde qui retenait prisonnier le corsaire en question, celui-ci fut entraîné par les eaux de la Seine. Mais le malheur voulut pour Sydney Smith qu'il fût resté sur ce dernier bâtiment. Capturé avec quatorze de ses hommes, le farouche commodore fut dirigé sur Rouen, puis sur Paris, où on lui ouvrit les portes du Temple. Le Directoire se félicita de cette prise qui, étant donnée la valeur de l'individu, comptait pour une victoire d'autant plus importante que Smith était lié avec les émigrés, les Vendéens et les nobles de l'armée de Condé.

Il advint que Smith, aidé de quelques personnages influents hostiles au Directoire, réussit à s'évader du Temple d'une manière audacieuse. Ses complices avaient réussi à surprendre la confiance du concierge en lui présentant une fausse levée d'érou.

Smith, revenu dans son pays, fut reçu en héros. Il reprit du service, fut placé sous les ordres de Nelson et soutint contre Bonaparte un siège qui le rendit célèbre, celui de Saint-Jean-d'Acre. On dit qu'il assista à la bataille de Waterloo et qu'il rentra à Paris avec les alliés.

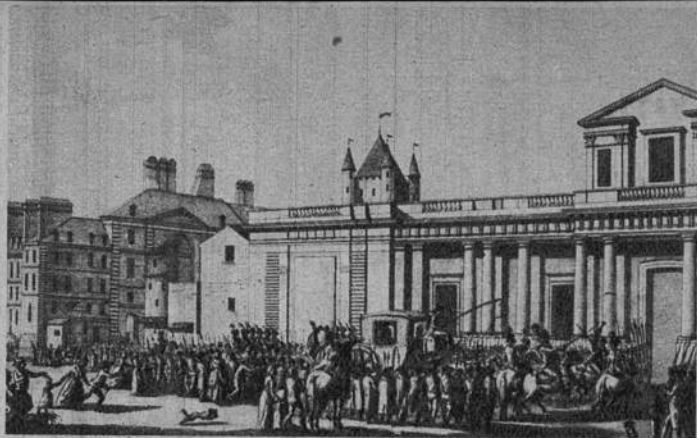
Le régime de la prison, sous le Directoire, fut des plus doux. Un prisonnier tombé malade obtint la permission d'être transporté chez lui et y resta jusqu'à son complet rétablissement. Des agents furent attachés à sa surveillance, aux frais de l'État. Un autre prisonnier fut autorisé à sortir six fois dans le courant de la détention pour aller visiter sa femme en couches. Une Italienne, dont l'emprisonnement arrivait à expiration, fut autorisée, pour procéder aux préparatifs de son voyage, à sortir pendant huit jours accompagnée d'un gendarme.

Sous le Consulat et l'Empire, le Temple reçut de nombreux conspirateurs dont les affaires ne furent jamais réglées par les tribunaux. Il faut dire que Napoléon ordonnait qu'on fit le moins de bruit possible sur les conspirations ourdies contre lui : c'était là une façon habile quoique illégale d'empêcher que l'exemple ne devint contagieux.

Un colonel d'infanterie, nommé Barruel-Beauvert, fut enfermé au Temple pour avoir écrit au premier consul une lettre impertinente qui commençait par ces mots : « Au citoyen *Bonaparte*, étranger, chef suprême de la République française », et se terminait ainsi : « L'appareil de la grandeur que vous affectez sur les débris et les ruines de la fortune publique, ce luxe insolent de satrape, cette espèce de cour composée d'anciens laquais, ne nous en imposent point. Votre garde, votre or, vos chevaux, vos palais, tout cela n'est point vous, ni à vous, et ne vous convient nullement. Quelque brave habitant de Paris prouvera peut-être, et bientôt, mais sans bruit, sans explosion, et sans qu'on sache quelle main immole le tyran, qu'il n'a point oublié les massacres de vendémiaire. »

Or, cette sorte de prédiction ne tarda pas à se réaliser avec cette particularité que « le tyran ne fut pas immolé » et que l'attentat fut accompagné d'une terrible explosion.

Il s'agit de la machine infernale lancée un soir au passage du carrosse de Bonaparte. Le premier consul



Translation de Louis Capet (Louis XVI) et de sa famille au Temple le 13 avril 1792. A sept heures du soir, accompagné de Manuel, procureur de la Commune, Pétion, maire de Paris.

fut sauvé d'une façon miraculeuse, mais l'explosion causa la mort de sept personnes. Le nombre des blessés s'éleva à trente-deux.

De nombreuses arrestations suivirent cet attentat. Cadoudal fut soupçonné d'en avoir été l'instigateur. En effet, il avait envoyé de Bretagne à Paris un de ses affidés, Saint-Réjant, pour préparer un coup de main contre le consul. Saint-Réjant, accusé d'être le principal auteur de ce crime, fut condamné à mort. Quant à Cadoudal, il se réfugia en Angleterre, où il complota l'enlèvement

de Bonaparte. Il s'aboucha pour cela avec le général Pichegru et le général Moreau.

On sait que Cadoudal, fils de meunier, était devenu un des plus redoutables chefs vendéens. Guerrier irréductible, il avait rallumé la guerre après la pacification de la Vendée par Hoche. Pourtant, le général Brune réussit à lui faire signer la paix en 1799. Cadoudal se rendit donc à Paris, où il eut plusieurs entrevues avec Bonaparte.

« Cadoudal, disait le premier consul, était une bête ignorante. Il avait du courage, et c'était tout. Après la paix avec les Chouans, je cherchai à le gagner, parce qu'il m'eût été fort utile, et je désirais ardemment calmer tous ces partis. Notre conversation ne fut suivie d'aucun résultat, et, quelques jours après, il partit pour Londres. »

La vérité était que Bonaparte ne sut pas flatter l'incommensurable vanité de ce personnage qui trouva près du comte d'Artois, à Londres, un accueil empressé. En effet, le comte d'Artois, voulant le conserver à sa cause, le décora de l'ordre de Saint-Louis et le nomma lieutenant général. Dès lors, tout dévoué aux Bourbons, Cadoudal ne cessa de conspirer contre Bonaparte.

Le dernier complot qu'il fomenta eut lieu avec la complicité de Pichegru et de Moreau.

Pichegru s'était placé par ses victoires au premier rang des généraux de la Révolution. Le 3 avril 1795, la Convention l'avait proclamé le sauveur de la patrie. Les royalistes devaient lui payer sa trahison un million comptant plus 200 000 francs de rente, le bâton de maréchal et le gouvernement d'Alsace. Quant à Moreau, il avait été commandant de l'armée du Rhin, où il avait donné toute la mesure de sa valeur militaire.

Une centaine de conjurés devaient les seconder dans leur tâche. Débarqués d'Angleterre sur la falaise de Bévillie, ils se dirigèrent vers Paris et s'y cachèrent.

Sans l'hésitation de Moreau qui voulait travailler pour lui-même, c'est-à-dire poignarder le premier consul pour prendre sa place, le complot réussissait. Mais Moreau désirait s'assurer d'autres complicités qui firent échouer l'entreprise. Bonaparte eut vent du complot. On arrêta quelques lieutenants de Cadoudal, parmi lesquels les nommés Querelle, Picot et Lebourgeois. Les trois hommes furent condamnés à mort. En arrivant sur le lieu du supplice, Querelle, apeuré, demanda un sursis pour faire des révélations importantes. Une sérieuse enquête fut ouverte au cours de laquelle la police apprit que Cadoudal se trouvait à Paris sous le nom de Larive. On le rechercha pendant sept mois.

L'arrestation de Moreau, que Bonaparte ne voulait croire complice de Pichegru et Cadoudal, ne fut décidée qu'après un conseil privé tenu aux Tuileries. Cette arrestation s'opéra aisément, car Moreau n'avait aucune raison de se cacher comme ses complices.

Moreau, écroué au Temple, écrivit une lettre éplorée à Bonaparte dans laquelle il se disait incapable du crime qu'on lui reprochait. Il demandait que son affaire n'eût pas de suites et, suivant ses propres termes, « qu'on lui

épargnât l'humiliation d'aller devant les tribunaux appeler à l'appui de sa justification une probité de vingt-cinq années et la gloire qu'il avait acquise ».

Bonaparte passa outre.

Pichegru, lui, fut trahi par un de ses amis. Voici ce que disait plus tard Napoléon au sujet de cet ancien général : « Pichegru fut victime de la plus infâme trahison, c'est vraiment la dégradation de l'humanité. Il fut vendu par son ami intime. Cet homme, que je ne veux pas nommer (il s'appelait Leblanc), tant son crime était hideux et dégoûtant, ancien militaire, vint offrir de le livrer pour cent mille francs. Il raconta qu'ils avaient soupé ensemble la veille. La nuit venue, lui, fidèle ami, conduisit les agents de police à la porte de Pichegru. leur détailla la forme de sa chambre et ses moyens de défense. Pichegru avait des pistolets sur sa table de nuit ; la lampe était baissée, il dormait. On ouvrit doucement la porte avec des fausses clefs qu'on avait faites exprès, on renversa la table de nuit, la lampe s'éteignit, et l'on se colla avec Pichegru réveillé en sursaut. Il était très fort, il fallut le lier et le transporter au ; il rugissait comme un taureau. »

Cela se passait dans un appartement de la rue Chabanais, à trois heures du matin, le 28 février 1804. Conduit devant Réal, ministre de la Police, il nia tous les faits qu'on lui reprochait. On l'écroura au Temple. Il fut enfermé dans la chambre qu'avait occupée Marie-Antoinette et où, lors de sa première conspiration, on l'avait déjà incarcéré. Il retrouva une inscription gravée sur le mur et dont il était l'auteur : « Pichegru, le précurseur de Bonaparte dans la carrière de la gloire, a été enfermé dans ces murs sans être entendu et sans aucune forme de procès, et cela au nom de la liberté pour laquelle il a remporté tant de victoires. Bonaparte a fait cela pour fonder une république reposant sur la violence militaire. »

Réal vint rendre compte à Bonaparte de l'arrestation et de l'interrogatoire de Pichegru. Le premier consul, toujours désireux de se réconcilier avec ses ennemis quand il croyait pouvoir tirer d'eux quelque chose, dit à Réal :

— Retournez voir Pichegru ; avant de trahir son pays, il l'a servi avec gloire ; causez avec lui de Cayenne, voyez ce qu'il serait possible de faire de cette colonie. Je me ferais à lui, il y serait sur un bon pied. Toutefois, ne vous engagez à rien.

L'entretien eut lieu. Pichegru parut satisfait de ces demi-propositions et assura à son interlocuteur qu'il allait étudier la question.

Mais Réal, accaparé par d'autres affaires, ne revint

pas voir le prisonnier. Pichegru se tourmenta. Bientôt il apprit l'arrestation de Cadoudal. Croyant alors que les propositions concernant Cayenne étaient de la part de Réal un piège pour l'amadouer et obtenir des aveux, Pichegru se découragea. Un matin, son gardien le trouva mort dans son lit : il s'était étranglé avec sa cravate de soie noire qu'il avait tortillée au moyen d'un morceau de bois. Il fut transporté au Palais de justice et exposé sur un brancard dans la salle des Pas-perdus. Tout Paris défila devant cet homme. On répandit le bruit que le premier consul l'avait fait assassiner. Mais une enquête ordonnée par Bonaparte prouva que Pichegru s'était bien suicidé.

Cadoudal fut arrêté dans les conditions suivantes :

Traqué de toutes parts, il avait trouvé un asile sûr moyennant 8 000 francs. Un soir, il monte en voiture et se dirige vers le Panthéon, lorsque, rue Monsieur-le-Prince, il est reconnu par des agents, l'un d'eux se précipite à la tête du cheval ; Cadoudal le met en joue et le tue. Puis, profitant du désarroi provoqué par le coup de feu, il prend la fuite. Rattrapé par un garçon boucher, il engage une lutte terrible avec celui-ci, mais il est bientôt terrassé...

On le conduisit à la préfecture au milieu d'une foule expaspérée et qu'on devait contenir à grand-peine.

Le procès eut lieu quelque temps après. Quarante-quatre royalistes extraits du Temple prirent place sur les bancs de la Cour d'assises près de Cadoudal et de Moreau. Les débats se prolongèrent pendant onze jours. Le tribunal prononça douze condamnations à mort. Moreau, lui, s'en tira avec deux années de prison. Tous, sauf Moreau, furent réintégrés au Temple. Le général obtint de Bonaparte de vendre ses biens et de se retirer en Amérique. Bonaparte lui accorda la grâce qu'il sollicitait. Grande fut, plus tard, la surprise des Français en apprenant que Moreau, qui avait pris du service dans l'armée prussienne, était mort au cours de la bataille de Dresde.

Les douze condamnés à mort, Cadoudal en tête, montèrent courageusement à l'échafaud. On dit que l'un d'eux plaça sous sa langue une nouvelle pièce d'or à l'effigie de Napoléon, « afin, disait-il, que la tête du Corse tombât avec la sienne ».

Trois ans après, Napoléon fit abattre la prison du Temple sur l'emplacement de laquelle fut bâti un hôtel pour le ministère des Cultes. Nous connaissons le monument qui lui a succédé sous le Second Empire.

ALPHONSE CROZIÈRES.



Le retour du papa... prodigue

Va-t-il falloir réécrire l'histoire ? Voici que l'enfant prodigue de célèbre mémoire est remplacé par le papa !... La chose s'est passé en Amérique, évidemment.

Un jour — il y a trente-quatre ans de cela — Edward Rush, descendu de chez lui, sans doute pour acheter des cigarettes, oublia de rentrer. Sa femme l'attendit patiemment. Les enfants grandirent. Edward ne revenait toujours pas.

Et puis, un beau jour, qui vit-on apparaître ? Le mari en personne, qui jeta un joyeux :

— Coucou ! Me voilà !...

— Tu as été un peu long, murmura la femme. Trente-quatre ans ! C'est un bail...

— Trente-quatre ans ? s'exclama le mari... Comme le temps passe !... Je ne l'aurais jamais cru !...

Edward Rush est devenu millionnaire et s'est fait pardonner sa fugue. Cela se voit du reste à la mine épanouie de sa brave épouse...

“Police-Magazine”

est en vente partout le Vendredi

L'homme qui aimait empoisonner

BRRR !... Qu'il fait froid !... Une tasse de café ?

Ma foi, ce n'est pas une mauvaise idée !...
Ils étaient deux hommes dans la petite loge du gardien de nuit des fameux laboratoires Guggenheim, de New-York. Le veilleur et quelqu'un qu'il connaissait sans doute, puisqu'il l'avait accueilli avec cordialité lorsque l'autre s'était présenté vers minuit, offrant de lui tenir compagnie.

Le veilleur se leva et se dirigea vers un petit fourneau électrique, où il mit une cafetière à chauffer. Il revint s'asseoir.

Et, brusquement, son compagnon se rua sur lui. Avant qu'il eût le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, le gardien était attaché sur sa chaise, bras et jambes immobilisés.

Scène dantesque. L'homme ligotté regardait avec angoisse son agresseur aller et venir. Son compagnon venait de remplir une tasse de café et y avait jeté des cristaux de cyanure de potassium en guise de sucre. Il avait tiré un long revolver de sa poche, et, lentement, méticuleusement, écrasait à l'aide du canon, le poison dans le breuvage.

Il ricanait sans arrêt. Une flamme de démence dansait



La force incroyable de Texas Jim, âgé de vingt-deux ans, et qui déchire facilement d'un seul coup un annuaire des téléphones. Photo posée spécialement pour le correspondant américain de Police-Magazine. Ce jeune homme eût pu gagner une fortune en s'exhibant au music-hall...

peu commune, le criminel ouvrit la bouche de sa victime. Lui pinçant le nez, il l'obligea à ingurgiter la mortelle mixture.

Puis, vite, il lui renversa la tête et, féroce, toujours à l'aide du canon de revolver, il fit couler l'effroyable potion dans la gorge.

Le veilleur de nuit eut un spasme et mourut comme foudroyé.

Il était minuit et quelques minutes.

Le lendemain matin, deux conducteurs de camions se présentèrent au poste de police de la Wadsworth Avenue et contèrent une étrange histoire :

— Nous étions arrivés hier peu après minuit aux laboratoires Guggenheim avec une cargaison de gaz lacrymogènes en provenance de Baltimore. Un homme que nous ne reconnûmes pas pour le veilleur de nuit habituel, et que nous primes pour un successeur, nous ouvrit la porte. Mais, quand nous fîmes dans la place, il nous ordonna en braquant

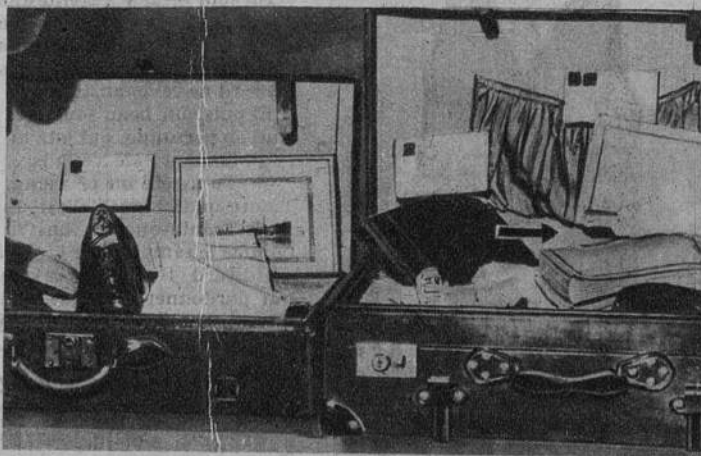
Les laboratoires Guggenheim dont le veilleur de nuit fut odieusement empoisonné par Bakerlein. La scène du milieu explique les faits.

dans son regard. Quand le breuvage fut prêt, il s'approcha du veilleur qui rejeta violemment la tête en arrière et se débattit.

— Bois !... fit l'autre. Bois, te dis-je !...

— Je ne veux pas mourir... râla le malheureux.

— Ah ! tu ne veux pas boire ?... Attends un peu !



Les bagages du bandit au moment de son arrestation. La flèche indique



L'arrestation du criminel. On remarque les menottes qui lient son poignet à celui du policier.

les mains ! et pas un mot ! » Il nous dévalisa et nous enferma après nous avoir ligottés. Il prit la fuite, et il nous fallut plusieurs heures pour venir à bout de nos liens.

La police se précipita. Et c'est ainsi qu'elle découvrit le cadavre du veilleur Harry Gaw.

Un désordre inexplicable régnait dans la pièce.

sur des planches le long des murs tout autour de la pièce. Des calepins remplis de notes hâtives, concernant les réactions provoquées par tel ou tel produit.

Des feuillets couverts d'une écriture de fou, provenant de livres et de traités sur les poisons, qu'on avait recopiés... Il y avait même des réflexions



La mère du veilleur de nuit empoisonné par Texas Jim regarde avec effroi le monstre qui tortura son malheureux fils.



La jeune employée de ferme, Eleanor Roy, dix-sept ans, qui fit arrêter l'empoisonneur, une année après son dernier crime.

Par terre, un annuaire de téléphone déchiré en deux, par des mains d'une force herculéenne.

On eût pu croire à l'œuvre d'un gorille...

Le motif de l'assassinat de Gaw demeurait un mystère. Plus de 25 000 francs de platine avaient été dédaignés. Les deux camionneurs, par contre, se plaignaient d'avoir été dépouillés de vingt dollars, soit 500 francs.

Ce devait être une vengeance. Une inqualifiable vengeance, en tous cas.

Que signifiait ce livre de téléphone étrangement déchiré par le milieu ?

L'assassin devait être très fier de sa force. Il avait voulu montrer aux policiers qui découvraient le crime ce dont il était capable. Ce fut ce qui le perdit...

L'enquête révéla promptement qu'il n'existait pas des quantités d'hercules capables de cet exploit. Un des employés du laboratoire s'écria :

— Je ne connais qu'un homme, jusqu'à présent, à qui je l'ai vu faire...

C'est un ancien marin, qui a travaillé ici, pendant quelque temps. Il doit habiter à Bronx. Voici son adresse.

A Bronx, on arriva trop tard. Le criminel avait fui. On découvrit que sa chambre était un véritable laboratoire en miniature. Des fioles de poison étaient rangées

pseudo-philosophiques et tendant à expliquer la nécessité d'empoisonner autrui.

L'empoisonneur aux mains de gorille était un fou...

Des dessins érotiques, des pensées obscènes, encombraient, pêle-mêle, des tiroirs.

Sur une table de nuit, la photographie d'un homme très jeune, pouvant avoir vingt-deux ans.

— C'est lui !... C'est notre assaillant ! déclarèrent les conducteurs de camion. C'était aussi, cela ne faisait

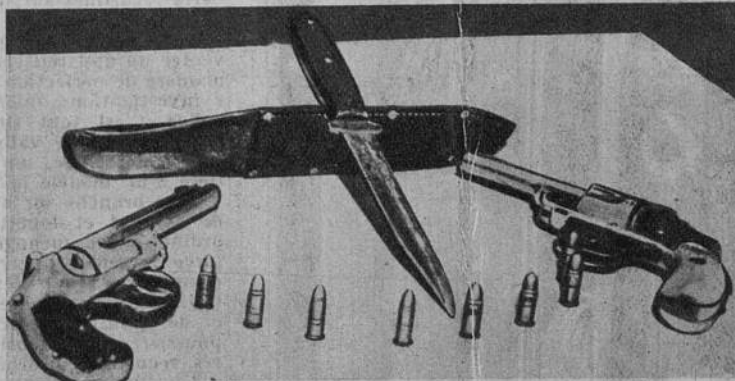
aucun doute, l'empoisonneur du veilleur de nuit.

Cet homme était un marin. Ceux qui le connaissent décrivent minutieusement son aspect, et, bientôt, les polices de Londres et de Berlin étaient alertées, au cas où l'assassin aurait repris la mer pour la capitale anglaise ou Hambourg, deux ports où il avait demeuré assez longtemps durant ses voyages maritimes.

La T. S. F. répéta inlassablement :

On recherche un homme portant, tatoué sur le bras, un serpent jaune et vert, dont la tête aboutit à ras du poignet droit, cependant que, sur l'avant-bras gauche, il porte une dague tatouée en rouge, encadrée de ces noms : Colombo-Ceylan-Bombay...

Il fallut un an. Durant douze mois, on le rechercha, le sinistre empoisonneur. Et puis, un jour, une jeune



Texas Jim possédait des armes, mais préférait se servir du poison. Cela dura longtemps, et il avait le temps de voir souffrir ses victimes, déclara-t-il.

filé de dix-sept ans, employée dans une ferme aux environs de Michigan, vint déclarer à la police :

— Un homme me fait la cour et j'en ai peur... Il a un drôle de regard...

— Bien. Nous allons le surveiller.

On perquisitionna dans la chambre du suspect. Une photo qui avait été découpée dans un journal traînait dans un tiroir. On la montra à la personne qui louait la pièce au jeune homme.

— Mais c'est mon locataire !...

Le détective qui procédait à l'enquête eut l'idée de demander à New-York si on ne connaissait pas ce portrait. La réponse fut catégorique :

Ne le laissez pas échapper !... Nous arrivons !...

C'était le fameux empoisonneur, le fou !

Un fou d'une espèce des plus terribles !

Un fou qui agissait comme un sain d'esprit en dehors de ses accès. La confession qu'il fit aux policiers les stupéfia par son cynisme.

— Vous voulez voir comment je déchire en deux un livre des téléphones ? demanda-t-il complaisamment. Rien de plus facile. Tenez... voici...

Devant les policiers assemblés, il accomplit son exploit. Il le recommença même devant un photographe, et c'est ce qui nous permet de donner le cliché sensationnel qui accompagne ce récit.

— Pourquoi avez-vous empoisonné Harry Gaw ? lui demanda-t-on.

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. J'adore empoisonner... C'est ma passion...

Sa voix était devenue sifflante. Sa bouche se tordit en un rictus, et ses yeux devinrent cruels. Il accéléra son débit avec une ardeur passionnée :

— Depuis l'école, j'ai toujours eu le goût de l'étude des poisons... Harry Gaw ? Un épisode, un simple épisode dans ma vie. Je vais vous raconter quelque chose de mieux.

« En 1924, j'avais dix-huit ans (on était en 1929), j'avais fait une petite croisière comme matelot.

« A Houston, il y a un restaurant pour les camarades. J'y étais entré. Un copain m'avise. Je m'assois à sa table. Il était en train de boire son café.

« Hé ! regarde donc là-bas !... lui fis-je.

« Et, hop ! le contenu d'une petite fiole dans sa tasse, car j'ai toujours des tas de petites fioles dans mes poches ! Vous l'avez bien vu à la fouille.

« Mon copain prit son café. Je le regardais de tous mes yeux. Mais je fus volé. Il mourut trop vite. J'avais forcé la dose.

« C'était mon premier « client ». Depuis j'en ai eu d'autres. J'acquis de l'expérience. Je sus ce qu'il fallait mettre exactement selon la force de l'homme, selon son état physique. Ce n'était pas sa mort par elle-même qui m'intéressait, mais l'agonie...

« Jamais l'envie d'empoisonner ne me prenait à bord. C'était toujours à terre. A Hambourg, j'ai liquidé des Allemands avec du cyanure de potassium. A Bombay, des Anglais et des Hindous avec du poison provenant de serpents venimeux...

A ce moment, il fait un geste, et, sur son poignet, apparut la tête hideuse et triangulaire du reptile qui y était tatouée... Emblème symbolique pour un empoisonneur.

— Une autre fois, j'empoisonnai tout l'équipage de mon bateau, à l'arrivée. C'était au Vénézuëla. La moitié en mourut.

« J'étais au chevet de ceux-là et les consolais de mon mieux avant le trépas. Bien sûr, ils ne pouvaient pas savoir que c'était moi... Ce fut une jouissance dont vous n'avez idée... Ça, c'est autre chose que s'abrutir avec de l'opium ou de la morphine. Je déteste les revolvers et les armes à feu. C'est bruyant. Cela tue en un éclair. Je n'ai jamais tué de cette manière. On ne souffre pas assez... Tandis que le poison... Vive le poison !...

Les policiers obtinrent la description détaillée de la scène atroce avec le veilleur de nuit. L'assassin la donna avec la même inaltérable complaisance.

Il expliqua que, s'il tenait à son revolver, c'était pour effrayer ses victimes et aussi pour marquer d'une encoche sur la crosse chaque nouvelle victime.

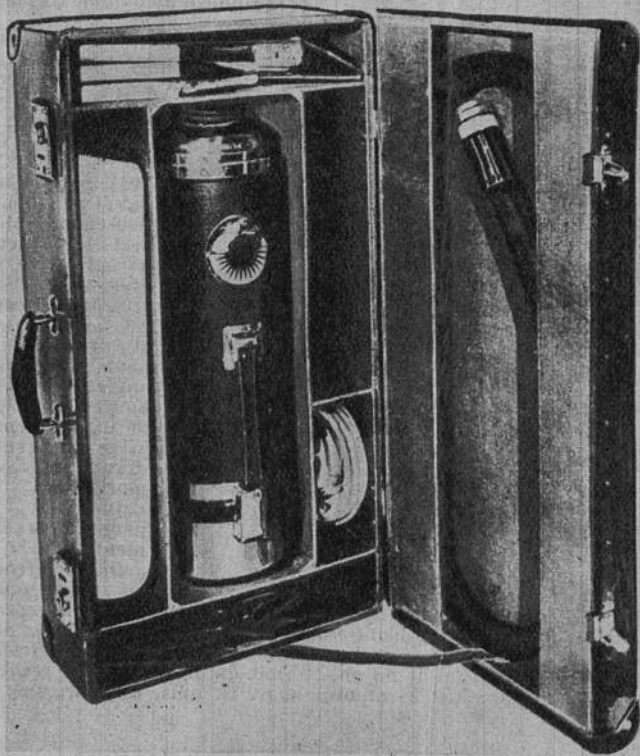
En effet, il y avait douze coches. Cela signifiait que douze hommes étaient morts pour avoir bu dans une tasse auprès de laquelle James Bakerlein, dit « Texas Jim » était passé.

Les débats judiciaires furent de courte durée.

Quarante ans de prison, à Sing-Sing.

Mais, quelque temps plus tard, on craignit qu'il ne réussît à empoisonner ses camarades de captivité, et, finalement, on l'enferma dans une cellule à l'asile de Danemora, où il n'y a que des criminels déments...

HENRY MUSNIK.



Un aspirateur bien particulier

On sait de quelle importance, en matière criminelle, peut être l'examen des poussières recueillies sur les tapis ou dans les parquets.

Deux ingénieurs suédois viennent d'inventer un appareil spécial, qui réalise une manière de perfection dans le domaine des « investigations microscopiques » de la police. C'est tout simplement, réduit et tenant dans une valise, comme notre cliché le démontre, un aspirateur de poussières d'un modèle perfectionné !

Il se branche sur n'importe quelle prise de courant et fonctionne comme l'engin ordinaire des ménagères, mais avec une force largement accrue. On n'a qu'à le promener autour des cadavres des victimes, sur leurs effets, le long des murs et des plinthes : irrésistiblement, toutes poussières, tous débris végétaux sont attirés, recueillis, absorbés.

Un filtre perfectionné, qui se compose de trois filets de mailles différentes, de dimensions différentes, fait un tri automatique entre les particules — infinitésimales ! — que recueille le bec avide de l'appareil.

Il ne reste plus, dans les laboratoires de la police, qu'à examiner au microscope ou à la loupe cette précieuse glane... et à tirer des conclusions.

Employé depuis peu de temps, cet aspirateur d'un genre bien particulier a déjà rendu les plus éminents services.

(S. G. P.)

Ce ti
celui d
bas d
moins
A. J
améric
était,
chauff
Taft,
Répub
condui
ture —
comme
et par
tous le
devan
tance

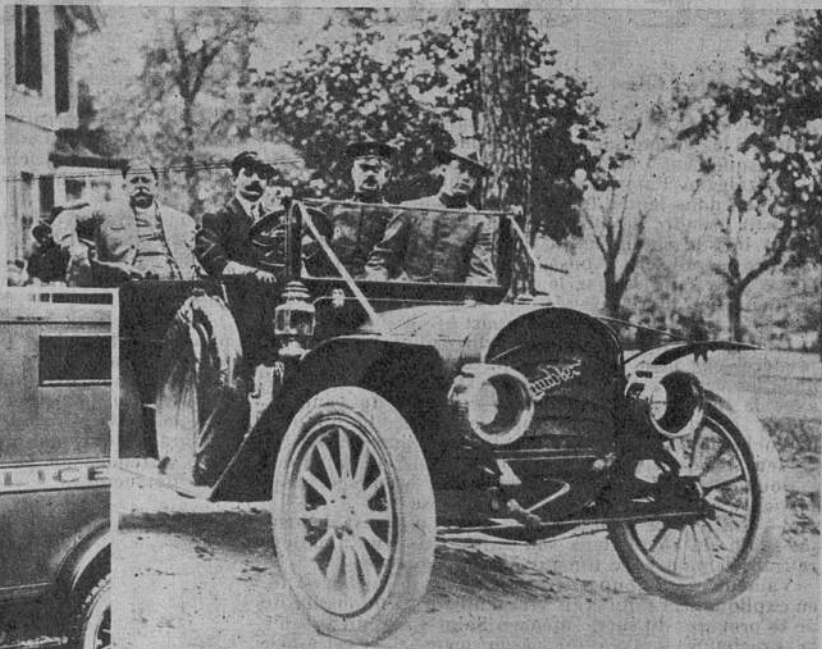
Un
difficil
— l'id
D'a
Pigne
Louis
l'ont
Matti
L'h
connu
pour t
Que
appari
cule M
allema
de fer
Cet
prêtre
plutôt
la cou
on ne
discre
bien p
Plus
s'agit
Ce
aurait
en Au
traité
Mut
fut en

LES DEUX VOITURES

Ce titre pourrait être celui d'une fable. Il n'est que celui d'une anecdote typique montrant les hauts et les bas d'une carrière pour le moins inattendue.

A. J. Perroux, un policier américain au nom français, était, il y a vingt ans, le chauffeur personnel de M. Taft, alors président de la République des Etats-Unis. Il conduisait fièrement une voiture — considérée aujourd'hui comme quasi préhistorique — et partout où il allait il voyait tous les chapeaux se soulever devant le passager d'importance assis sur les coussins ar-

rière. Aujourd'hui, Perroux ne bénéficie plus de la même considération de la part de ceux qu'il rencontre, quand



il est au volant de sa nouvelle voiture. Du moins considération pour ses transportés.

Il est le chauffeur de la *Black-Maria*, autrement dit « le panier à salade » ! Certes la voiture va plus vite. Elle est mieux suspendue. Son moteur est plus perfectionné. Mais quelle dégringolade dans la qualité des passagers !

Perroux est, toutefois, un grand philosophe. Il se console en pensant qu'après tout, une auto est toujours une auto, et qu'il vaut mieux être assis, en tant que conducteur, au volant d'un *panier à salade*, qu'à l'intérieur, comme passager forcé !

LE MASQUE DE FER

Un écrivain allemand vient, après de nombreuses et difficiles recherches, d'établir définitivement — dit-il — l'identité du fameux Masque de fer.

D'après cet écrivain, le mystérieux prisonnier de Pignerol et de la Bastille serait non point un frère de Louis XIV, ni même, comme la plupart des historiens l'ont établi de façon semble-t-il définitive, le comte Mattioli, arrêté pour trahison.

L'homme au masque de fer serait un prêtre fort connu à la cour de France et qui aurait été désigné pour tuer le roi.

Quoi qu'il en soit, que l'homme au masque de fer ait appartenu à l'Eglise ou ait été le comte Antoine-Hercule Mattioli (ce qui est plus vraisemblable), l'écrivain allemand a constaté, lui aussi, que le fameux Masque de fer en était un de velours noir.

Cet écrivain n'explique pas d'ailleurs pourquoi le prêtre qu'il découvrit aurait dû porter ce masque, ou plutôt l'explique, mais puisqu'il dit que, très connu à la cour et ayant même une grosse autorité à Versailles, on ne voulait pas que sa trahison fût connue. « Pas de discrédit sur l'Eglise », eut été en outre un ordre du bien pensant Roi soleil.

Plus vraisemblable est la raison qu'on donne s'il s'agit du comte Mattioli.

Ce dernier, secrétaire d'Etat du duc de Mantoue, aurait trahi son maître et le roi de France, en révélant en Autriche, Italie et Espagne, l'élaboration de certain traité nous livrant la place forte de Casal.

Mattioli, qui s'était prudemment réfugié à Venise, fut enlevé grâce à un guet-apens organisé par notre

ambassadeur, à cette époque l'abbé d'Estrades.

On le transporta de nuit de ce côté-ci de la frontière et on lui mit un masque pour que cette arrestation arbitraire en temps de paix sur un sol étranger ne fût pas révélée.

En somme, c'était tout simplement une affaire de contre-espionnage.

(VII^e ANNÉE)

L'Almanach de la T. S. F. et du Disque 1932

qui contient cette année une rubrique importante consacrée à la Revue des Disques et aux grands renseignements phonographiques, sans que soit en rien diminuée la partie T. S. F.

Des articles sur l'utilisation des nouveaux organes, des montages parfaitement mis au point, avec alimentation par accus et par le secteur.

La liste complète et détaillée de tous les émetteurs avec leurs caractéristiques et leur identification ;

Un tableau complet des caractéristiques des lampes et des concordances des différentes marques.

La réglementation officielle française de la T. S. F., etc.

EN UN MOT :

Tout ce qui justifie le succès chaque année plus grand de

L'ALMANACH de la T. S. F. et du DISQUE

EN VENTE PARTOUT : 4 francs

Envoi franco contre 4 francs (Etranger, 5 francs), adressés à l'Almanach de la T. S. F., 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

Les aventures du Bagne

LE SAC DE SUCRE

Il était midi, l'heure lourde de la sieste. Allongés sur leurs hamacs, à l'ombre des cases, les relégués du pénitencier de Saint-Jean-du-Maroni oubliaient dans le sommeil les misères de leur condition.

Brusquement, la porte d'une des cases s'ouvrit et le relégué Faloupe entra, tenant d'une main un estagnon dans lequel fumait un liquide trouble qu'on pouvait prendre de loin pour du café, et de l'autre un quart bossué emmanché d'un long bout de bois.

Sans se presser, il posa son récipient à terre, puis d'une voix éraillée par le tafia et une laryngite du meilleur aloi, il cria :

— Au jus ! Deux ronds le quart !

Faloupe était *radier*, c'est-à-dire qu'il tenait d'un précesseur bien et dûment payé le droit de vendre dans les cases, à l'heure de la sieste, un café fabriqué avec le marc qu'il achetait au cuisinier du camp.

Les dormeurs s'éveillèrent, et pour la plupart décrochèrent d'une main molle le quart pendu à la tête de leur lit qu'ils tendirent à l'estagnon de Faloupe.

Soudain, un des buveurs recracha le breuvage sur le plancher en s'écriant, la voix mauvaise :

— I'se f... du monde, celui-ci ! Y a pas seulement un grain de sucre dans son café ! Tu peux toujours revenir demain avec ton jus de chapeau !

Vainement, Faloupe tenta d'excuser de sa bonne foi en expliquant, ce qui était vrai d'ailleurs, l'impossibilité de se procurer du sucre, même à Saint-Laurent, jusqu'à la prochaine arrivée du cargo mensuel, c'est-à-dire dans huit jours.

Il lui fallut fuir sous les huées, les quolibets. Ce fut l'esprit plein de soucis qu'il fit la rencontre du porte-clefs Barzouk, un Arabe rusé s'il en fut jamais un.

Faloupe, heureux de trouver quelqu'un à qui confier son tourment, s'épancha dans son bourgeron.

Barzouk l'écouta sans rien dire, puis, lorsqu'il eut terminé, déclara péremptoirement :

— Du sucre, y en a !

Il accompagna cette affirmation du geste explicite qui consiste à faire glisser le pouce sur l'index replié.

Faloupe ouvrit de grands yeux ronds, tandis que l'Arabe expliquait ce qu'il fallait faire pour se procurer le sucre introuvable.

Il allait à Albina, en territoire hollandais, le lendemain avec le surveillant Marchiali, un bon garçon qui savait fermer les yeux lorsqu'on mettait un billet de banque dessus en guise de bandeau. Lui, Barzouk, se chargeait de l'affaire, pourvu que le client fit la commande d'un sac de 50 kilos au minimum et payât d'avance.

Ceci dit, il tendit une main brune large comme une écumoire et, impassible, laissa tomber :

— Trois cents francs !

Faloupe fit un saut comme si un serpent l'avait mordu.

Trois cents francs ! Mais on voulait l'écorcer vif ! Et puis payer d'avance, il n'avait guère confiance en Marchiali, que les scrupules n'empêchaient pas de dormir.

Superbe et dédaigneux, Barzouk lui tourna le dos sans mot dire.

Éperdu, Faloupe courut après lui et le rattrapa par son bourgeron.

Une seconde de réflexion lui avait suffi pour mesurer l'étendue de la catastrophe. Refuser d'en passer par où le voulait Barzouk, c'était la ruine. Ses clients le quitteraient au profit de concurrents plus heureux.

— Viens ! lui dit-il simplement.

Et derrière le mur de l'atelier des travaux, il mit dans la main de l'Arabe trois billets de cent francs qu'il tira péniblement de sa ceinture.

Barzouk prit l'argent et lui montra de la main un gros manguier éloigné de deux cents mètres à peine.

Le lendemain soir, lorsque l'horloge du poste sonnerait neuf heures, il n'aurait qu'à venir au pied de l'arbre, où le sac de sucre l'attendrait. A lui de le charger

sur ses épaules et de partir avec sans se faire pincer.

— T'en fais pas, je m'en charge ! répondit Faloupe qui, libéré de ses soucis commerciaux, partit les mains dans les poches en sifflant un petit air.

Le lendemain, caché près de la rive, il assista au départ de Marchiali et de son porte-clefs dans leur pirogue.

Au soir, vers cinq heures, dissimulé dans le même poste d'observation, il les vit revenir et ne put retenir sa joie en apercevant Barzouk charger un sac brun sur ses épaules et partir tranquillement vers la case de son chef.

Marchiali était bien libre d'acheter du sucre où il lui plaisait et de le faire porter chez lui à sa rentrée. Personne ne pouvait rien y trouver à redire.

Toute la soirée, Faloupe se montra nerveux, tellement il lui tardait d'entrer en possession de son « sucre ».

A la sieste, il avait triomphalement déclaré à ses camarades qui plaisantaient son malheur :

— Attendez un peu ! Vous verrez demain si y en aura du sucre !



Faloupe entra, tenant d'une main un estagnon... (Composition de S. Glatzer.)

Enfi
Silen
d'infin
pied du
daït.
Arri
une ma
Éper
Toutes
l'espac
alors s'
à l'end
Ce f
son esp
Tout
nue de
— F
La s
avança
A ce
duperie
Mâch
— M
Le c
pant n
Ie b
et lorsc
devant
dans la
— Q
accour
— C
pour vo
Quand
Estima
— V
le rapp
camp



Le claquement sec de l'arme retentit deux fois... (Composition de S. Glatzer.)

Enfin neuf heures sonnèrent. Le moment était venu. Silencieusement, Faloupe sortit de sa case et avec d'infinies précautions se dirigea vers le manguiier au pied duquel, il n'en doutait pas, son sac de sucre l'attendait.

Arrivé près de l'arbre, il s'arrêta, écouta, puis tendit une main anxieuse. Elle ne rencontra que le vide !

Éperdu, Faloupe fit le tour de l'arbre. Pas de sucre ! Toutes les hypothèses se présentèrent à son esprit en l'espace d'un clin d'œil. Barzouk l'avait dupé ou bien alors s'était trouvé dans l'impossibilité d'apporter le sac à l'endroit indiqué.

Ce fut à cette dernière supposition qu'il raccrocha son espoir, car enfin ce sac, il l'avait vu, de ses yeux vu !

Tout à coup, Faloupe tressaillit. Une voix bien connue de lui lui criait dans l'ombre :

— Halte ou je fais feu !

La silhouette de Marchiali se précisait à ses yeux, avançant sur lui, le revolver braqué, prêt à faire feu. A cette vue, le pauvre Faloupe, comprenant de quelle duperie il était victime, perdit toute prudence.

Mâchoires serrées, poings tendus, il fonça en hurlant : — Mon sucre ! Voleur ! J'te dis.

Le claquement sec de l'arme retentit deux fois, coupant net les imprécations du « radier ».

Le bruit des détonations mit tout le camp en émoi, et lorsque l'on accourut, on trouva Marchiali très calme devant le cadavre de Faloupe percé de deux balles dans la poitrine.

— Que se passe-t-il ? interrogea le chef de camp accouru en pyjama et coiffé de son képi galonné.

— C'est un condamné que j'ai surpris s'introduisant pour voler dans l'atelier des travaux, expliqua Marchiali. Quand je lui ai crié halte ! il s'est élançé sur moi. Estimant ma vie en danger, j'ai fait usage de mon arme.

— Vous avez bien fait ! Je vous félicite et je ferai le rapport que mérite votre conduite, déclara le chef de camp grandiloquent et solennel.

Des infirmiers arrivèrent avec un brancard et emportèrent le corps de Faloupe.

Le lendemain, Marchiali prenait le punch avec le cantinier sur le coup de onze heures.

— A propos, lui dit-il, vous n'auriez pas besoin de sucre ? Je pourrais vous en recéder 50 kilos à bon compte...

— Très volontiers ! Envoyez-les-moi par votre porte-clefs pendant la sieste, acquiesça le cantinier.

On but une nouvelle tournée, et un peu avant la fin de la sieste on put voir Barzouk entrer chez le cantinier, portant un sac brun sur les épaules...

JEAN NORMAND.

LE TRÉSOR DU BANDIT

Vous ne connaissez pas Laszlo ? Et bien sachez que Laszlo était un terrible bandit qui, il y a deux cents ans, terrorisait la Slovaquie.

Comme un véritable bandit d'opérette, il habitait de ténébreuses grottes perdues dans la montagne, et là, à l'abri des regards curieux, il enfouissait les trésors volés : or et argent en barres, pierres précieuses, etc.

Quand il fut sur le point de mourir, Laszlo rédigea un testament. Il confia ses secrets au parchemin, léguant toute sa fortune à un de ses vieux amis d'enfance.

Mais ce dernier mourut aussi et le précieux document fut égaré. Il vint, paraît-il, d'être retrouvé par une baronne dans les archives d'un vieux château slovaque.

Et, comme par hasard, une Américaine se trouvant en villégiature dans la région a offert son argent pour monter une expédition qui partira dans la montagne à la recherche du trésor de Laszlo.

La fortune d'un vieux bandit peut, parfois, tenter les honnêtes gens.

Jadis, il y avait en France autant d'exécuteurs des hautes-œuvres et, par conséquent, autant de bois de justice que de Cours d'appel.

Cette multiplicité de bourreaux et d'échafauds s'expliquait fort bien par la multiplicité des peines autrefois en vigueur, peines qui n'ont été supprimées que sous la monarchie de Juillet et sous la II^e République.

La marque au fer rouge et le carcan furent abolis le 28 avril 1832, et l'exposition publique le 12 avril 1848. La torture avait été abolie par Louis XVI, lors de son avènement au trône, en 1774.

Comme les exécutions étaient fréquentes, les fonctions d'exécuteur des hautes-œuvres n'étaient pas une sinécure, et il était rare, en effet, qu'une semaine se passât sans que les bourreaux n'eussent à exercer leur triste fonction. Pourtant, malgré l'abolition des peines, les bourreaux subsistèrent encore un certain temps. Ce fut seulement en 1870 qu'un décret du gouvernement de la Défense nationale modifia l'ancien ordre de choses.

« Le Garde des Sceaux, ministre de la Justice, membre et délégué du gouvernement de la Défense nationale...

« Considérant que, même dans l'état actuel de la législation pénale, et avec le système des exécutions publiques, le nombre des agents est excessif.

« Considérant que l'entretien, dans chaque ressort de Cour d'appel, de bois de justice grève inutilement le budget et qu'aucune loi ne légitime l'usage de les dresser sur une plate-forme élevée au-dessus du sol, de manière à transformer en un hideux spectacle l'expiation légale, dont la publicité n'est pas mieux garantie, tandis qu'il en résulte les plus grands inconvénients pour le transport et l'érection des bois de justice...

« Décrète :

« ARTICLE PREMIER — A partir du 1^{er} janvier 1871, les exécuteurs en chef et adjoint en exercice sur le territoire continental français seront relevés de leurs fonctions individuellement.

« ART. 2. — Il ne sera maintenu qu'un exécuteur en chef et cinq exécuteurs adjoints en fonctions. Leur résidence sera fixée dans la capitale, sauf ordre contraire émané du ministre de la Justice.

« ART. 3. — Deux machines ou instruments, avec leurs accessoires de rechange, établies sur le modèle adopté en Algérie, seront construites et entretenues à Paris, en état d'être immédiatement transportées partout où besoin sera.

« ART. 7. — Il n'est rien modifié à l'organisation

GUILLOTINE



et EXÉCUTEURS

Modèle de guillotine qui se trouve au musée Carnavalet.

des services en Corse et en Algérie.

« Fait à Tours, le 22 novembre 1870.

« Signé : A. CRÉMIEUX.

Le premier exécuteur des arrêts criminels du continent français fut Heinderech, qui était déjà « Monsieur de Paris ». Il mourut le 19 mars 1872, un vendredi saint, âgé de soixante-dix ans et ayant exercé ses fonctions pendant cinquante ans.

« Monsieur d'Amiens, Nicolas Roch, lui succéda le 6 avril 1872.

Nicolas Roch était né à Mende (Lozère), le 7 janvier 1813. A l'encontre de son prédécesseur, qui était garçon, Roch était marié et père de plusieurs enfants, quatre garçons et quatre filles. C'était un homme de taille moyenne, à la figure douce au milieu de laquelle brillèrent deux petits yeux malicieux. Il mourut le 22 avril 1879.

A sa mort, il fut remplacé par un de ses aides, Louis-Antoine-Stanislas Deibler, né à Dijon en 1823 et père de l'exécuteur actuel. C'était un homme de taille ordinaire, portant une barbe noire taillée en fer à cheval et boitant légèrement.

La guillotine a subi, depuis son invention, de nombreuses modifications.

C'est ainsi que Roch donna, le 17 juin 1872, une exposition publique de la sinistre machine transformée par ses soins.

Il amena l'engin de mort dans un élégant fourgon qui contenait une chambre à coucher, un cabinet de toilette et une cuisine, avec des compartiments prévus dans la carrosserie pour loger les deux montants,

la bascule, le panier, le couperet et la provision de son.

Pour les exécutions en province, ce fourgon était placé sur un wagon de chemin de fer.

« La guillotine, écrivait à cette époque Albert Wolff, se transporte comme une clarinette dans un étui, les différents morceaux s'ajustent avec une précision remarquable... encore un peu et elle tiendra dans un fourreau de toile cirée, comme un parapluie. »

De son côté, Heinderech avait, lui aussi, apporté quelques perfectionnements réels. Pour réduire la durée du montage de la machine, il avait supprimé la plate-forme et les dix marches qui y conduisaient, supprimant du même coup l'équipe de charpentiers qui était indispensable auparavant. Un aide et un mécanicien suffisaient pour dresser rapidement l'échafaud. Ce fut lui qui changea la couleur rouge des montants pour la remplacer par un jaune terne qui attirait moins l'œil, et fit teinter en noir le couperet afin qu'on l'aperçût moins. A la demande de l'abbé Crozes, aumônier de la Roquette, il plaça en haut de la machine, entre les bras, un panneau de bois qui masquait à la vue du condamné le fatal couteau.

Un a
le 7 sep
bruit qu
de Barré
sur lequ
par un m
plus sou
L'abbé
assistait
cupé de
des sup
En 18
inhumat
suivante
« 1° L
par les s
Paris, a
l'ignore
« 2° D
j'ai touj
à M. l'ab
des supp
teur, d'a
tière Mo
« 3° D
au cimeti
ce cimeti
« 4° H
réservé
« 5° Q
met, soit
payé, ma
ne pas e
« 6° J
droit ; j'
inhumé
tain pou
« 7° Q

Voici un
aux aches

Un autre perfectionnement fut encore inauguré le 7 septembre 1878, pour atténuer l'épouvantable bruit que faisait le couperet en tombant. A l'exécution de Barré et Lebiez, on avait remplacé le ressort à boudin sur lequel s'opérait la chute de la lame tranchante par un morceau de caoutchouc rendant le choc beaucoup plus sourd.

L'abbé Crozes (décédé en novembre 1888), qui assistait les condamnés à mort, était sans cesse préoccupé de faire respecter les lois de l'humanité à l'égard des suppliciés.

En 1870, interrogé par le Préfet de police sur les inhumations de suppliciés, il répondit par la note suivante :

* 1° Le corps des suppliciés a toujours été conduit par les soins de l'exécuteur dans un des cimetières de Paris, au moins depuis 1840. Avant cette époque, j'ignore ce qui se passait.

* 2° De 1840 à 1860, me trouvant aux jeunes détenus, j'ai toujours entendu dire aux aumôniers de la Roquette, à M. l'abbé Montès et à M. l'abbé Hugon, que les corps des suppliciés étaient conduits par les soins de l'exécuteur, d'abord au cimetière de Clamart, ensuite au cimetière Montparnasse.

* 3° Depuis 1860, je les ai accompagnés moi-même au cimetière Montparnasse, et après la suppression de ce cimetière, à celui d'Ivry.

* 4° Habituellement, on les dépose dans un endroit réservé du cimetière.

* 5° Quand les parents les réclament à temps, on les met, soit dans la fosse commune, soit dans un terrain payé, mais leur nom n'est pas écrit sur la croix, afin de ne pas exciter la curiosité du public.

* 6° Je crois qu'Orsini a été réclaté par les ayants droit ; j'en suis certain pour De la Pommeraie, qui est inhumé au cimetière de Montparnasse, et presque certain pour Troppmann.

* 7° Quand ils ne sont pas réclamés, le Préfet de

police autorise la Faculté de médecine à les enlever sur la demande qui lui en est faite et dans l'intérêt de la science.

* 8° Rigoureusement, on ne devrait les livrer à la Faculté qu'au bout de vingt-quatre heures, délai accordé aux familles pour les réclamer ; mais d'habitude, on les livre presque immédiatement après l'exécution, quand on est certain qu'ils ne seront pas réclamés.

* Dans les dernières années de l'Empire, la Faculté de médecine et M. Maxime Du Camp ont essayé d'obtenir la cession du corps immédiatement après l'exécution, ou du moins sitôt après son arrivée au cimetière. Ils ont fini par l'obtenir. Ils auraient même voulu qu'on refusât absolument aux parents le droit de réclamer le corps des suppliciés ; mais M. le Préfet de police protesta formellement et répondit qu'il regrettrait sans doute de ne pouvoir favoriser autant qu'on le désirait les études anatomiques, pathologiques et psychologiques de l'École, mais qu'il voulait d'abord respecter les droits des familles ; que l'on faisait d'ailleurs quelquefois beaucoup trop de bruit autour de certains cadavres ; qu'il y avait des exhibitions publiques de certaines têtes qui étaient un scandale, et qu'il tenait à éviter tout ce qui pouvait ajouter à la triste célébrité de certains criminels.

Et, puisque nous en sommes venus à reparler de l'abbé Crozes, dont le nom est étroitement lié à l'histoire de la Roquette, ne manquons pas de signaler que, pendant sa longue carrière, de 1840 à 1882, il a réconforté plus de 200 condamnés à mort, en comptant les graciés, et qu'il accompagna 51 suppliciés jusqu'à l'échafaud ; parmi ceux-ci, les plus notables furent : De la Pommeraie, Avinaln, Troppmann, Moreau, Billoir, Barré, Lebiez, Abadie, Prévost, Menesclou, Perry, etc.

De sinistres criminels qui connurent au siècle dernier une tragique célébrité.

J.-C. DAMIENS.

L'ABSOLUTION AU JAPON



Voici une marchande dont le commerce doit être prospère : elle vend aux fidèles des fiches recouvertes de formules sacrées qui assurent aux acheteurs la rémission de leurs péchés... façon commode de mettre sa conscience en règle avec les exigences de la religion. (S. G. P.)

LA MISÈRE À BUDAPEST

La crise économique mondiale provoque des réactions bien différentes selon les pays. Aux Etats-Unis, la police a fort à faire avec les chômeurs ; en Angleterre aussi d'ailleurs.

A Budapest, on est un peu plus calme, mais la misère aurait plutôt tendance à rendre les gens courageux assez



Il en résulte souvent que ce « médecin » des antennes reçoit l'ordre d'aller visiter un poste défectueux, ordre qu'il exécute avec tout le zèle et le talent dont il est capable.

Photo 2. — Comme chez nous, il y a pléthore de coiffeurs pour dames, mais à Budapest, les figaros savent se tirer d'affaire d'une manière pra-



de Budapest, le dos agrémenté d'un panneau réclame, un grand nombre d'individus offrant, en échange de quelque menue monnaie, les services les plus variés.

Nos photos représentent quelques scènes vraiment typiques de l'ingéniosité déployée par ces pauvres gens dans l'impitoyable lutte pour la vie.

Photo 1. — Voici d'abord l'électricien de T. S. F., sans travail. « Ne me suivez point ! Je m'en vais réparer votre antenne de T. S. F. à bas prix. »

Tels sont les mots qu'il promène ostensiblement dans les rues de la capitale hongroise. Son système consiste à faire le simulacre de grimper au mur d'une maison du quartier commerçant de la ville, geste qui a pour effet d'attirer nombre de badauds. (Paris n'en a point le monopole !)



débrouillards. Les sans-travail ne pouvant se mettre à vendre des pommes à l'instar de leurs « collègues » de Broadway à New-York (les commerçants en primeurs de la capitale hongroise ayant le monopole de ce fruit savoureux), d'innombrables idées germent dans leur cerveau. C'est ainsi que l'on peut voir déambuler dans les rues



tique, sinon élégante.

En voici un qui s'installe dans les cours des maisons avec son épouse qui sert de modèle. Il manifeste, avec une petite trompette, sa présence aux locataires d'un immeuble, et, lorsqu'il juge le nombre de spectateurs suffisant, il applique à la chevelure de son épouse les fameuses ondulations « Marcel ».

Après cette délicate et longue opé-

La aer
Chicago

ration
dispos
à agré
Ce
partic
bonnes
tarif r
Not

huit p
Budap

Photo
n'en s
la corp
pour s
import
mais l
Faites
tra à

Et s
devant
à ses s

Photo
seulem
des fir
vendeu
congé
polr, c
charge
Voy

UNE PRÉCIEUSE RELIQUÉ



La dernière bouteille de bière véritable, distillée avant la loi de prohibition, vient d'être exposée dans le hall du Palace Théâtre, à Chicago. Ce souvenir d'une ère révolue a été assuré pour la coquette somme de... 25 000 dollars. Malgré son prix, cette appétissante bouteille semble tenter une élégante, qu'un policeman facétieux fait mine de vouloir arrêter. (W. W.)

ration, il annonce aux spectatrices qu'il est tout disposé, pour la somme minime de 1 pengo (4 fr. 40), à agrémenter leur chef de même façon.

Ce Figaro ambulante jouit d'une grande popularité, particulièrement auprès des femmes de chambre, bonnes et cuisinières, qui apprécient son talent et son tarif réduit.

Notre homme « se fait » ainsi des journées de six à huit pengos, juste ce qu'il faut, paraît-il, pour vivre à Budapest.

Photo 3. — Pour être farcis de chiffres, les comptables n'en sont pas moins ingénieux. Témoin ce membre de la corporation, sans travail, faisant l'homme sandwich pour son propre compte. « J'étais comptable dans une importante maison, porte-t-il écrit sur son placard, mais la crise économique m'a fait perdre mon emploi. Faites-moi signe, pour deux ou trois pengos, je mettrai à jour vos livres et registres. »

Et souvent le petit commerçant, voyant déambuler devant sa boutique ce candidat comptable, fait appel à ses services.

Photo 4. — La crise économique ne se fait pas sentir seulement chez les comptables, les autres employés des firmes en subissent également les conséquences : vendeurs, secrétaires, dactylos, etc., sont mis en congé illimité. Loin de se laisser aller à un vain désespoir, ces dernières surtout s'ingénient pour n'être à charge à personne.

Voyez donc cette petite demoiselle sans travail,

installée dans la rue avec sa machine à écrire. Sur la pancarte placée à ses pieds, vous pouvez lire : « Je tape 140 syllabes à la minute, et je n'ai point de travail. »

La pauvre espère trouver ainsi une situation. En attendant, émus sans doute par cette ingéniosité, les propriétaires des boutiques avoisinantes, voire des particuliers, confient à cette victime de la crise maints travaux d'écriture, ce qui lui permet de gagner fort convenablement sa pitance journalière en attendant des jours meilleurs.

Tous les matins, elle s'installe au même endroit, elle prend des notes, tape chez elle des lettres qu'elle remet quelques heures plus tard à ses employeurs de hasard.

Saluons toutes ces personnes dignes et courageuses qui, trop fières, sans doute, pour tendre la main, savent se tirer d'embarras d'une manière à la fois originale et touchante.

POLICE-MAGAZINE

PUBLIE DES ARTICLES ET INFORMATIONS DE PREMIER ORDRE, DOCUMENTÉS AUX MEILLEURES SOURCES ET ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES PRISES PAR SES ENVOYÉS ET OPÉRATEURS SPÉCIAUX

LA FARCE D'UN MINISTRE

MICHEL KOGALNICEANO fut un grand homme d'Etat roumain. Sous Alexandre Cuza qui avait réuni en sa main les deux principautés danubiennes : la Moldavie et la Valachie, Kogalniceano avait été un chancelier de fer, un petit Bismark. Homme aux vues larges, entièrement dévoué à son pays, d'une instruction solide — il avait fait ses études à Paris — il fut plusieurs fois ministre sous Alexandre Cuza et son successeur le roi Charles I^{er}.

Nos hommes politiques de plus de soixante ans doivent se rappeler sa silhouette, pas trop grande, un peu trapue et ventrue, ses moustaches et sa barbe blanche et ses yeux pétillants d'intelligence derrière ses lunettes en or.

Ce grand homme avait pourtant ses faiblesses, entre autres celle de croire que le but sanctifie les moyens, même s'ils manquaient de délicatesse ou même de toute probité élémentaire. La preuve en est l'histoire abracadabrante, presque incroyable, la facétie bouffonne, mais aux conséquences funestes, que nous allons raconter. On en trouve tous les détails dans un des dossiers de la deuxième chambre de la Cour d'appel de Bucarest, de sorte que son authenticité ne fait aucun doute.

Dans une petite commune de la Dobroudja, province située entre la mer Noire et le Danube, — cédée à la Roumanie après la guerre de l'Indépendance de 1878, — vivait une femme riche, pieuse, bienfaisante et respectée de tous. Ceux qui avaient un différend à régler ne s'adressaient jamais au juge de paix, mais à elle, et ce qu'elle décidait était lettre d'évangile pour les plaideurs.

Or, il advint, vers 1881, — Michel Kogalniceano étant Premier Ministre et ministre de l'Intérieur, — que les communes devaient renouveler leur conseil municipal et nommer un maire. Les habitants de la petite commune dobroudjienne, dans leur simplicité d'esprit et pleins de déférence pour leur conseillère habituelle, eurent l'idée de lui offrir le fauteuil présidentiel au conseil communal. Elle accepta sans penser à mal et promit de verser tous les ans dix mille lei (francs) dans la caisse de la commune, tant qu'elle serait à sa tête. C'était, à cette époque, pour une petite ville, une somme considérable.

Chose presque unique dans les annales politiques de tous les pays, elle fut élue à l'unanimité, et la nouvelle « maîtresse » fit défoncer quelques fûts de sa cave pour offrir un « vin d'honneur » à ses électeurs, dès que le résultat du scrutin fut connu. On but et l'on chanta toute la nuit : mais le lendemain il fallut déchanter. La constitution roumaine n'admettait pas l'éligibilité des femmes, et l'élection fut simplement cassée.

Nous ne saurions affirmer si c'était la faute au vin d'honneur, ou si les électeurs étaient fâchés de voir leur vote annulé, toujours est-il qu'un mois plus tard ils

élirent encore une fois, à l'unanimité, leur maîtresse.

Le vin coula de nouveau à flots et... l'élection fut invalidée. Cette fois-ci les citoyens se fâchèrent pour de bon et pour la troisième fois ils nommèrent leur maîtresse.

Kogalniceano, qui n'avait jamais passé pour représenter ici-bas l'ange de la patience, sentit la moutarde lui monter au nez.

— Décidément, gronda-t-il, cette femme se moque de moi ! Ah, mais, cela ne se passera pas ainsi ! Elle me rend ridicule, cette pimbèche ! Parfaitement, ridicule ! Comment ? Malgré tout l'arsenal de lois dont je dispose et que le pays me doit à moi personnellement, je ne saurais me débarrasser de ce crampon ? Elle est capable de me rendre la risée de toute l'Europe ! Non, je ne me laisserai pas bafouer par cette mégère, non, cent fois non !

Il se promenait nerveusement de long en large dans son bureau, répétant sans cesse : Le ridicule tue ! Le ridicule tue ! Soudain il s'arrêta. Une idée lui était venue. Oui, ceil pour ceil, dent pour dent ! C'est moi qui la rendrai ridicule ! Elle va voir de quel bois je me chauffe !

Il fit venir aussitôt son chef de cabinet et lui ordonna de faire faire les formalités nécessaires pour casser l'élection et d'écrire en même temps une lettre des plus polies à la « maîtresse » pour la prier de bien vouloir passer d'urgence au ministère.

Huit jours plus tard, la brave femme fut reçue dans le cabinet ministériel de Kogalniceano. Il la fit s'asseoir et lui expliqua que la constitution du pays n'admettait pas les femmes à la tête des administrations publiques.

— Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur le Ministre, si mes concitoyens s'entêtent à me réélire ?

— Dites-leur que vous ne posez plus votre candidature, dites-leur surtout que vous n'avez plus de vin en cave, et voilà tout.

— Voilà tout ! Voilà tout ! Pourquoi voulez-vous que je mente, puisque ma cave est toujours bien garnie et que chacun le sait ?

— Pour me tirer d'embarras ! Comprenez donc que je deviens parfaitement ridicule. Je serais forcé de donner ma démission de Premier Ministre !

— C'est peut-être bien cela que désirent mes concitoyens.

— Mais non, mais non ! Et puis, si je démissionnais, personne ne voudrait prendre ma succession, dans de tels conditions. Ce serait un désastre pour le pays. Voyez-vous le gâchis que cela causerait ? Non, dites, le voyez-vous ? Et tout cela, parce qu'une poignée d'imbéciles trouvent malin de m'ennuyer, moi Premier Ministre.

— Je n'y puis rien.

— Mais si. Je vais vous donner une autre fonction publique qui vous éloignera pour quelque temps de vos

CONTRASTE



A l'arrière de la fameuse statue de la Liberté, à l'entrée du port de New-York, se trouve une ancienne prison, jadis réservée aux soldats indisciplinés. Les portes, comme on le voit, désaient toute tentative d'évasion. Ce voisinage de la statue symbolique et de cette prison est assez savoureux. (S. G. P.)

électeurs. Je vais vous donner une fonction... une fonction mirobolante !

— Quelle fonction ?

— Je vous nomme « inspectrice des métiers à tisser. » Vous allez parcourir toute la Roumanie ; vous allez passer de commune en commune, depuis Verciorova jusqu'à Hotin : vous consignerez dans un rapport mensuel : le nombre de métiers qui fonctionnent dans toutes les villes jusqu'aux plus petits villages ; combien d'hommes et combien de femmes s'en servent, la quantité de tissus produite chaque année, et vous y ajouterez vos remarques personnelles. C'est un travail fort important pour la statistique du pays que je vous confie, à vous, la seule personne capable de le mener à bien. Quand vous l'aurez terminé, vous serez décorée, nommée membre de l'Académie roumaine et le Ministère vous payera telle somme que vous fixerez, sans marchander. Cela vous va-t-il ?

— Cela me va.

— Alors, revenez demain, à la même heure. Vous recevrez votre nomination et déposerez le serment exigé.

Après le départ de la naïve bonne femme, le ministre fit venir son chef de cabinet et son fidèle « Vasilé », un domestique qui le servait depuis... toujours. Un conciliabule eut lieu et les rôles furent répartis entre les trois personnes. Le domestique, avec barbe blanche, devait être habillé en « pope » (prêtre orthodoxe) pour recevoir le serment et donner sa bénédiction à la nouvelle fonctionnaire, selon l'usage du pays. Le chef de cabinet aurait à lire le serment que la fonctionnaire devrait répéter mot par mot et le ministre n'aurait plus qu'à remettre la nomination et souhaiter bon voyage à l'inspectrice des métiers.

La nomination fut écrite sur du papier glacé. L'entête fut caligraphiée : par contre, la signature était abso-

lument illisible. Pour donner plus de poids au prétendu document, on y inscrivit un numéro d'enregistrement fictif et on se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain, quand la comédie fut jouée sans anicroche. Huit jours plus tard, la nouvelle inspectrice était en route et commença sa tournée.

Elle dura près de seize ans. Quand elle revint, Kogalniceano n'était plus ministre, pour la simple raison qu'il siégeait parmi les bienheureux que le ridicule ne peut pas tuer... parce qu'ils sont déjà morts.

Le jour où le premier rapport était arrivé au ministère, aucun des chefs de service ne savait ce qu'il signifiait. On l'envoya, — croyant que l'expéditeur s'était trompé d'adresse, — au ministère de l'Industrie, lequel le renvoya avec la mention : « Ne nous regarde pas ».

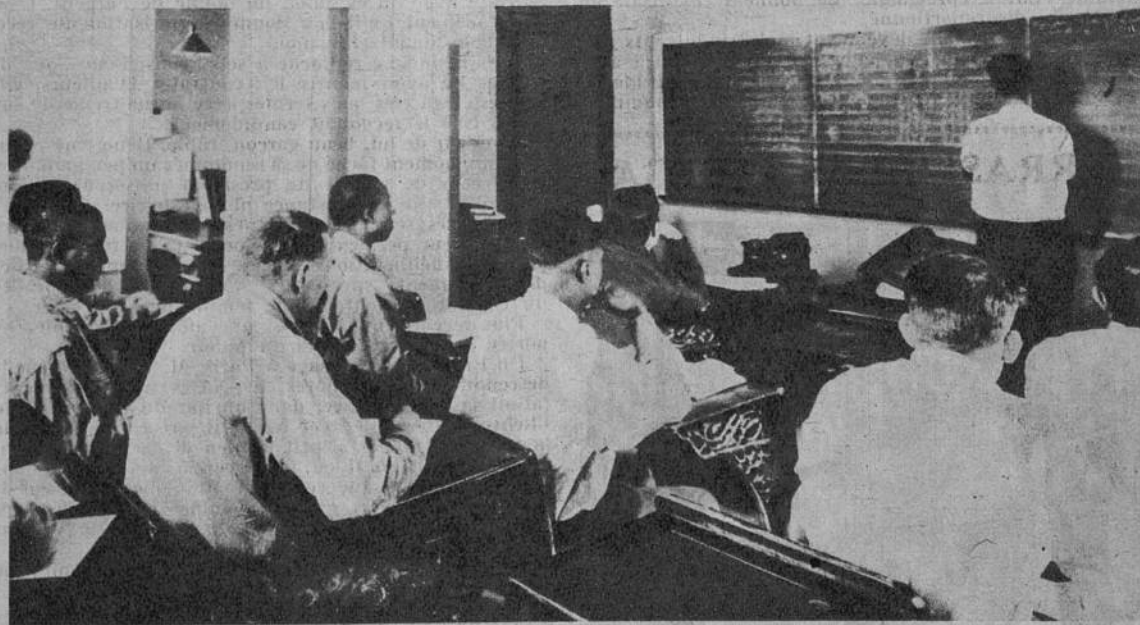
Comme grand nombre de fous ont la manie d'envoyer des lettres et des rapports à tous les ministères, à toutes les autorités, et comme ces rapports venaient régulièrement tous les mois, on fut vite convaincu qu'ils émanaient d'une cervelle fêlée, et tous prirent le chemin du panier à papier.

Un beau jour, la femme se présenta au ministère pour réclamer son dû. On lui rit au nez. Elle engagea un procès qu'elle perdit en première instance et qui se termina avec le même insuccès, en 1908, devant la Cour d'appel de Bucarest.

Nous avons assisté à cette dernière séance et nous avons sincèrement déploré le sort de cette malheureuse, arrivée à l'âge de soixante-dix ans, appauvrie par tant de voyages et ruinée par son long procès. Tout cela, parce que cette femme à l'âme charitable et naïve n'avait pu concevoir qu'un ministre pût être capable de mettre en scène une comédie.

GEORGES MANDY.

LES PRISONNIERS A L'ÉCOLE



Voici les pensionnaires de la prison d'Auburn (État de New-York) dans leur salle d'étude. Les cours y sont obligatoires pour quiconque n'a pas reçu une instruction élémentaire suffisante. En essayant d'intéresser l'esprit des prisonniers à la lecture, à l'arithmétique, on espère les détourner de leurs mauvais penchants. (I. N.)

POLICE-MAGAZINE

SE FAIT UN DEVOIR DE SIGNALER LES BEAUX ACTES DE COURAGE
ACCOMPLIS PAR DES POLICIERS OU DES CITOYENS BÉNÉVOLES DANS
LA LUTTE CONTRE LE CRIME.

LES MARIIS QUI VENDENT LEUR FEMME

Il est des délits dont la police doit s'occuper peu fréquemment à la vérité, et qui constituent des cas fort suggestifs.

Le vente des femmes par leur mari est de ce nombre. Marchés étranges, secrets, mais qui, à la faveur de certaines circonstances, sont rendus publics au grand étonnement des honnêtes gens.

Ce sont quelques-unes de ces extraordinaires histoires que nous allons relater. La plupart se passent sous d'autres cieux que le nôtre, mais cependant dans des pays dits civilisés.

En France, en juin 1930, un procès très curieux révéla une affaire de ce genre. C'était devant les assises d'Indre-et-Loire, à Tours.

Balzac et Courteline, ces deux grands Tourangeaux, semblent avoir collaboré à cette histoire où la gauleserie la plus franche cotoye l'humanité la plus pitoyable.

Martin, septuagénaire au visage ratatiné, cerné de barbe blanche, avait falli tuer sa femme. Ses mains tremblantes ont, par quatre fois, pressé sur la détente d'un mauvais revolver. Il comparut très calme devant ses juges.

Sa femme, elle, apparaîtra tout à l'heure en contraste saisissant : belle fille, forte en chair, au teint frais, aux yeux ardents : trente ans !

S'il est facile d'imaginer les sources psychologiques du drame entre de tels époux, les détails dont il s'entoure sont moins concevables. Rarement, en effet, vit-on étaler devant les juges tant d'immoralité, de cynisme naïf et d'inconscience, si bien que le drame touche par instant au vaudeville.

C'est en 1919 que Martin, qui avait perdu sa première femme l'année précédente, épousa sa domestique, Rachel, alors âgée de dix-neuf ans, quand lui-même en avait soixante et un.

Trois enfants naquirent. La conduite de la jeune femme était irréprochable. Le bonheur favorisait un hymen si disproportionné.

Cependant, les ans devenaient moins indulgents à la verdure de Martin. La jeune femme commença à se débaucher. L'homme était philosophe et l'habitude du foyer lui était chère. Pour conserver sa tranquillité,

il consentit à tout, même à un acte sur papier timbré que l'épouse, méfiante paysanne, exigea. Elle se fit en bonne et due forme autoriser à recevoir chez elle son amant, M. Benoit, entrepreneur de travaux publics.

D'autre part, l'époux recevait, pour sa complaisance, de fortes mensualités. Le septuagénaire, loin de manifester une vaine acrimonie, était, aussi bien pour son rival accepté que pour Rachel, aux petits soins. M. Benoit était marié. Sa femme apprit sa liaison et à juste titre s'en offensa. Martin se fit professeur de résignation conjugale : « Il faut être moderne », conseilla-t-il en souriant. Et M^{me} Benoit se laissa convaincre. Les deux ménages vécurent dès lors dans une intimité aussi paisible que peu morale.

Mais un jour, revirement subit, pour quelque motif obscur, Martin se fâche. Les amants s'enfuient à Paris. Le mari les poursuit et les ramène. Les quatre protagonistes de cette tragi-comédie se réconcilient autour d'une table bien servie.

Cependant, quelques jours après, Martin tire sur sa femme et la blesse grièvement.

Ce qui l'avait exaspéré, c'est qu'elle lui avait volé son testament et deux lettres pour les porter à son amant.

Le président des assises, lors des comparutions, chercha à faire comprendre aux uns et aux autres l'anormal de leur conduite.

L'accusé explique ainsi sa condescendance :

— J'étais trop vieux pour elle. Si je n'avais pas consenti à cette chose, elle serait partie, et c'eût été le déshonneur pour mon foyer. C'était, de plus, la seule façon de conserver mes enfants avec moi. Et puis, d'après le marché conclu avec mon rival, c'était d'un bon rapport pour moi, ajoute-t-il cyniquement.

La femme répondit, gouailleuse :

— Il m'aurait donnée à n'importe qui, pourvu que je reste avec lui et qu'on lui donne de l'argent. C'est spontanément qu'il m'a donné l'autorisation de recevoir mon amant chez moi.

M^{me} Benoit ne reproche à son « conseiller » que de ne pas lui avoir montré le « contrat ». D'ailleurs, elle est restée en très bons termes avec la maîtresse de son mari. Elle le reconnaît candidement.

Trop sûr de lui, beau garçon, râblé, Benoit ne parut à aucun moment fâché de sa renommée un peu gaillarde. Les leçons de morale du président passeront sur lui sans altérer ni sa prestance ni son sourire.

Les jurés sont peu habitués à examiner de telles causes. Leur perplexité, en l'occurrence, fut extrême. Après des délibérations ardues, ils rendirent un verdict d'acquiescement, incapables d'apprécier l'immoralité du contrat de vente d'une femme par son mari.

Plus récemment, à Paris, une affaire semblable fut portée à la connaissance du public.

Un Brésilien de passage à Paris, M. Robert Miguéli, descendu dans un hôtel du XIX^e arrondissement, faisait la connaissance, dans un bar du boulevard de Clichy, d'un couple avec lequel il passa une partie de la nuit. L'étranger s'éprit si bien de la femme qu'au cours de la fête, il en fit l'aveu à son compagnon. Celui-ci répliqua que cela tombait à merveille, car il ne s'entendait plus avec sa femme. Des discussions éclataient chaque jour, et il offrit de la lui vendre pour 750 francs.

Le marché fut conclu, le Brésilien paya. Il emmena la femme, et tous deux coulèrent des jours heureux.

Mais le mari, après avoir dépensé les 750 francs, estima qu'il avait été dupe. Il se mit à la recherche de son épouse. Au bout de deux semaines, il la rejoignit, un soir, dans un café du boulevard de Clichy. Il la somma de reprendre le chemin du domicile conjugal.

Je ne t'appartiens plus, répondit-elle.

Marchandise vendue n'est plus au marchand mais à l'acquéreur. M. Miguéli, fort du marché passé, ne voulut rien entendre de son côté et refusa de rendre la femme qu'il avait achetée.

Le mari, en désespoir de cause, n'eut que la ressource d'aller confier sa mésaventure au commissaire de police. Le magistrat sermonna vivement l'époux trop cupide, mais repentant, et convoqua à son bureau le Brésilien et la femme.

TERRASSÉ PAR LES GAZ



Cette photo prouve l'efficacité des gaz lacrymogènes employés par la police américaine au cours des arrestations difficiles. (W. W.)

L'étranger argua de sa bonne foi. La femme lui donna raison. Mais le commissaire de police n'entendit pas se placer sur un autre terrain que celui de la légalité :

— L'épouse, dit-il, doit suivre son mari partout. Madame, veuillez regagner le domicile conjugal.

M. Migueli protesta :

— Et mes 750 francs ?

C'est juste, fit le commissaire, qui s'adressa au mari : rendez à monsieur le montant de son achat.

Mais le mari ne fut pas décontenancé pour si peu :

— Les 750 francs, s'étonna-t-il, mais c'est pour la location ! Ma femme vaut plus cher que ça.

Écœuré par ce marchandage qui se prolongeait, — on l'eût été à moins, — le commissaire mit le trio à la porte. Il apprit, par la suite, que le mari avait vendu définitivement sa femme par un marché enregistré sur papier timbré, en bonne et due forme, contre 10 000 francs. Mais l'étranger, appréhendant que la nuit qui porte conseil, dit-on, ne fasse changer d'avis au mari, enleva le soir même la femme et s'embarqua avec elle pour son pays.

Mais les aventures de ce genre les plus abracadabrantes ont pour théâtre les pays étrangers.

L'an dernier, à Rio-de-Janeiro, un industriel du nom de Jacotot fut amené à céder sa femme dans des conditions dramatiques. M^{me} Jacotot était une fort jolie personne, très fidèle à son mari. Ce dernier fut appréhendé, un soir, dans une rue de la ville par deux individus qui le poussèrent dans une auto, laquelle démarra à toute vitesse. Le mari fut conduit dans une propriété isolée de la banlieue. Là, il se trouva en présence d'un homme qu'il connaissait bien : c'était un commerçant qui avait autrefois sollicité la main de sa femme, mais les parents l'avaient éconduit. Il avait poursuivi de ses assiduités, mais en vain, M^{me} Jacotot. Le commerçant fit voir au mari un browning et un portefeuille posés sur une table et lui dit :

— Vous n'ignorez pas que j'aime votre femme. J'ai décidé de vous la ravir. Si vous consentez à me la céder, voici un portefeuille contenant 20 000 dollars ; il vous dédommagera. Si vous n'acceptez pas ce marché, ce revolver vous supprimera, me laissant le champ libre. Choisissez.

Le mari qui tenait probablement plus à la vie qu'à sa femme prit l'engagement de ne plus revoir son épouse et de disparaître du pays avec l'argent que lui offrait son rival. Il signa un papier en conséquence et écrivit à sa femme une lettre où il lui déclarait qu'il l'abandonnait à son rival. Le commerçant convoiait quelque temps après avec l'ex-M^{me} Jacotot.

On ne revit plus jamais le mari pusillanime.

En 1924, à New-York, dans un cercle très coté, s'engagea une partie dont l'enjeu final était la femme d'un des partenaires. Les deux joueurs, M. James Wisth et William Raderdorf, honorables gentlemen, avaient commencé après le dîner une partie serrée ; à deux heures du matin, ils se trouvaient encore devant le tapis vert. M. William Raderdorf avait perdu sa fortune considérable, son usine de céramique, et il cherchait ce qu'il pourrait encore miser contre son partenaire heureux.

M. James Wisth proposa :

— Il ne vous reste au monde qu'un seul bien : votre femme. Voulez-vous que nous la jouions contre votre usine que j'ai gagnée ?

Cette offre odieuse que seule peut expliquer la passion frénétique du jeu ne parut pas autrement extraordinaire à M. William Raderdorf.

— Soit ! fit-il flegmatiquement.

Les cartes furent distribuées. La malchance poursuivit M. William Raderdorf.

Homme d'honneur (!), le perdant ne renia pas sa dette. Mais, le lendemain, dégrisé, il se fit sauter la cervelle. L'abominable enjeu et le suicide qui s'ensuivit firent éclater un scandale retentissant dans les milieux new-yorkais. Le cercle fut fermé, et le joueur heureux fut emprisonné pendant quelques mois.

Ces faits peu fréquents dans la haute société le sont davantage dans la basse classe. Dans la pègre de tous les pays, particulièrement dans les régions sud-américaines, les marchés de ce genre ne sont pas rares. La femme est vendue par son mari comme une marchandise, ou fait l'objet d'un enjeu. On cite le cas d'un palefrenier de Valparaiso qui, après de nombreuses libations, vendit sa femme pour une bouteille de rhum.

Ces mœurs singulières datent-elles de nos jours ? Les recherches que nous avons faites dans de vieilles archives prouvent le contraire et, pour terminer, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à la *Gazette de Londres* du 15 juillet 1837 les renseignements suivants sur certaines tractations où la femme était considérée comme une vulgaire denrée monnayable.

Le fait se passe dans une auberge à Witthaven, l'une des plus fortes villes du Cumberland. Voici ce que rapporte un témoin :

— J'ai assisté à une vente de femme. Le vendeur était un fabricant de paniers et l'acquéreur un scieur de long. Depuis longtemps, la femme objet de la vente était infidèle à son mari, qu'elle avait à diverses reprises rendu père, et son affection pour le scieur de long était devenue si scandaleuse que le mari voulut s'en défaire par vente publique. Après quelques pourparlers et des négociations assez longues, il fut enfin convenu entre les trois intéressés que le mari nourrirait plusieurs enfants nés du mariage et que la femme serait acquise au scieur de long moyennant la modique somme de 12 sous. L'hôtesse de l'auberge où ce marché a été conclu n'a pas voulu être témoin de la livraison de la marchandise ; c'est un passant qui a été recruté dans la rue pour faire l'office de témoin. Après la conclusion de cette affaire commerciale, les époux, l'acquéreur et le témoin ont passé gaiement la soirée ensemble, sacrifiant plus d'une fois à Bacchus.

Il arrivait aussi que le mari désireux de se débarrasser de sa femme n'eût pas d'acquéreur sous la main. En ce cas, il lui restait la ressource de la vente à l'encan. Un voyageur qui prit part à une cérémonie de ce genre, dans le village d'Yorkshire, au début du siècle, donna ces détails savoureux :

L'huissier priseur chargé de la vente conduit, à la place du marché, le couple en instance de « divorce ». Le mari, la tête ornée de cornes (*sic*), porte au cou un collier de cuir auquel, par un anneau, est fixée une corde. La femme a pareillement la corde au cou. La vente est ouverte aussitôt que l'huissier a informé l'assemblée que la séparation se faisait du consentement des parties. Déclaration approuvée par ces dernières d'un hochement de tête approbatif. Mais les amateurs

UN TIREUR ÉMÉRITE



Le sergent Wendlandt est une manière d'artiste : avec cent vingt-cinq balles de revolver, il dessina, à quarante cinq pas, cette tête d'Indien. Étonnez-vous, après cela, qu'il soit expert et instructeur de tir à la police de Detroit. Les bandits aux trousses desquels il se lance prouvent, à titre de consolation, avoir la certitude d'être descendus artistiquement. (W. W.)

ne se pressant pas de pousser les enchères, en dépit d'une bourse de 10 guinées offerte en même temps que la femme, l'huissier, d'une voix de stentor, les pressa en ces termes :

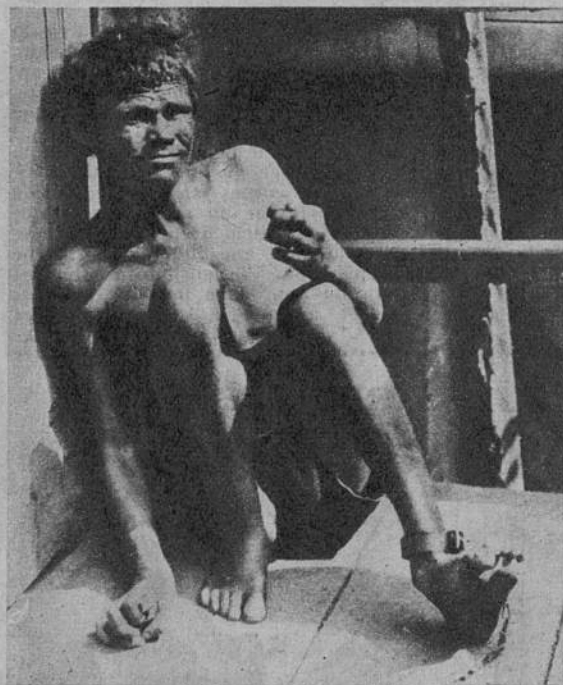
« Une fois, deux fois, je ne le répéterai plus. Vous ne pouvez avoir une meilleure occasion de faire votre bonheur et votre fortune. Considérez que la somme que vous offrez ne s'élève pas à celle qu'on vous apporte en dot !

« Cet argument décida les plus timides. Et après des enchères mouvementées, l'acquéreur le plus généreux se vit adjuger la femme et la dot, aux applaudissements de l'assistance. »

Il convient d'ajouter que ces sortes d'encan étaient assez rares. Mais à l'époque, le divorce était très dispendieux et nécessitait en outre un acte du Parlement. Aussi les gens du peuple, notamment les matelots, trouvaient-ils dans cette séparation originale un moyen rapide et pratique de mettre fin à une union mal assortie. Expédient toléré par la justice et qui d'ailleurs disparut rapidement des mœurs dès que la législation simplifia la procédure du divorce.

PIERRE DEMOURS.

SÉQUESTRÉ



Dans certains villages hongrois, on enchaîne dans une étable le rejeton dont on entend se débarrasser. Voici l'un de ces malheureux séquestrés enchaîné depuis dix-neuf ans et condamné par les siens à mener l'existence d'un véritable animal. (S. G. P.)

LE DROIT DE MORT

Ce fut un curieux procès, et vraiment inattendu.

Récemment, un riche Marocain obtenait un jugement condamnant à la peine capitale un domestique qui avait assassiné un de ses enfants.

Or, le riche Marocain demanda le droit (et l'honneur !) d'exécuter lui-même le jugement et fut fort étonné d'apprendre qu'on se refusait à lui donner satisfaction.

Et ledit Marocain d'invoquer une coutume vieille comme le monde d'après laquelle les parents d'une victime ayant obtenu une sentence de mort du cadî étaient chargés de l'exécuter.

Sans qu'il fût possible de lui donner satisfaction, les recherches opérées prouvèrent que le Marocain avait raison et qu'il y a cinquante ans encore c'était un devoir pour tout honnête homme de ce pays que de se faire justice lui-même ou de charger des intimes de cette exécution si le courage lui manquait pour cette sombre tâche.

Cette coutume n'est d'ailleurs pas uniquement marocaine. Autrefois, les Israélites n'avaient pas de bourreaux. C'était le peuple qui exécutait les sentences de mort. Parfois les accusateurs du condamné réclamaient ce droit aussi et les parents de la victime comme au Maroc.

La loi du talion a été d'ailleurs le début de toute justice. Si en Grèce et à Rome le bourreau existait, il ne pouvait exécuter que les esclaves et les gens de basse condition qu'on mettait en croix ou qu'on étranglait.

Les citoyens romains qui avaient mérité la peine de mort étaient exécutés par les licteurs, gens considérés, alors que le bourreau était reconnu « infâme », et quand ces derniers ne pouvaient ou ne voulaient faire office de bourreau — car ils étaient en droit de refuser — on faisait appel aux soldats.

Autrefois, en Russie et en Allemagne, les exécutions étaient faites par les juges qui exécutaient eux-mêmes leurs sentences.

Cette coutume persiste d'ailleurs dans certaines peuplades d'Afrique où les juges passent instantanément de la sentence à l'exécution, à moins qu'ils ne chargent de ce dernier soin les chefs de tribus, les femmes du roi, voire les dignitaires de leur clan.

Au siècle dernier encore, le droit d'exécution était donné en Souabe au dernier admis des conseillers, et en Franconie au plus récemment marié — ce qui était, avouez-le, un honneur et un avantage vraiment relatifs !

En Danemark, pendant plusieurs siècles, l'exécuteur devait être le plaignant, à moins qu'il ne fût honneur à un officier royal en lui repassant ce droit.

En Amérique du Sud, jusqu'à l'époque des grandes expéditions européennes, un homme condamné pouvait être autorisé à se supprimer lui-même, à moins qu'il ne fût parricide, régicide, ou que la victime ait été un dignitaire du pays.

Quand le courage lui manquait, il pouvait désigner lui-même son exécuteur, voire choisir son heure et le mode de supplice le plus à son goût.

Sans doute lui faisait-on passer après la sentence une carte des supplices en usage dans le pays.

Pendant de longues années, si les criminels chinois étaient exécutés par un domestique de la victime, cette exécution consistant en une décapitation rapide et... plus ou moins sans douleur, les parricides et régicides étaient bien plus cruellement traités.

On leur sciait la tête, oui, tout simplement.

Les coupables étaient conduits sur le lieu du supplice en chemise et liés sur un cheval. Ils portaient en outre, sur la poitrine, un écriteau faisant connaître leur nom et leur crime.

En Malaisie, chaque sultan a un bourreau attaché à sa personne et qui le suit comme son ombre.

Quand une exécution est décidée, on demande aux dignitaires s'ils veulent remplacer ledit bourreau, mais il est rare que ce remplacement soit réclamé.

Le sultan s'assied alors sous un arbre et le condamné vient s'agenouiller devant lui, mais en lui tournant le dos.

Un aide lie les bras du supplicié et dépose sur l'épaule de cet homme une couche de coton cardé.

(Lire la suite page 94.)

MORENCY.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour

12 versements mensuels de **25** fr.

notre

MONTRE - BRACELET DAME EN OR Qualité parfaite

Garantie 5 ans sur facture.

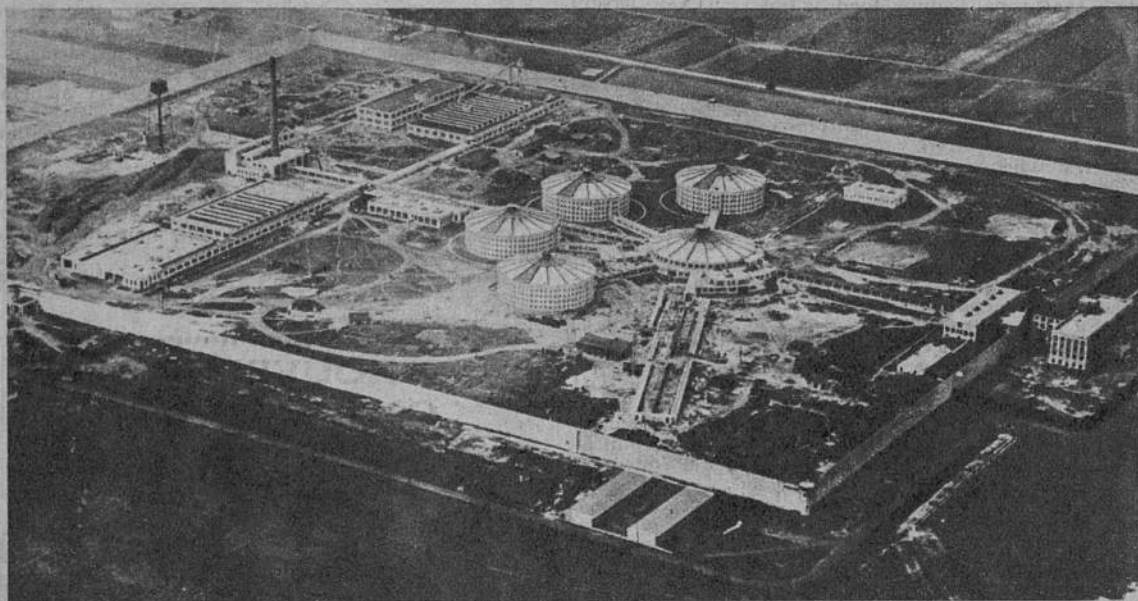
AU COMPTANT, 275 fr.

Catalogue général 1^{er}, gratis sur demande.

COMPTOIR REAUMUR

78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

UNE PRISON MODÈLE



Vue générale de la prison de Joliet (Illinois). Les détenus sont enfermés dans les cinq rotondes qu'on voit au milieu de la photo. Les bâtiments quadrangulaires de gauche sont les ateliers de travail. Les prisonniers s'y rendent par des passages couverts et vitrés. A droite, en dehors de la vaste muraille d'enceinte, l'habitation du directeur de la prison. On aperçoit également les chemins réservés, à l'intérieur, à la promenade des captifs. Cellules, ateliers et parc sont d'une surveillance aisée, en raison de la parfaite organisation de cet établissement modèle. (W. W.)

LE CENTENAIRE DU REVOLVER

ENTRE tous les siècles, le XIX^e a été particulièrement fécond en inventions qui ont complètement changé les conditions de la vie des hommes. S'il est vrai que la plupart de ces inventions ont beaucoup contribué à augmenter le bien-être de la race humaine, il n'est pas moins évident que bien d'autres lui ont été funestes.

Nous n'hésiterons pas à dire que parmi ces dernières il faut compter le revolver, qui, en cette année, compte un siècle d'existence.

Serait-il téméraire d'affirmer que, de toutes les armes à feu, c'est le revolver, sous ses différentes formes (le revolver proprement dit et ses descendants, les nombreux genres de pistolets automatiques) qui a fait le plus de victimes depuis cent ans ? Nous ne le croyons pas, et le lecteur s'en rendra bien compte s'il pense que le revolver est de toutes les armes celle qui est devenue la plus populaire. Innombrables sont ses variations en passant du gros revolver d'ordonnance par toute la série de pistolets automatiques, au petit bijou habilement dissimulé dans l'élégant sac de la demi-mondaine ou de l'amante offensée ! Quelle est la maison où il n'y ait un ou plusieurs spécimens de cet instrument meurtrier qui, dans un moment de colère, de passion ou de désespoir, fera tant de mal ? Qu'on pense à cette immense popularité, et l'on aura moins de peine à croire que ses victimes sont plus nombreuses que celles de toute autre arme.

Si tout le monde connaît bien les effets désastreux du revolver, bien des gens ignorent tout sur son passé, et nous croyons intéresser nos lecteurs en profitant de son centenaire pour leur indiquer succinctement ses origines.

D'où vient le revolver ? Pour nous autres Français, il est intéressant de savoir que la première arme de ce genre est due à un inventeur français, car c'est l'armurier parisien Lenormand qui, en 1815, fabriqua le premier pistolet à cinq coups, possédant cinq tubes dans un tambour auquel un mécanisme communiquait un mouvement de rotation. Pourtant, Lenormand et d'autres armuriers autant français que belges, qui

apportèrent quelques modifications à l'invention de leur prédécesseur, ne réussirent pas à gagner la faveur des administrations ou du public pour leur produit.

Le véritable inventeur du revolver, celui qui l'a lancé, c'est l'Américain Samuel Colt, natif de Hartford (Connecticut).

Le père de Sammy Colt était un des plus pauvres citoyens de sa ville natale, et de très bonne heure le plus jeune de ses rejetons dut pourvoir lui-même à ses moyens d'existence. Il se nourrissait tant bien que mal en se chargeant de toute espèce de besogne dans le port de Boston, jusqu'à ce que, en 1830, il pût s'embarquer comme mousse sur le voilier *Mabel* qui allait faire la traversée de Boston à Calcutta. A cette époque où la navigation dépendait encore presque uniquement des forces de la nature, une pareille traversée durait des mois et laissait aux marins bien des loisirs forcés. Notre mousse, qui avait l'esprit vif et les mains habiles, employait ses moments perdus à tailler toutes sortes de choses curieuses dans du bois. Malgré les railleries des matelots, il ne se décourageait pas. Tous ses loisirs étaient consacrés à ce travail méticuleux ; même dans les haubans où on l'envoyait bien fréquemment, il ne l'abandonnait pas, et il finit par trouver le premier modèle de son pistolet à barillet rotatif.

Il se doutait bien qu'il venait de réaliser une idée de grande actualité et qui était dans l'air pour ainsi dire, mais il ne pensait certainement pas avoir fait une découverte qui devait faire date dans l'histoire du genre humain. Pourtant, l'époque était particulièrement favorable à ce genre d'inventions.

L'Amérique du Nord n'avait pas encore trouvé sa solide formation des Etats-Unis d'aujourd'hui. Elle était en proie à des bouleversements intérieurs, à des guerres civiles et à des révoltes continuelles des Indiens, qui, avec acharnement, défendaient chaque pouce de leur patrimoine. C'était là la meilleure chance pour Colt... et le malheur de l'humanité.

En revenant de sa traversée historique, Colt se montra bientôt organisateur de grand style. Avec ses maigres économies, il installa un atelier et fit breveter

son invention à Londres, puis en Amérique. Le brevet dit qu'il s'agit « d'un pistolet à cylindre rotatif avec plusieurs chambres et un seul canon ». Agé de vingt ans seulement, Sammy fonda à Paterson (New-Jersey) la « Patent Firearm Company », dont l'usine devait être mise en marche par la chute du Passaic-River... si elle avait eu des commandes.

Personne ne semblait s'intéresser à l'étrange instrument de Colt.

Faute de commandes l'entreprise touchait à la faillite lorsque, comme un *deus ex machina*, surgit une guerre civile. Loin au sud des Etats, on venait de proclamer la *Lone Star Republic* (République à un seul Etat) et il fallait mettre rapidement sur pied une milice immédiatement utilisable. On fit appel à Colt, et il fournit aux républicains son « Texas Colt ». C'était un instrument fort volumineux et encombrant, pesant deux kilogrammes, mais il permettait de tirer cinq coups sans recharge.

En 1836, Colt subit un contre-coup. A l'époque de la guerre civile de Floride, il fit une démonstration de son arme au ministère de la Guerre à Washington, mais il n'obtint aucun succès.

Ce contretemps ne fit que stimuler l'activité de Sammy. Un an après, le jeune inventeur fabriqua, avec le capitaine Walker, le « Walker Colt », dont il vendit un grand nombre aux habitants du Texas qui étaient en guerre avec les Comanches révoltés.

Malgré tout, l'usine de Colt vit de mauvais jours, et, en 1846, elle dut fermer ses portes. Son propriétaire quitta le pays et, pendant quelques années, on n'entendit plus parler de lui.

Sa résurrection fut d'autant plus glorieuse. Quand le Texas demanda à faire partie de la Confédération des Etats-Unis, le Mexique déclara la guerre à sa puissante voisine. Les Etats n'avaient pas d'armée ; il fallut donc en créer une promptement et l'armer aussi vite que possible. Le commandant en chef des troupes fédérales, le général Taylor, avait appris à connaître et à apprécier au Texas le pistolet de Colt. Persuadé de sa supériorité, il le proposa au ministère de la Guerre pour ses soldats, et la conséquence en fut qu'on rappela Colt en lui passant une commande de quelques milliers de son arme.

Ainsi l'avenir du revolver était assuré. Avec l'armée, il parcourut les Etats du nord au sud et de l'est à l'ouest, pour devenir bientôt l'arme la plus répandue dans tous les continents. L'Indien se servit du revolver pour défendre ses dieux contre l'invasion des Blancs, les chercheurs d'or se fièrent à lui pour protéger leurs camps ; les cow-boys du Far-West en firent leur arme préférée, qui depuis ne manque jamais dans leur ceinture.

Colt n'arrivait pas à contenter tous ses clients, et il s'enrichit rapidement. Les qualités indéniables du Colt lui firent une renommée mondiale qu'aucune concurrence n'arriva à affaiblir. Peu à peu, Sammy devint un des plus grands fabricants des Etats-Unis. S'étant fait une fortune de plus de cinq millions de dollars, il mourut à Hartford à l'âge de quarante-huit ans seulement.

J. JÉROME.

LE DROIT DE MORT

(Suite de la page 92.)

Le bourreau paraît enfin et fait de nouvelles offres de remplacement aux dignitaires, voire aux parents de la victime, en leur tendant la lance dont il est armé.

Quand ladite lance a été offerte à toute l'assemblée, le bourreau en abaisse la pointe qu'il place au défaut de l'épaule gauche du condamné à mort.

Alors le sultan fait un geste de la main, et immédiatement la lance s'enfonça dans le corps du supplicié, lui traversant le cœur.

Cela fait, le bourreau retire son arme et arrête l'hémorragie en enfonçant le coton cardé dans la plaie.

C'est un spectacle assez éœurant, mais très couru en Malaisie.

Mais, évidemment, quand on manque de distractions...

M.

UNE NOUVELLE ARME CONTRE LE CRIME



Au moyen de ce gros fusil, les détectives peuvent envoyer une dose suffisante de gaz lacrymogène sur les malfaiteurs qu'ils veulent arrêter. Ce fusil d'un nouveau modèle fait désormais partie de l'équipement des policiers, à Los Angeles. (I. N.)

"Police-Magazine"

révèle aux honnêtes gens tous les faits et gestes des criminels pour les défendre contre leurs attaques.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de...

45 frs

notre... **Montre-Bracelet OR**
pour Homme
Prix 540 francs

Mouvement **CO-RE** QUALITE PARFAITE
GARANTIE 5 ANS
SUR FACTURE

Catalogue Général N°P. sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

UNE ANECDOTE D'UN ANCIEN PRÉFET DE POLICE

M. Louis Andrieux, ancien préfet de police, est mort il y a quelques mois, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Son passage, boulevard du Palais, il y a cinquante ans, fut assez mouvementé. Il aimait conter lui-même avec verve les difficultés qu'il avait rencontrées dans cette haute fonction. Je l'entends encore :

— A l'époque où je pris possession de mon poste, à la tête de la police, une violente campagne était menée contre les policiers, surtout contre les agents des mœurs.

« Certains faits colportés avec intention avaient aigri l'opinion publique contre ce service. Entre autres, le cas d'une jeune fille. Il s'agissait non plus là d'une arrestation assimilable à celle des femmes de mauvaises mœurs, mais d'une arrestation d'une honnête jeune fille, à la vertu de laquelle je rends volontiers hommage, mais non à sa sincérité, je veux parler du cas de M^{lle} Lucie Bernage, qui a eu assez de retentissement devant les tribunaux, dans la presse, au conseil municipal, à la Chambre des Députés, et j'ai même dû m'expliquer devant ces diverses puissances.

« La *Lanterne* racontait dans un de ses numéros, le 27 juin 1879, qu'un attentat odieux avait été commis sur la personne d'une vertueuse jeune fille, par un agent de la police des mœurs. Le récit de la *Lanterne* était à peu près celui-ci : il était 11 heures du matin, il pleuvait, une jeune personne appartenant au Théâtre-Français, M^{lle} Lucie Bernage, marchant vite, effleurant à peine de ses élégantes bottines la boue du trottoir, après avoir jeté dans une boîte postale voisine du boulevard Magenta une enveloppe parfumée. M^{lle} Lucie Bernage avait été accostée par un personnage vêtu d'une blouse, coiffé d'une casquette à plusieurs ponts, qui lui avait dit : « Vous avez un bien mauvais parapluie, mademoiselle, vous allez vous mouiller, permettez que je vous offre une voiture ? » La jeune personne, en fille bien élevée, ne répond pas, alors l'homme à la casquette l'empoigne par le bras. M^{lle} Lucie se défend comme un amazone, gifle son agresseur, mais celui-ci aperçoit un agent auquel il dit que M^{lle} Bernage lui a fait des propositions malhonnêtes. Ce singulier agent qui n'a rien vu, rien entendu, obéit, il arrête M^{lle} Bernage malgré ses larmes, ses yeux innocents, son front de candeur qui se portent contre le récit de son agresseur. La foule s'amasse, 150 personnes sont rassemblées, mais heureusement arrive un monsieur décoré que la *Lanterne* suppose être un haut fonctionnaire de la Préfecture de police.

« Il ordonne à l'agent de relâcher la jeune fille et le singulier agent qui reçoit des ordres de tout le monde obéit pour relâcher, obéit pour arrêter, et l'homme à la casquette montre au monsieur décoré une carte ovale que M^{lle} Bernage, l'innocente jeune fille, reconnaît tout de suite pour une carte d'agent des mœurs, puis la blouse et la casquette deviennent camarades, s'en vont, disparaissent. On ne les retrouva plus, malgré les appels réitérés qu'on fit à leur témoignage.

« Ce récit était singulièrement suspect. Tout jusqu'à cette carte d'agent des mœurs reconnue par cette pure

jeune fille. Je fis mon enquête. J'ai cherché, en effet, un témoin d'un rassemblement qui aurait eu lieu en ce point. Dans ce public frondeur qu'est le public parisien, il semble que l'arrestation d'une jeune fille par la police devait faire surgir un témoin. On n'en a jamais trouvé. L'affaire parut devant les tribunaux, devant le conseil municipal, il ne s'est jamais trouvé un seul témoin pour dire : « J'ai fait partie des 150 personnes dont parle la *Lanterne*. J'ai vu l'homme à la blouse, j'ai vu le monsieur décoré. » Et maintenant, après un demi-siècle écoulé, nous n'avons jamais trouvé un seul témoin de cette aventure. Par contre, j'ai retrouvé un agent qui, à l'heure et à la place indiquée par le journal, comme il pleuvait, s'était réfugié sous une porte cochère et attendait la fin de l'orage. Il déclarait énergiquement, lui agent, qu'aucun rassemblement ne s'était produit, au point indiqué, qu'aucune arrestation n'avait été pratiquée par qui que ce fût.

« Cette aventure eut des suites au cours desquelles le préfet de police parut menacé de rendre sa fonction. En effet, je crus devoir profiter de cette dernière attaque pour mettre fin à toute cette campagne de calomnies, d'autant que les effets avaient une terrible répercussion, non seulement sur la discipline à l'intérieur, mais sur l'état d'esprit de la foule, vis-à-vis de nos agents. On ne pouvait plus arrêter un malfaiteur sans être menacé d'une plainte. Les délits de rébellion, d'outrages aux agents se multipliaient d'une façon effrayante.

« C'est alors que je pris la résolution de jouer ma fonction sur cette histoire. Je décidai de m'expliquer devant le Parlement.

M. Andrieux se présenta, en effet, devant la Chambre, où sa verve mordante, son esprit très caustique, obtinrent le plus grand succès, la partie était gagnée. On laissa par la suite le préfet de police tranquille.

75 ES
PAR
MOIS



SANS RIEN VERSER
D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour

12 VERSEMENTS de 75 fr.
MENSUELS de 75 fr.

notre

CHRONOMÈTRE
"CO-RE" en OR

Mouvement de précision

Spiral Bréguet

Au comptant... 850 fr.

Catalogue général N° P.

franco sur demande adressée au

COMPTOIR RÉAUMUR

78, r. Réaumur - Paris-2^e



2.000 PHONOS gratuits

donnés à titre de propagande aux deux mille premiers lecteurs ayant trouvé la solution exacte et se conformant à nos conditions.

Il faut en remplaçant les points par des lettres trouver les noms de 3 grandes villes de France.

P . R . S
R O . . N
N . . C Y

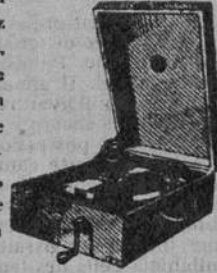
Envoyez d'urgence vos réponses avec une enveloppe timbrée portant votre adresse aux :

Etablissements PALMA, 99, B^d Auguste-Blanqui, PARIS-XIII^e Serv. A

5.000 PHONOS GRATIS

à distribuer aux lecteurs de cet Almanach qui trouveront la solution exacte de ce rébus et se conformeront à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres de façon à obtenir cinq villes de France. Puis prenez la 1^{re} lettre de la 1^{re} ville, la 2^e de la 2^e ville et ainsi de suite jusqu'à la 5^e lettre de la 5^e ville, vous obtiendrez le nom d'un empereur. Lequel ? Adressez votre réponse directement à PHONOS ANGELUS, Service P.M., 22, rue des Quatre Frères Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0,50 portant votre adresse; il vous sera répondu par courrier.

- A L I S
R - N - E S
V E - O - L
F E C - M P
C - H O - S



Si vous ne craignez pas de connaître la vérité...

LAISSEZ-MOI VOUS LA DIRE

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels, vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité, au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment. L'interprétation astrologique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple, et ne comprendra pas moins de deux pages.



Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse écrits distinctement de votre propre main. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres de votre pays pour les frais de correspondance. Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres.

Profitez de cette offre qui ne sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : ROXROY, Dept. 2588, Emmastraat, 42, La Haye (Hollande). Affranchir les lettres à 1 fr. 50.



L'ENNUI C'EST LA MORT! POUR RIRE ET FAIRE RIRE

Farces, Attrapes, Surprises - Art. de Prestidigitations - Chansons, Monologues, Pièces de Comédie - Livres utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. Art. de Costumes et Carnaval, Méth. de Danse, Instr. de Musique, etc. - Secrets de très sortes. Toujours des nouveautés. Catal. illustré, cont. 2f. en timb.

Se recom. H. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5^e

Maison de Confiance fondée en 1893

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour
40 F^s
PAR
MOIS

CHRONOMÈTRE
"CO-RE"
DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement à ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUE OR INALTERABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de **480.**

Catalogue Général N° P gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR 78, Réaumur Paris

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQÛRES,
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL

MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES

SYPHILYS, BLENNO, URÉTHRITES, PROSTATE,
CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE

Trattement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr.

SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX

Venir ou écrire : Docteur, 71, rue de Provence, Paris (9^e). Angle Chaussée d'Antin.

Police-Magazine

et publie les plus sensationnelles révélations sur les affaires les plus mystérieuses.

grâce à ses ramifications dans le monde entier, pénètre partout

Police-Magazine

réputés les plus inaccessibles.

donne des enquêtes captivantes faites dans les milieux

Police-Magazine

cumentés aux meilleures nombreuses photographies et opérateurs spéciaux.

fait paraître des articles et informations de premier ordre, documentés aux meilleures sources et illustrés de nombreuses photographies prises par ses envoyés et opérateurs spéciaux.

Police-Magazine

prémunir contre l'armée tous les faits et gestes.

se donne pour mission de défendre les honnêtes gens et de les

Police-Magazine

liciers ou des citoyens contre le crime.

signale les beaux actes de courage accomplis par des po-

Police-Magazine

magnifiques.

rembourse en grande partie son abonnement par des primes

Police-Magazine

et est en vente partout le samedi.

coûte : **1** franc
le numéro

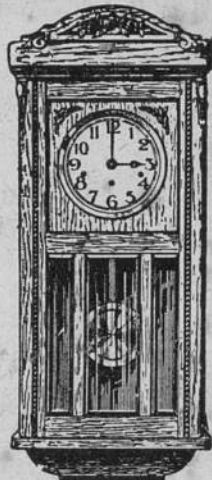
12 MOIS DE CREDIT

8 jours à l'essai — 1^{er} versement 1 mois après la livraison.

N° 78.
Hauteur 0^m,76.
Ebénisterie soignée,
chêne clair ou foncé
façon noyer.
Sculptures prises dans
la masse. 3 glaces
biseautées serties
cuivre. Cadran argenté.
Carillon 4/4 sonnant
alternativement
et à volonté
Westminster 4/4
et Trinité 4/4.
Fr. 546. »
Payables :
45 fr. 50 par
mois.



2
sonneries
dans
chaque carillon
garanti 5 ans
dont celui
de
WESTMINSTER
4/4
franco de port
et d'emballage



N° 72.
Hauteur 0^m,78.
Chêne clair ou
foncé façon noyer.
Garnitures bronze doré.
Cadran argenté,
3 glaces biseautées.
Carillon 4/4
sonnant alternativement
et à volonté 2 airs.
Fr. 546. »
Payables
45 fr. 50 par
mois.

Pathé

Nous fournissons sans majoration
tous appareils et disques **PATHE**

« G-B » A caisse de
résonance. Cet appareil
peut jouer le couvercle baissé.
EBÉNISTERIE façon
noyer mouvement soigné
à vis sans fin, pouvant se re-
monter pendant la marche.
Dimensions : haut. 0^m,28,
larg. 0^m,36 x 0^m,36.
L'appareil... Fr. 500. »
Payables : 41 francs par
mois (49 fr. à réception).



RECOMMANDÉ : Une combinaison d'un appareil Pathé à Fr. 500. »
Et 40 morceaux Pathé enregistrés sur 20 disques à saphir double face. 340. »
Total.... Fr. 840. »

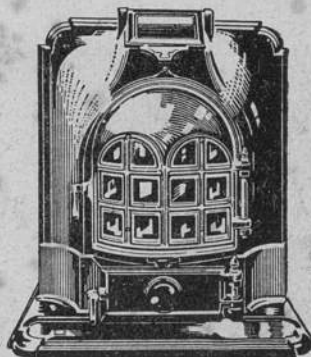
Payables : 70 francs par mois.

N° 9. CHEMINÉE réclame

à feu visible et continu,
roulante, tout émaillée cé-
ramique, gris bleu,
vert, bleu ou marron,
porte nickelée
ou émaillée au
choix.

(Nous indiquer la
teinte et le genre
désirés.)

Elle est spécialement
étudiée pour brûler
du grain d'antracite.
Les portes de charge-
ment et de foyer sont
garnies d'amiante, ce
qui empêche les éma-
nations d'oxyde de
carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite
du rendement calorifique. Dimensions : hauteur 0^m,59, largeur 0^m,47.
Cubage chauffé, 90 m³. Fr. 396. »



Payables : 33 francs
par mois.

DEMANDEZ notre catalogue N° 67

BULLETIN DE COMMANDE A. P. O.

Je prie la Maison **GIRARD et BOITTE**,
S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'en-
voyer les marchandises ci-après désignées :

au prix de fr....., payables fr.....
après réception, et fr..... que je verserai
chaque mois à la poste (compte Chèques Pos-
taux n° 979, Paris), jusqu'à complet paiement.
Fait à..... le..... 193

Nom et prénom.....
Profession ou qualité.....
Domicile.....
Département.....
Gare.....

(Signature.)

COUVRE-PIEDS

SIMILI-SOIE DOUBLE FACE

Intérieur garni laine beige. N° 1.

190x200 190x220 220x230

Fr. 198. » 228. » 276. »

Intérieur garni laine blanche. N° 3.

190x200 190x220 220x230

Fr. 294. » 330. » 372. »

Intérieur garni laine blanche. N° 5.

190x200 190x220 220x230

Fr. 354. » 444. » 522. »

Nos couvre-pieds se font en toutes
nuances et en toutes dimensions
sur demande.

Nous indiquer les teintes désirées.
Payables par douzièmes.



Payables
par
douzièmes

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Le Gérant: F. TINESSE.

10.561. — Imp. Charaire, à Sceaux. — 11-31.